26e Année N° 17 1er Septembre 1919

GENERAL LIBRARY
OCT 8 1919
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Paul Reboux	*Romulus Coucou* (1re partie)	5
G. L.	*Quelques Causes de notre Malaise actuel*	40
Alfred Poizat	*Echo et Narcisse*	55
Jean Guehenno	*Le Message de l'Orient. — Robindranath Tagore*	79
Abel Hermant	*La Journée brève* (2e partie)	110
Léon Cahen	*La Population parisienne au XVIIIe siècle*	146
Franck.-L. Schoell	*Avec le Tsar Ferdinand* (1910). — II	171
Jacques-É. Blanche	*Les Arts et la Vie*	192
Lieutenant Z.	*Les Dirigeables dans les Transports publics*	211

Copyright 1919, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1919

LIVRES NOUVEAUX

PLUS JAMAIS!
par **Edgard Milhaud.**

Plus jamais ! Au milieu des cruels sacrifices de cinq années de lutte, les démocraties alliées ont souvent poussé ce cri où elles manifestaient leur volonté de vaincre l'Allemagne pour en finir avec la guerre. Aujourd'hui, M. Milhaud, ardent protagoniste de l'Entente pacifique des peuples, lance de nouveau cet appel pour une adoption sans réserves des principes de la Société des Nations, atténués ou négligés sous diverses influences au cours des négociations de la Conférence. M. Milhaud rassemble les déclarations où les chefs des gouvernements alliés ont affirmé la nécessité d'établir un régime de paix définitive par la justice ; il reproduit les articles dans lesquels il a serré les difficultés de l'organisation internationale nouvelle, puis il examine le pacte du 28 avril, signalant ses lacunes — avant tout l'absence d'une condamnation du droit à la guerre — et les amendements nécessaires. Ce livre unit un idéalisme élevé et bienfaisant à une conscience très nette des principes positifs qui doivent faire de la Société des Nations l'organe agissant du maintien de la paix.

LES GALÈRES DANS LA RADE
par **Jacques Fierre.**

Les galères dans la rade, ce sont les grands cuirassés. On avait déjà fort apprécié un précédent ouvrage de M. Jacques Fierre où l'auteur nous initiait à la vie des torpilleurs. Comme son aîné, ce nouveau livre est d'une lecture fort attachante en raison de l'intérêt de curiosité qu'il nous offre et de sa qualité littéraire. Il est écrit finement et judicieusement.

L'H. C. F. (HOPITAL CHIRURGICAL FLOTTANT)
par **Pierre La Mazière.**

Nos lecteurs n'ont pas oublié les pages d'une inspiration si pénétrante dans lesquelles M. Pierre La Mazière décrivait la vie d'un bateau-hôpital, l'arrivée à bord des blessés des Dardanelles et de Serbie, et le sort lamentable des pauvres Sénégalais lancés sans y rien comprendre dans la terrible tourmente. En même temps qu'on les retrouvera dans ce volume, l'on pourra suivre toutes les pérégrinations de l'H. C. F. de Moudros aux Dardanelles et de Salonique à Athènes. Le laisser-aller levantin et l'extraordinaire mélange de races dissemblables ont donné à un observateur aussi fin matière à d'émouvantes et pittoresques notations.

LES MAINS PROPRES
par **Michel Corday.**

Laissant cette fois de côté le roman où il connut de beaux succès, l'auteur des *Embrasés* nous donne un livre original et sincère que le sous-titre définit. Un essai d'éducation sans dogmes. En tout temps, les ouvrages qui se rapportent à la meilleure manière de préparer les générations futures aux luttes de la vie, ont une grande importance. Elle s'accroît singulièrement à cette époque où il s'agit d'opérer en quelque sorte la renaissance intégrale de la France. On lira ce traité familier de l'éducation comme s'il s'agissait des meilleurs romans de l'auteur.

TU ENFANTERAS
par **Raymonde Machard.**

Comme l'indique justement le sous-titre, ce livre est le roman d'une maternité. Roman douloureux, mais dont les tortures sont effacées par les joies, et que seul une femme, une mère, pouvait écrire. On sent bien qu'il y a ici autre chose que de la littérature : l'émotion qui remplit ces pages est puisée à une source éternelle de douleur et d'allégresse. C'est pour cela qu'il y a lieu de signaler particulièrement le livre de madame Raymonde Machard.

LE RAPATRIEMENT
par **Andrée d'Alix.**

Après celles de la bataille et de l'hôpital, les misères qu'évoque ce mot de rapatriement sont parmi les plus poignantes de la guerre. Pendant quatre ans les évacués sont arrivés, déprimés et dénués de tout, à Annemasse, Évian, Thonon où des dévouements généreux s'efforçaient de les réconforter physiquement et moralement. On a souvent décrit ces lamentables convois et parlé des œuvres qui les accueillaient ; mais le livre de madame d'Alix — retardé par les circonstances — a le mérite d'exposer très clairement et d'ensemble le fonctionnement de tous les services qui avaient la charge de recevoir, nourrir, habiller, soigner les rapatriés. Il nous apprend comment les comités de Lyon et d'Évian, les Croix-Rouges française et américaine, les Associations de réfugiés et les Comités de l'intérieur s'employèrent à rendre à tous ces malheureux une vie meilleure. C'est une étude très complète et documentée sur l'assistance aux rapatriés pendant la guerre ; elle rappellera aux Français qui n'ont pas souffert de l'invasion que la grande œuvre de fraternité est encore nécessaire.

LA

REVUE DE PARIS

VINGT-SIXIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1919

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1919

ROMULUS COUCOU

(ROMAN NÈGRE)

I

Le tramway s'arrêta devant le théâtre Tulane, un des principaux de la Nouvelle-Orléans. Des spectateurs descendirent. Le compartiment de la voiture réservé aux voyageurs nègres dégorgea toute une famille noire : le père, la mère, une autre dame, un grand fils et deux gamines.

M. Cicéron Coucou conduisait les siens à la représentation de *Faust*.

Voilà longtemps qu'on parlait de cette soirée, chez les Coucou !

— Papa ! Quand nous mèneras-tu au théâtre? — demandait plaintivement mademoiselle Flora, l'aînée, une négrillonne de douze ans, douée d'une expression mélancolique, de beaux yeux languissants, mais aussi d'un corps maigre et haut sur pattes.

— Papa ! Tu as promis ! Papa ! Méchant menteur ! Tu as promis, oui ! — glapissait mademoiselle Mabel, la cadette, malicieuse et vive, en se cramponnant aux jambes de monsieur son père, comme une petite guenon qui va monter à l'arbre.

— Mon cher, oui, — insistait madame Alcénaïde Coucou, — ces enfants ont raison...

351787

Et, tandis qu'elle considérait tendrement son époux, un sourire bonasse découvrait l'éclat de sa denture entre l'épanouissement de ses lèvres violettes.

— Mais oui, Cicéron... la vie est si triste, pour nous, tu nous dois bien une petite fête, de temps en temps ! — minaudait la tante Cléopâtre, sœur de madame Coucou, frétillante déjà à l'idée qu'elle aurait l'occasion de mettre sur son brun visage de la poudre de riz blanche et du fard, de se parfumer plus encore que de coutume, et de sortir son beau corsage bleu d'azur.

Enfin, Romulus Coucou, le fils aîné, au début de cette semaine-là, en montrant un numéro de *l'Abeille de la Nouvelle-Orléans*, avait dit, de ce ton grave, posé, convenable à l'intellectuel qu'il se savait être :

— Voyez, lisez... Samedi prochain, on joue *Faust*... C'est une œuvre estimée des connaisseurs... J'en ai beaucoup entendu parler, cet après-midi, par mes amis musicolâtres... Voilà une occasion que nous aurions tort de gaspiller...

— Romulus a raison ! — exclamèrent tous les Coucou, — Voyons, papa, papa !...

D'abord, M. Cicéron Coucou tapota la barbe grise et crépue qui formait comme une guirlande de crin de matelas autour de sa bonne figure noire. Il plissa ses petits yeux d'éléphant et fit paraître avant de discourir les quatre dents d'or dont il était fier. Enfin, il leva sa main à paume claire, comme pour réclamer le silence d'une assemblée, et déclara :

— Je crois, vraiment, si les événements toujours impossibles à prévoir ne viennent pas contrecarrer mes plus chers projets, que nous irons samedi au théâtre.

— Hurrah pour papa ! — s'écrièrent les petites.

Madame Alcinaïde Coucou vint câlinement poser sur l'épaule de son mari sa tête coiffée d'un madras orange ; Romulus sourit d'un air supérieur ; la tante Cléopâtre battit des mains avec allégresse. Et tous ces êtres unis par une même expectative, affectueux et rayonnants, évoquaient, avec leurs faces noires et leurs vêtements clairs, quelque chose comme un cliché négatif de *l'Heureuse famille* de Greuze.

Huit jours, on vécut dans cette espérance.

Aucun des clients de la blanchisserie dont M. Coucou était directeur, avec les siens — sauf Romulus — pour employés, n'ignora le somptueux projet, à la réalisation duquel les Coucou se dévouaient passionnément. On négligea même un peu la grand'mère Coucou, très vieille négresse, jadis esclave, dont l'âge avait atténué les facultés intellectuelles et qui passait ses journées dans l'arrière-boutique à fumer la pipe, à parler seule et à feuilleter un Nouveau-Testament, bien qu'elle ne sût pas lire.

La grande date venue, la famille Coucou sortit processionnellement de sa demeure, entre une double haie de négrillons et de négrillonnes venus en foule et de toutes tailles, depuis le long, fluet, qui a poussé trop vite, jusqu'au tout petit traîné par la main et qui joue avec une épluchure. Tous contemplaient, fascinés.

M. Coucou portait une cravate d'un rouge vif, un gilet blanc, sur lequel pendait une énorme chaîne de montre, et un complet à grands carreaux jaunes et blancs du plus fastueux effet. Madame Coucou était vêtue plus modestement d'une robe vert billard à manches framboise, qui mettait en valeur le corsage azur de la tante Cléopâtre, et était coiffée d'un chapeau canotier retenu par un élastique sur sa courte chevelure où les épingles n'avaient point de prise. Flora et Mabel, en vareuses blanches à col marin, portaient des bas d'un rose vif; leurs cheveux, pareils à de l'astrakan, avaient été tirés obstinément, au point de former en arrière des oreilles deux boulettes de poils que décoraient de grandes coques de ruban écossais ; toutes deux marchaient le ventre en avant, avec un petit dandinement qui balançait leurs bras maigres ; quelquefois, Mabel s'arrêtait pour se gratter les fesses.

Rien dans la mise de Romulus ne retenait l'attention. Il avait un goût plus raffiné. Il était de sang mêlé.

Quand M. Cicéron Coucou s'était marié avec Alcinaïde — qui était fille de blanc — celle-ci avait déjà ce fils. Le père de Romulus était l'officier de Marine française dont, plusieurs années durant, la tante Cléopâtre avait charmé les nuits ; jadis, cet homme bienveillant s'était intéressé aux deux sœurs

sans qu'elles en eussent éprouvé de trouble, car les négresses sont étrangères aux complications du cœur. L'influence redoublée de la race blanche avait fait de Romulus un de ces hommes qui ont de beaux yeux, des traits harmonieux, un nez et une bouche modelés à l'européenne, une peau mate et claire, des membres délicats. Seuls, ses cheveux décelaient la race, bien qu'il eût soin de les cosmétiquer avec application et de faire tracer par le coiffeur une raie au rasoir parmi l'épaisseur de cette toison.

Son élévation dans la hiérarchie humaine lui valait chez les Coucou un grand prestige. On le révérait pour son savoir. On écoutait ses avis. Madame Coucou s'attendrissait à l'idée que ce beau garçon de vingt-quatre ans, presque pareil à un blanc, était issu d'elle. Les petites disaient orgueilleusement à leurs amies :

— C'est notre frère, oui, ce monsieur-là !

Dans le district nègre, M. Coucou, commerçant estimé, se sentait chef de famille. Mais à mesure que le tramway emmenait les Coucou vers le centre de la Nouvelle-Orléans, l'atmosphère changeait. Les règlements vexatoires interdisant aux personnes de couleur l'accès de certains lieux et de certaines boutiques, l'hostilité goguenarde des passants à l'égard des noirs endimanchés, tout cela causait à M. Coucou un malaise qui le privait de ses facultés habituelles. Si bien qu'en descendant devant le théâtre, il passa les coupons à Romulus :

— Arrange donc tout cela, toi... Tu as l'habitude de ces quartiers-ci...

Ils gagnèrent les fauteuils de deuxième galerie — seules places où les nègres soient admis — et s'assirent, très intimidés par la majesté de la salle, par les lumières, par cette foule de spectateurs élégants qui grouillait en bas.

Peu après, la représentation commença.

— Papa, — chuchota Mabel, qui ne comprenait pas les paroles chantées, — qu'est-ce qu'ils disent, maintenant?

M. Coucou lui expliqua tout bas le premier acte de *Faust*.

— Il y avait un vieux... Alors, son fils l'a tué pour se mettre à sa place et prendre son héritage... Il veut épouser

la demoiselle qui était cachée chez le vieux et que tu as vue tout à l'heure... Et maintenant, il est content et il chante avec son camarade, celui qui est habillé en rouge.

Satisfaite, Mabel se tut et, bouche ouverte, écouta la fin de l'acte.

Celui du jardin parut un peu long. L'air fétide qui semblait s'épaissir dans cette galerie supérieure remplie de nègres, devenait irrespirable. Mais les Coucou se ranimèrent pour admirer la projection électrique semblable à un rayon de lune.

Au retour des troupes, la vue des soldats et des danseuses les enchanta. Ils marquèrent du pied les rythmes, au point que des voisins les regardèrent avec mécontentement, en leur faisant signe de se taire.

Romulus écoutait distraitement. A l'étage inférieur était une jeune fille qu'il n'avait jamais vue encore dans les rues de la Nouvelle-Orléans et dont les cheveux vaporeux, couleur d'acajou, venaient d'attirer son regard.

Cette chevelure crêpelée retenait son attention. Était-ce celle d'une quarteronne? Mais comment une quarteronne aurait-elle pu occuper une de ces places interdites aux personnes de couleur? D'ailleurs, un homme blanc l'accompagnait. Jamais un blanc, à la Nouvelle-Orléans, n'aurait consenti à s'exhiber en compagnie d'une femme au sang impur. Une blanche, alors? En effet, cette peau claire et comme lumineuse dans la pénombre, ces grands yeux pâles, ce visage délicatement nuancé... Mais ces cheveux?...

Au deuxième entr'acte, il était descendu et avait eu la chance de croiser la jeune fille dans le couloir.

Des pieds cambrés, une démarche aisée, gracieuse, simple... Une toilette sobre... Romulus avait assez de discernement pour reconnaître que ces signes révélaient la délicatesse plastique et morale des Européens.

Ces cheveux, pourtant... ces cheveux, non pas ondulés mais frisés à petites ondes, presque comme ceux de Flora et de Mabel, beaucoup plus abondants toutefois et pesant en torsade sur la nuque pâle et nacrée...

Au passage, il avait entendu des mots français.

Quoi ! Une Française?... Oh ! Peu probable. Cette race ne s'expatrie guère... Alors?...

A l'égard d'une blanche, les sentiments d'un nègre amoureux sont complexes. Il y pense d'abord timidement, modestement. Les conditions sociales les séparent. Puis une sourde force naturelle se développe. Le génie de l'espèce, en perpétuel effort de perfectionnement, suggère des possibilités de croisements propres à engendrer des produits tendant vers la race supérieure. Un désir s'y mêle, vaguement vengeur, de s'imposer à une blanche, d'asservir sa chair. Enfin l'imagination intervient. Le noir, disposé aux chimères, rêve de bonheurs merveilleux, de baisers sublimes, il décore de toutes les perfections celle qu'il convoite, il croit partagée l'effusion dont il est plein ; son esprit et son instinct délirent à la fois... Et cette exaltation ne s'achève qu'au moment où un brutal rappel à la réalité avertit le pauvre visionnaire que les mœurs et les lois lui rendent la blanche inaccessible, ou bien au moment où cet enthousiasme trop chaleureux se consume lui-même et où le noir, incapable de persévérance, est distrait par une auto qui passe ou par une chanson qu'il entend.

Romulus éprouvait cette passion croissante. Mais son esprit de mulâtre en modérait la frénésie. Après avoir espéré, il ne désespérait pas. Et, quand le premier élan d'amour l'eut transporté, il se ressaisit et calcula, comme un amoureux d'Europe, par quels moyens il pourrait approcher de cette inconnue. Il avait eu des bonnes fortunes, par surprise, avec des femmes peut-être purement blanches. Pourquoi n'avoir pas confiance en soi, quand on est jeune, robuste et beau garçon?

Depuis quelques minutes, mesdemoiselles Coucou, un peu lassées par la durée du spectacle, observaient Romulus. Elles remarquèrent la manière obstinée dont il considérait un même point.

Mabel, toujours moqueuse, dit à madame Coucou :

— Attention, mama... les yeux de Romulus vont lui sortir de la tête... Tends les mains, pour les empêcher de tomber !

Flora, de sa paume appliquée sur son visage, contint un éclat de rire.

— Qu'est-ce que c'est? — demanda tante Cléopâtre, toute émoustillée, prévoyant une distraction.

Enfin un « chut » impérieux de M. Coucou rétablit la bonne tenue.

Romulus, vexé, lança vers ses sœurs un regard furieux et se détourna en haussant les épaules.

La pensée de la jolie jeune fille rousse l'obsédait. Il interrogea M. Coucou :

— Regarde, là-bas... As-tu déjà rencontré cette personne?

— En corsage vert?

— Oui.

— Comment, tu ne la connais pas?

— Non, — fit Romulus, avec des battements de cœur.

— Mais c'est la sœur d'un Français qui vend des bicyclettes et des phonographes, au coin des rues Dryades et Lafayette... Elle n'est à la Nouvelle-Orléans que depuis un mois. C'est une jolie demoiselle, n'est-ce pas?

Romulus ne répondit rien.

La fin de la pièce épuisa les Coucou. Le père, surmené par l'attention avec laquelle il avait suivi l'intrigue, au début, n'écoutait plus que distraitement. Les petites bâillaient en montrant leur palais rose, ou, glissant la main par l'ouverture du corsage, poursuivaient des puces qu'elles écrasaient sur le rebord de la galerie.

Ils ne se ranimèrent qu'au trio final, parce que le ténor italien, la basse allemande et la cantatrice norvégienne, qui chantaient *Faust* en français pour le plaisir des Américains, criaient : « Anges purs ! » à faire éclater les vitres. Ce torrent vocal enthousiasma les Coucou. Les parents battaient la mesure, la tante Cléopâtre, les mains croisées sur la poitrine, écoutait, comme en extase, et les fillettes marquaient la cadence en frappant du pied contre la banquette.

Quand la toile s'abaissa, ils éprouvèrent à la fois la tristesse des choses qui finissent, l'orgueil d'être pleins de musique et le léger enivrement d'écoliers qui entendent la cloche après une longue classe.

En sortant du théâtre, M. Coucou aperçut à terre un gros cigare à peine entamé et qui fumait encore. Il le considéra un moment, puis, comme par inadvertance, il laissa tomber sa canne. En la ramassant, il adopta prestement le cigare, qu'il conserva un moment au creux de sa main, et — dont,

quelques minutes plus tard, il tira des bouffées, avec une majesté de propriétaire,

Pour que la soirée s'achevât en apothéose, M. Coucou proposa : « On va prendre quelque chose avant de rentrer ! » ce qui provoqua une joie bruyante.

Et ce soir-là, les passants noctambules du quartier nègre purent voir, avec une admiration mêlée de jalousie, toute la famille Coucou, épanouie, assise en rond autour d'une petite bouteille de bière.

II

La pharmacie de M. Beaugé se trouve au coin des rues Saint-Peter et Bourbon.

L'étalage offre ce mélange d'objets qui caractérise les devantures américaines. On y voit, côte à côte, des spécimens de tout ce qui se vend là-bas dans les pharmacies : de la crème à bottines, des cigares, des pendules, des bonbons, des poupées en caoutchouc, des billes, des cartes postales, des lapins mécaniques. Au milieu de cet assemblage, une panoplie ronde assemblant une centaine de cors extraits par la vertu d'un remède proposé au public ; cette panoplie forme le noyau d'une étoile géante, dont les rayons sont des stylographes.

Le patron, M. Beaugé, est un homme d'une cinquantaine d'années, grisonnant et barbu ; sa physionomie exprime la bienveillance ; il ressemble au Saint-Joseph des crèches de Noël, mais un Saint-Joseph qui aurait de grosses lunettes rondes à monture d'écaille, et une petite calotte de soie noire.

Depuis trois générations, les Beaugé, émigrés de France en Louisiane, tiennent cette pharmacie. Le propriétaire actuel est resté garçon. Son affection se partage entre un chien de chasse, qui somnole durant toute la journée sous le comptoir, et Romulus Coucou, que M. Beaugé a pris pour commis voilà près de huit ans, et à qui il a enseigné paternellement la grammaire française, un peu d'histoire et de littérature. M. Beaugé ne professe pas l'aversion des Américains pour les nègres. Il a été séduit par l'intelligence de ce jeune

mulâtre, souriant et déluré, qu'il a progressivement élevé à la dignité de premier commis.

Quand on demande à Romulus son métier, il répond : « Je suis chimiste. »

Ding !... La sonnette de la porte d'entrée. Deux petites négresses viennent demander une fiole de parfum.

Romulus, qui roulait des pilules, ne se souciait pas de servir ces clientes. Il fallut que M. Beaugé les lui signalât.

Quand elles se furent retirées, il reprit sa besogne et sa songerie.

La veille, ni le plaisir de s'attabler en famille après le spectacle, ni les jeux de Flora et de Mabel qui avaient imité burlesquement quelques scènes de l'opéra, aux grands éclats de rire des parents, ni la détente du repos dans sa chambre, n'avaient chassé de son esprit cette image de jeune fille rousse.

Une timidité, une honte douloureuse, l'empêchaient de chercher à s'approcher d'elle. Réveillé dès le petit jour, il s'était proposé de passer, ce matin-là, devant le magasin de ce Français, au coin des rues Dryades et Lafayette. A quoi bon? Une blanche... Elle se moquerait de lui, on l'insulterait... Car, en admettant même que, étrangère récemment arrivée aux États-Unis, elle ne fût pas assez experte pour distinguer la présence de sang noir en un homme tout pareil aux blancs, elle ne tarderait pas à être éclairée, conseillée, persuadée...

Ding !... Cette fois, c'est un vieux monsieur à longs cheveux gris, qui demande, en français, un peu de racine de guimauve. Ses manières sont remarquables par leur urbanité. Il parle en un langage désuet qui fleure l'ancien temps. Il fait de petits saluts, s'excuse, remercie. M. Beaugé échange avec lui quelques propos relatifs à ce mois de février dont l'aigreur est pénible aux frileux Louisianais.

— Bah ! — riposte le vieux monsieur, — le temps des zéphirs est proche... Il ne faut point demander à la nature de forcer sa coutume et de nous gratifier de dons prématurés...

Accueillons chaque chose en son temps... C'est la meilleure philosophie... Me ferez-vous l'honneur, monsieur Beaugé, d'accepter une prise de tabac?

C'était un descendant de Bretons émigrés à la Nouvelle-Orléans vers la fin du XVIIIe siècle. Sa famille, depuis, n'avait pas quitté la terre d'Amérique, où elle avait conservé sans altération le langage et les façons de l'ancien régime.

D'autres clients pénétrèrent dans la pharmacie.

Une dame espagnole, très brune et très poudrée, dont la bouche sensuelle était couronnée de moustaches, demanda un *ice-cream-soda*.

— Romulus ! Eh bien? — fit M. Beaugé avec un peu d'impatience.

Le jeune homme, mollement, manœuvra divers leviers pour faire monter dans le verre le lait, le sirop de framboise et l'eau gazeuse, et couronna l'ensemble d'une portion de glace au chocolat dans laquelle il piqua une tranche d'orange, un brin de menthe, et une cerise confite.

Tandis que la cliente dégustait cette mixture avec un visible contentement, une vieille négresse à madras s'approcha du jeune homme :

— Avez-vous un remède pour moi, missié... C'est mon estomac qui va pas, non...

— Qu'éprouvez-vous? — demanda doctoralement Romulus.

— Après les repas je me sens lourde, et puis, dedans, ça gargouille.

— Je vois... je vois... Ce sont les nerfs gastriques qui se relâchent. Alors le sang devient le plus fort... D'où, congestion de l'organe... Nous allons y mettre bon ordre... Vous prendrez de cette poudre, un peu à chaque repas... C'est bien compris?

La vieille négresse se retira, fort impressionnée par l'assurance de Romulus et déjà soulagée de connaître enfin la cause de son mal.

Romulus revint aux pilules. Mais cet entretien l'avait libéré de ses préoccupations. Il était fier d'avoir fait acte de science et d'autorité. Il s'admirait. Il ne pensait presque plus à la jeune Française.

III

Tandis que, dans la blanchisserie, M. Coucou remuait, de ses bras noirs, du linge qui trempait au fond d'une bassine, Romulus fumait une cigarette, au bercement d'un fauteuil à bascule.

L'air de mai, par cet après-midi dominical, était lourd, Top, le chien des Coucou, étrange bâtard d'une caniche et d'un basset, aboyait sans cause, dans la rue déserte. Le ventilateur électrique ronronnait. Les reflets du ciel pur bleuissaient l'eau des terrines, les chemises aux parements glacés, les piles de toiles moites qui remplissaient la boutique. Une odeur fade stagnait. Au fond, la grand'mère Coucou fumait sa pipe, en parlant seule.

Romulus rêvait. Il n'avait pas voulu accompagner sa mère et les petites à la promenade. Un malaise moral était en lui. Il considérait M. Coucou, dont le gros derrière tendait l'étoffe du pantalon et qui travaillait en laissant sortir d'entre ses épaisses lèvres violettes un souffle d'asthme, une sorte de râle continu de bull-dog. Tel était celui qui passait pour son père ! Malgré l'affection qu'il lui portait, Romulus ne pouvait se défendre d'une pitié un peu dédaigneuse envers ce gros homme de couleur dont il se sentait lui-même si distant par le physique et par l'intelligence. Pourquoi son père véritable ne l'avait-il pas reconnu? Il aurait été élevé à Paris, peut-être, dans un pays libre, généreux. Il aurait connu, là-bas, d'autres jeunes filles semblables à celle du théâtre. Il aurait aimé l'une d'elles.

— Dis-moi, — fit-il en s'adressant à M. Coucou, — cette petite que nous avons vue à *Faust*, comment s'appelle donc son frère?

M. Coucou se redressa, soufflant, tandis que l'eau amidonnée ruisselait le long de ses sombres doigts.

— A *Faust*?... Ah ! oui... C'est Beliard, Jérôme Beliard... Allo, garçon, ça t'intéresse?

Romulus prit un air détaché.

— Non... Mais je ne me rappelais plus ce nom... Et cela m'agaçait...

M. Coucou reprit :

— Jérôme Beliard... Et la petite sœur, c'est Jacqueline, oui...

Il épia, de sa malicieuse prunelle d'éléphant, l'effet que cette information allait produire en Rumulus. Mais celui-ci demeurait indifférent et sifflotait, pianotant de ses doigts déliés sur le bras du fauteuil à bascule.

Quelques minutes après, il annonça :

— Je vais dormir un peu...

Par l'escalier craquant, il gagna sa chambre, située, comme toutes celles de la famille, au-dessus de la boutique.

Les Coucou l'avaient décorée d'objets d'art. La photographie en grandeur naturelle du chef de famille y trônait sur un chevalet de bambou doré tout enguirlandé de rubans bleus. A droite et à gauche, deux statuettes identiques de stuc colorié représentaient un troubadour. Des bouquets de fleurs artificielles garnissaient des vases nickelés. Par terre, sur un tapis de peluche imitant la mousse, un gigantesque carlin de porcelaine portait un collier véritable, décoré d'un nœud de soie grenat. Au mur, sur des étagères, pullulaient des bibelots de faïence dorée, des photographies, des coffrets en coquillages, des cadeaux de Christmas. Tout cet ensemble témoignait à la fois le goût du beau et le culte du souvenir.

Romulus se mit à réfléchir de nouveau. Son caractère instable avait coutume de se modifier selon les influences extérieures. Le fastueux bien-être qui entourait le jeune homme rendit l'optimisme à ses méditations. Il ne se lamenta plus sur sa condition de demi-nègre bafoué et tenu à l'écart. Il eut une vision d'avenir magnifique, de départ pour la France en compagnie de Jacqueline... Quelle douceur dans ce nom !... Et Paris lui apparut comme une sorte de paradis accueillant, une ville en fête perpétuelle, où les façades blanches des maisons sont décorées de fleurs en guirlandes et où des orchestres jouent incessamment des airs de danse et des marches triomphales.

Mais pour vivre à Paris, pour y faire vivre Jacqueline, il lui fallait un métier. Eh bien ! Il serait chimiste ! Son

imagination puérile lui présentait un Romulus découvrant des formules dont le monde scientifique s'émerveillait. Les noms qu'il lisait quotidiennement sur les bocaux de la pharmacie Beaugé défilaient dans sa mémoire. Il les mêlait à ceux des philosophes dont il avait lu des pensées dans des almanachs ou des anthologies : Hegel, Kant, Herbert Spencer, et qu'il citait souvent, avec ostentation. Il se révérait de les connaître, et se voyait déjà comme eux chargé d'honneurs, riche, promenant Jacqueline à son bras, en France, en ce pays où la couleur est un titre de curiosité, un attrait de plus, en ce pays où les trois Dumas, issus de nègres et qui, en Amérique, auraient été relégués dans des compartiments infamants, purent atteindre parmi l'estime publique au grade de général, à la gloire, à l'Académie française. Il lisait d'avance sa carte de visite, où ces titres se succédaient : Romulus Coucou, décoré de la Légion d'honneur, membre de l'Institut, commandeur de l'Ordre de..., etc., etc.

Ah ! Comme elle serait fière de lui, sa petite Jacqueline !

IV

— Romulus, — dit M. Beaugé, — tu vas aller porter ce flacon d'eau dentifrice chez monsieur Jérôme Beliard, au coin des rues Dryades et Lafayette. C'est pressé. Le boy est en courses... Tu en as pour cinq minutes... Je m'occuperai de la pharmacie.

Entrer chez Beliard ! Voir peut-être Jacqueline !

Romulus contint son trouble et répondit seulement :

— Oui.

Aussitôt sorti de la pharmacie, il bondit sur un tram, alla chez lui mettre son habit du dimanche, revint près du domicile de Beliard et, comme un gamin rôdait par là :

— Hé, petit !... Prends cette bouteille. Tu vas la porter là... Tu vois... De la part de la pharmacie Beaugé...

Tandis que la commission s'accomplissait, il examina la maison. Un grand magasin plein d'objets métalliques qui brillaient. Sur le côté, un passage fermé par une grille donnant accès à une cour pavée de larges dalles et entourée de bâti-

ments dont les vieilles façades en briques rouges étaient enguirlandées de glycine fleurie.

Le gamin reparut. Romulus lui donna quelques *cents*, attendit, puis sonna à la grille,

Une servante noire apparut, traînant ses savates.

— Je voudrais parler à monsieur Beliard, — déclara-t-il avec importance.

— Le maître, il est au magasin, missié, à côté.

— Qu'est-ce que c'est? — fit une voix.

Et, au balcon du premier étage, mademoiselle Jacqueline Beliard se pencha.

Romulus, bouleversé par l'émotion, put se maîtriser pourtant, et répéta, en français, cette fois :

— Excusez-moi, mademoiselle, je voulais parler à monsieur Beliard... ou à vous-même... C'est de la part de la pharmacie Beaugé.

— Un moment, monsieur, j'arrive.

Elle fut prompte à le joindre. Enhardi, il s'expliqua :

— J'avais été chargé d'inspecter les livraisons des commandes faites par la pharmacie. Avez-vous bien reçu une bouteille, tout à l'heure?

— En effet, je vous remercie...

— C'est moi, mademoiselle, qui vous remercie de votre réponse.

Ils demeurèrent muets, embarrassés l'un et l'autre. Enfin, il trouva ceci :

— Et aussi, je vous remercie, mademoiselle, de m'avoir donné l'occasion de dire quelques mots en français.

— Oh ! J'en suis bien heureuse moi-même... Depuis un mois que je suis à la Nouvelle-Orléans, je me sens si dépaysée... Mon frère ne me parle qu'anglais, pour m'habituer...

La conversation se poursuivit, banale, mais délicieuse pour Romulus. Il était près d'Elle, il la regardait, elle ne le repoussait pas !

Tout à coup, Jérôme Beliard parut.

— Que voulez-vous? — demanda-t-il rudement.

Romulus considéra ce grand diable chauve, rasé comme un Américain, et dont les manches retroussées montraient les muscles.

Il balbutia une vague réponse, et disparut.

— Pourquoi l'as-tu traité si durement, ce garçon? — fit Jacqueline.

Jérôme Beliard haussa les épaules avec mépris :

— Peuh !

Cela voulait dire : « C'est encore trop bon pour un nègre ! » Mais il ne prit pas la peine de s'expliquer et regagna la boutique.

Jacqueline, demeurée seule, resta songeuse. Elle évoquait ce jeune homme, élégant, au teint chaud, et dont les traits harmonieux s'animaient si vivement. Beliard avait-il été mécontent de le trouver près d'elle? Mais lui, qui avait adopté sans réserve les mœurs américaines, il n'aurait pas dû s'alarmer à propos d'un tel tête-à-tête... c'était du flirt, voilà tout... Elle revoyait les mains du visiteur, ses mains aux doigts pointus, des mains aristocratiques, vraiment... Et quelle caresse en ces yeux aux cils épais ! Quelles jolies dents !...

Alors, elle sentit que son visage rougissait. Presque à voix haute elle murmura : « Que c'était bon de parler un peu français ! » Cette constatation, elle s'y attardait, comme pour attribuer à ce seul motif tout le plaisir qu'elle venait d'éprouver.

V

Huit jours plus tard, Jacqueline, en suivant la rue de Bourbon, aperçut la pharmacie Beaugé. La chaleur précoce de l'air donnait soif ; et la jeune fille songea que, dans une pharmacie, on peut aller se rafraîchir sans manquer à la bonne tenue.

— C'est vous, mademoiselle ! — s'écria Romulus en la voyant entrer.

Les clients se faisaient rares, par cette lourde après-midi. Il était seul au magasin. Quelle occasion !

Tout de suite, il offrit une boisson qu'il composa en manipulant les leviers et les robinets avec une agilité de prestidigitateur.

— Voici...

De ses mains délicates, il tendit un sorbet laiteux, décoré de fragments d'ananas.

A petits coups de cuiller, elle dégusta cette crème dont la fraîcheur et l'arome descendaient exquisement en elle.

Romulus, accoudé, lui parlait de près, découvrant d'un sourire, entré la rougeur des lèvres, la ligne de ses dents parfaites.

Jacqueline contait son histoire.

— A Paris, je travaillais comme vendeuse, dans un magasin de corsages, avenue de l'Opéra. Je vivais en famille. J'étais bien... Et puis papa est mort et maman aussi, tout de suite après... Je me suis trouvée seule... C'est dur, à mon âge... Jérôme était installé en Amérique depuis vingt ans... Il est beaucoup plus âgé que moi... C'est un peu comme un père, pour moi... Quand il a su ce qui m'arrivait, il m'a écrit de venir vivre ici avec lui... J'ai hésité beaucoup...

— Pourquoi?

— Pensez, quitter Paris!... Et puis, c'est si loin, l'Amérique... Mais j'avais une amie qui partait pour New-York, comme première dans la couture... Ça m'a décidée...

— Vous êtes heureuse, ici?

— Je serais ingrate pour mon frère en prétendant que non, mais...

— Mais?

— Non, vous êtes de ce pays, je ne peux pas vous dire...

Romulus, affectueusement, l'encouragea :

— Moi non plus, je ne suis pas originaire de la Nouvelle-Orléans... D'ailleurs, mon nom, Romulus Coucou, l'indique bien. Ma famille est antillaise... Nous parlons tous français, entre nous, à la maison...

Jacqueline eut une exclamation joyeuse :

— Ah! Alors, vous trouvez sans doute, comme moi, que c'est une drôle de race, ces Américains... Des braves gens, bien entendu, mais si bizarres, pleins de préjugés, de règles, avec des principes sévères, et, tout de même, tant de petits moyens pour ne pas les appliquer, à l'occasion... Mon frère est devenu un peu comme eux... Alors, je me sens très seule, quelquefois...

— Ici, pourtant, la vie est plus agréable que dans les États du Nord.

— Je sais... Mais ce qui me révolte un peu, c'est la dureté des Américains du Sud vis-à-vis des nègres. Pauvres gens, comme on les traite !

Pour Romulus, l'entretien devenait périlleux. Allait-il révéler son origine?

Il n'osa pas.

— Vous avez raison, — dit-il. — On ne leur permet pas de s'instruire, ni de se perfectionner... On les parque comme des lépreux... Et il y en a beaucoup qui pourraient devenir de grands hommes, savants, poètes, architectes... Non, on ne veut pas... On nous...

Il s'arrêta, juste à temps, et reprit sur un ton prophétique :

— Mais leur heure viendra ! L'injustice aura un terme. La main du Seigneur rétablira l'équilibre entre le coupable et le juste. Et la race noire, si patiente, si bonne, si vertueuse, obtiendra la place qu'elle mérite !

— Comme vous avez raison de parler ainsi, monsieur... Ça fait du bien, de vous entendre !... Tenez, hier, chez des amis, quelqu'un disait que les nègres sont des animaux à figure humaine, et cela devant la servante qui était négresse !... Les Américains acceptent des choses pareilles... Moi, je vous jure que, comme Française, j'en ai été hors de moi... Mais, qu'est-ce que vous avez?

Romulus, terrifié, venait d'apercevoir Beliard qui se dirigeait vers la pharmacie.

— Monsieur Beliard... — murmura-t-il, les dents serrées.

Jacqueline, bien qu'ennuyée par le risque d'être découverte, prit une attitude ferme.

— Quel mal faisons-nous?

Beliard avait dépassé la boutique. Les deux jeunes gens éprouvèrent une détente et se sourirent, rapprochés par cette alerte partagée.

— Il faut que je vous revoie, — fit Romulus d'un ton caressant. — Vous voulez bien?

Elle ne dit pas non. Il poursuivit :

— Mais ailleurs qu'ici... Tenez, je connais, au bord du lac Ponchartrain, un endroit...

— Alors, monsieur, c'est un rendez-vous?

Il s'en défendit câlinement :

— Oh ! non... Je n'oserais pas... C'est une leçon de français que je vous demande ; la refuserez-vous?

— Vous parlez très bien.

— Je sens qu'auprès de vous, je ferais tant de progrès !

Jacqueline se défendit. Il dut, pour la persuader, invoquer la coutume américaine qui donne aux jeunes filles la liberté de sortir sans inconvénient, en compagnie d'un jeune homme. Il insista. L'endroit qu'il connaissait était tenu par un brave Haïtien de ses amis, qui préparait magistralement la soupe aux huîtres. Sa maison était à l'écart, peu fréquentée. Aucune indiscrétion ne s'y pouvait craindre.

— Vous viendrez?

— On verra.

— Oui, vous viendrez... Tenez, samedi prochain, à quatre heures du soir, j'y serai... Je vous attendrai, à partir de trois heures, aussi longtemps qu'il le faudra... Vous avez quatre jours pour vous décider...

— Non... Je vous assure...

Il conclut résolument :

— A samedi.

VI

Daisy Watson habitait, dans Magnolia-street, près d'Audubon Park, un cottage dont la façade, fleurie de bougainvillées, rutilait magnifiquement.

Cet après-midi-là, sur la terrasse protégée contre les maringoins par un fin treillage métallique, elle achevait de prendre le thé près de Jacqueline Beliard. Daisy s'était liée d'une amitié protectrice avec la jeune Française, dès l'arrivée de celle-ci à la Nouvelle-Orléans. Elle l'avait présentée à quelques amis, lui avait enseigné les commodités de la vie locale, les adresses des fournisseurs, tout ce dont le défaut donne aux étrangers une si pénible impression de dépaysement.

C'était une petite Américaine de dix-huit ans, ni jolie ni laide, vêtue en tenue de sport, alerte, bavarde, criarde, toujours de bonne humeur. Elle avait pour maxime usuelle

que la vie est courte et qu'il en faut profiter. Aussi, courageuse, audacieuse, elle se passionnait pour tout, avec un enjouement presque enfantin, une recherche de sensations nouvelles due beaucoup moins au raffinement de sa nature qu'à son appétit puéril de vivre, avec une prédilection pour ce qui porte la marque de l'originalité et de l'extravagance. Un orgueil naïf l'emplissait d'un indulgent mépris à l'égard de la vieille Europe et la persuadait que les choses de son pays sont toujours les plus grandes, les plus belles du monde entier.

Ce jour-là, sa vivacité contrastait avec la vague mélancolie qui paraissait sur le visage de Jacqueline.

— Deary, vous êtes positivement tourmentée de quelque chose... Qu'est-ce que c'est?

Daisy avait pris dans ses mains maigres et sèches la main fondante de Jacqueline, et, de ses yeux gris dont le regard se fixait avec fermeté, elle interrogeait.

— Eh bien, — répondit Jacqueline, — j'ai... j'ai que... un jeune homme...

Daisy se mit à rire si fort, que la gomme qu'elle mâchait faillit sortir.

— Bravo !... Un flirt !... Dites-moi vite, c'est affreusement intéressant !

— Cela me préoccupe beaucoup, — continua Jacqueline. — Il m'a donné un rendez-vous...

— Darling, allez-y ! De quoi avez-vous peur? De Jérôme? Il sait bien que c'est correct, ici... De ce jeune homme? Ne vous faites pas de trouble... Vous n'êtes pas en Europe... En Amérique, jamais une femme n'est exposée à rougir... Même les plus brutaux chasseurs du Far-West sont incapables d'une grossièreté... Cela les ferait descendre épouvantablement à leurs propres yeux.

Jacqueline se souvenait de l'attitude que prennent tant d'Américains en public, la veste ôtée, les pieds posés sur une rampe de balcon ou sur une table. Quoi, ces hommes peuvent avoir un tel sentiment de la décence que jamais une jeune fille ne se repente de s'être confiée à l'un d'eux? Étrange différence de mœurs !... Elle observa :

— Je sais que le flirt est très pratiqué, chez vous... Même, cela m'avait un peu scandalisée au début, je l'avoue...

— Darling, c'est complètement naturel, dans notre pays... Ne nous accusez pas, en croyant que nous sommes coquettes et sans cœur... Cela nous vient seulement d'être sûres de nous-mêmes et sûres des garçons qui nous accompagnent. Nos mamans nous ont habituées terriblement de bonne heure à nous gouverner toutes seules. Nous connaissons les hommes. Ils nous connaissent. Il n'y a jamais entre nous que de la camaraderie sans mauvaises surprises. D'ailleurs, toutes nos amies, toutes, ont un petit ami pour se promener avec lui les jours de fête... C'est vous, jusqu'ici, qui êtes une exception.

Elle se tut un moment, mâchant sa gomme, et laissant paraître un sourire un peu railleur. Enfin :

— Il est joli?

— Il est charmant.

— All right ! Et quand, ce rendez-vous?

— Samedi, à quatre heures.

— Eh bien, alors, Deary, si vous voulez, je téléphonerai à votre frère, lui disant que je vous invite à prendre le thé ici, ce jour-là... Vous voulez?... Oui?... Bravo !... Voilà une jeune fille qui a sa volonté !... Venez, que je vous embrasse !

VII

Le restaurant tenu par M. Azor Bossuet fils, ancien ministre de l'Instruction publique, exilé de la République d'Haïti, par suite de malentendus politiques, est situé sur le bord du lac Ponchartrain. C'est une bicoque de bois, montée sur pilotis, et dont les fenêtres et les portes sont obturées de treillage par précaution contre les moustiques. Tout autour, un sol spongieux, où des chemins sont formés par des planches posées sur des pierres ou clouées à des poteaux enfoncés dans la vase. Çà et là, des mares où frétillent des têtards. De beaux iris sauvages forment des touffes autour desquelles sont fixés des milliers de petits escargots pointus. Au loin s'élèvent, disséminées, d'autres baraques, ou des arbres isolés d'où pendent les effilochures bizarres de la « barbe espagnole », semblable à de la toile à laver qui sèche. Puis, plus rien que le marécage, la plaine sous le ciel bleu, la terre triste,

l'eau triste... Et là-bas, fermant l'horizon par une grande ligne roussâtre, le lac Ponchartrain.

M. Azor Bossuet fils, prévenu par Romulus, avait préparé un repas délicat. Maintenant, tout blanc dans sa tenue de cuisinier, sa tête d'ébène coiffée du bonnet professionnel, il attendait les hôtes.

Pour épargner à Jacqueline une hésitation sur la route à suivre, Romulus était allé la guetter à la descente du tram électrique. Un convoi parut, puis un autre. Personne !... Il commençait à désespérer, quand, du troisième, il vit descendre la jeune fille.

Une immense joie le bouleversa.

— Vous êtes venue !...

— Oui... Sauvons-nous vite, c'est plein de monde ici, je ne veux pas qu'on me reconnaisse.

Ils s'engagèrent ensemble sur les étroits sentiers de planches qui les obligeaient à marcher l'un derrière l'autre. Ils ne parlaient pas. On n'entendait, dans l'immense plaine humide, que le murmure coassant produit par toutes sortes d'amphibies minuscules et que ponctuait l'appel des grenouilles géantes, à la fois strident et grave comme une note de violoncelle. Des souffles de vent courbaient les touffes d'herbe et ridaient les petites mares. Parfois un pélican gris apparaissait, volant par lents battements d'ailes.

— C'est encore loin? — fit-elle en s'arrêtant.

Romulus se rapprocha.

— Vous êtes fatiguée?

Il lui prit la main. Jacqueline le regardait, de ses grands yeux verts où paraissait une amicale douceur. Romulus s'enhardit et l'attira contre lui.

— Voulez-vous que je vous porte?

Dans ces bras fermes qui l'enserraient tendrement, la jeune fille eut la tentation de s'abandonner, mais elle se ressaisit aussitôt.

— Non... En avant !...

Ils reprirent leur marche. Le soleil déclinant commençait à dorer le ciel. Un heureux apaisement baignait toutes choses.

— C'est là...

Sur le seuil, l'ancien ministre ouvrait des bras accueillants. C'était un homme ventru, courtaud, qui portait, sur un nez largement épaté, des lunettes bleues. Dès qu'il vit les jeunes gens, il quitta son bonnet ; des cheveux blancs et floconneux parurent, qui couronnaient son crâne comme d'une couche d'ouate hydrophile.

Il mena ses hôtes dans une petite salle d'où l'on voyait, à travers les treillis métalliques, l'étendue des marais vers laquelle le soleil descendait lentement.

Sur la nappe, Jacqueline avait posé sa main. Romulus la prit entre les siennes ; il ne disait rien ; il considérait avec ferveur cette jeune fille qui avait eu confiance en lui, et qui avait accepté ce tête-à-tête dans la solitude. Une adoration montait du fond de son être. Il n'osait la formuler. Toute son éloquence était dans ses yeux.

Jacqueline, très émue aussi par le sentiment de sa témérité et par la signification qui pouvait y être donnée, demeurait silencieuse. Elle sentait en Romulus le désir de se rapprocher d'elle, de l'embrasser, et se demandait si elle aurait la raison ou la force de répondre non. Elle le regardait. Que ses traits étaient harmonieux, et quel air de vénération il y avait sur son visage ! Non ! Elle ne s'abandonnait pas là à quelque aventure frivole et coupable. Ce garçon l'aimait ; sa retenue formait le plus émouvant des aveux.

— Soupe aux huîtres, oui ! — annonça le patron. — Madame, goûtez ça... C'est le meilleur plat qu'il existe !

Il s'attarda dans la pièce, lissant la nappe de sa main noire, comme s'il eût été flatté de toucher à du linge luisant.

— C'est un vrai ministre? — demanda Jacqueline, lorsqu'il se fut éloigné.

Romulus lui donna quelques éclaircissements sur les coutumes d'Haïti. Certes, c'était un vrai ministre ! Pendant trois ans, il avait réorganisé excellemment tout le système scolaire de la République, sous le président Durand. Mais le président Durand avait été contraint à s'embarquer et à gagner la Jamaïque, pour cause de révolution, et un nouveau ministre était venu réorganiser le système scolaire, selon des données tout à fait contraires. Depuis ce temps, M. Azor Bossuet fils, las des grandeurs, avait ouvert un restaurant.

Son ancien chef de cabinet, qui l'avait accompagné en exil, était préposé au lavage de la vaisselle.

M. Azor Bossuet fils reparut portant un plat de riz au safran et un beau poisson doré, baigné d'une sauce aromatique. Lorsqu'il eut posé les plats sur la table, il fit fonctionner des ventilateurs, un pour chaque assiette et un grand pour les plats.

— C'est contre les mouches, — expliqua-t-il à la jeune Française.

— Vous en avez beaucoup, ici?

— Ah ! Mademoiselle, des milliers de myriades !

Avec une emphase naïve, il ajouta :

— Mais il faut prendre son mal en patience, n'est-ce pas? Comme dit Alfred de Musset, « un homme sans patience, c'est une lampe sans huile ».

— Et des moustiques?

— Ah ! S'il y en a !

Romulus demanda :

— Racontez donc, cher ami, cette si belle histoire créole des moustiques dans la plantation.

L'autre ne se fit pas prier :

— Voici, mademoiselle : dans la plantation où travaillait mon grand-père, il y en avait beaucoup des moustiques. Alors, mon grand-père il s'est réfugié sous un grand chaudron en bronze qui servait pour cuire le jus des cannes à sucre. Alors, les moustiques ils ont essayé de le piquer en traversant le chaudron avec leur dard, parce qu'ils sont forts, les moustiques, dans mon pays ! Seulement, mon grand-père, il n'était pas de ceux qu'on leur met le nez entre les jambes et qui restent. Il avait pensé à apporter un marteau sous son chaudron. Alors, à coups de marteau, il a rabattu tous les dards des moustiques, tout pareils comme des clous. Ça fait qu'il a pu dormir tranquille. Et le matin, quand il est sorti, il a vu tous les moustiques qui étaient morts, parce qu'ils n'avaient pas pu s'en aller, oui !...

Là-dessus, le bonhomme éclata d'un énorme rire qui secouait son ventre et qui faisait paraître toutes ses dents.

— N'est-ce pas, que c'est drôle? — fit Romulus, réjoui par cette histoire dont on avait charmé son enfance.

— Il est tordant, ce bonhomme, — répondit Jacqueline.

Romulus comprit qu'elle s'était divertie à la fois de l'anecdote et du comique involontaire que dégageait M. Azor Bossuet fils. « C'est peut-être parce que c'est un nègre », pensa-t-il. Cette idée l'intimida ; il n'osa plus rien dire.

— Vous avez l'air triste, tout à coup. A quoi pensez-vous donc? — demanda Jacqueline.

Elle vint s'asseoir près de lui, en murmurant :

— Voyez, pourtant comme il fait beau et comme on est bien ici, tous les deux !...

Un poudroiement de pourpre emplissait l'horizon du côté du couchant. Le vent qui avait passé sur des fleurs apportait des vagues de parfums ; la douceur sensuelle du printemps louisianiais parvenait jusqu'en cette salle d'auberge.

— Oui, on est bien, — dit-il. — Je voudrais passer ma vie comme cela, près de vous. Je me sens si fort, si heureux, quand vous êtes là ! Et quand nous sommes séparés, si vous saviez comme vous restez présente en mon cœur.

Ils se regardaient, pris d'attendrissement. Un même élan très doux les inclina l'un vers l'autre. Tandis que Jacqueline s'abandonnait sur l'épaule de Romulus, celui-ci sentit monter en lui-même un orgueil qui lui faisait bondir le cœur. Comme il serait courageux, comme il lutterait pour mériter cette grande joie, pour la rendre durable, éternelle !

Et Jacqueline, contre lui, retrouvait délicieusement une sensation de France... Douceur, tendresse, amour... Qu'elle était heureuse d'avoir rencontré cela dans ce pays rude et pratique, parmi ces êtres dont elle se sentait si différente !... Elle se remémorait la sévérité de son frère, ses intransigeances brutales, et le sans-gêne de tous ces gaillards qu'elle croisait chaque jour, odieux par leurs façons d'hommes d'affaires et de conquérants affichées avec une insolence naïve. Qu'elle était bien, près de ce garçon, qui la chérissait d'une passion si dévote, si sentimentale et si câline...

Dehors, le bruit d'un chant s'éleva. Le patron avait terminé son service. Maintenant, il jouait du banjo, assis au seuil de sa demeure, et chantait en patois créole.

— Qu'est-ce que ça veut dire? — demanda Jacqueline.

Romulus répondit :

— C'est une vieille, très, très vieille romance, qui a bien cent ans. Elle était célèbre autrefois dans les plantations.

Il cita les premiers vers :

Quand reverrai-je le Congo
Flotter encor loin sur la mer ?
Quand reverrai-je ma patrie,
La terre rouge d'Afrique ?...

Mais il se tut, confus d'avoir évoqué à son tour, sur un ton de nostalgie, le pays de ses ancêtres barbares.

VIII

Dimanche. Repos. M. Coucou et ces dames sont partis pour le service religieux. Romulus est resté au logis, en compagnie de la grand'mère, trop vieille pour se déplacer, et qui feuillette consciencieusement un carnet de blanchissage où rien n'est tracé.

« Si j'écrivais à Jacqueline? » pense-t-il.

Cette entreprise le flatte et l'intimide à la fois. Il parle couramment le français, mais une page blanche lui donne comme un vertige. Il voudrait l'ennoblir de paroles propres à persuader Jacqueline qu'il est un amoureux très épris d'elle et aussi, un penseur.

Comment faire? Il va chercher un buvard où se trouvent les feuilles de papier luxueux réservé pour les grandes occasions, et s'installe dans la boutique. A peine vient-il d'y redescendre, que la grand'mère marmonne :

— Vous n'avez pas entendu le sifflet, mes enfants?... Coupez... coupez... Les cannes sont mûres... Que tout le monde s'y mette...

Romulus esquisse un sourire condescendant. La vieille a coutume ainsi de parler seule et de se remémorer le temps où elle a été esclave.

Alors, d'une écriture appliquée, il commence :

« *Ma chère amie...*

Puis il s'arrête, se grattant l'oreille avec son porte-plume. Que c'est difficile, d'écrire à la femme qu'on aime !

Débuter par une citation, peut-être?

« ... *L'amour fait taire toutes les autres passions, c'est le dic-*
» *tateur devant qui tous les autres pouvoirs s'évanouissent* »,
» *a dit Plutarque...*

Il ajoute, satisfait :

» ... *Et Voltaire a écrit :* « *L'amour est de toutes les passions*
» *la plus forte, parce qu'elle attaque à la fois la tête, le cœur et*
» *le corps.* »

Encouragé, il poursuivit en improvisant :

» ... *Quant à moi, je suis surtout un mélancolique, mais faut-il m'en plaindre ? Admirable complication qu'a notée le savant, les appétits du mélancolique prennent plutôt le caractère de la passion que celui du besoin. J'ai vu un boa mourir de faim enroulé autour d'une cloche de verre qui abritait un agneau. Moi aussi, j'ai enroulé ma vie autour d'un rêve intangible. Ce rêve, ô mon amie, c'est vous. Ailleurs se seraient offertes sans doute de ces satisfactions superficielles dont on a coutume de se contenter. Mais j'ai placé plus haut mon idéal. Quoi qu'il arrive, quoi qu'il vous plaise de décider, je demeurerai fidèlement attaché, comme la mousse à l'arbre, au souvenir de votre beauté et à l'image de votre âme.*

Le style auquel il avait atteint lui paraissait si digne d'admiration qu'il se permit quelques paroles modestes :

» ... *Je voudrais savoir écrire le français aussi parfaitement que vous, sans doute, puisque toutes les perfections sont de votre côté, pour vous exprimer combien mon cœur reste toute la journée entre vos mains. Mais je ne peux que vous dire, respectueusement à vos pieds, que ma vie est à vous et que mon rêve suprême serait de bâtir avec du bleu et du rose le nid de perles où vous pourriez être si heureuse, si je ne vous en semble pas indigne.*

» *Veuillez me considérer,*

» *chère amie,*

» *comme votre à jamais*

» *affectueux et dévoué*

» ROMULUS »

Un soupir de soulagement le dilate. Il prend son œuvre pour la relire, comme il aurait tenu un miroir reflétant son visage couronné de lauriers et d'or. D'une voix haute, il scande complaisamment les périodes. Au dernier mot, la grand'mère, qui avait écouté sans rien dire, conclut, dévotement :

— Amen.

Puis elle marmotte, poursuivant son mystérieux soliloque :

— Alors le plus petit des couteaux servira pour Méagène, qui ne peut pas couper les grosses tiges... Oui, n'est-ce pas?... Oui, n'est-ce pas?...

Au moment de fermer l'enveloppe, Romulus constate une difficulté qu'il n'avait pas prévue. Cette lettre, comment la faire parvenir?

— Surtout, attention, attention de ne pas te couper les doigts ! — continue la grand'mère.

Une idée ! Consulter tante Cléopâtre. Elle est experte en ce genre de choses.

Quand celle-ci revint de la promenade, Romulus la prit à part, très mystérieusement, et lui confessa toute cette intrigue, quels étaient ses espoirs et ce qu'il voulait présentement obtenir.

Cléopâtre l'écouta en fermant, par moments, ses paupières frangées de cils serrés, pour montrer qu'elle comprenait. Quand il eut fini, elle l'attira sur son sein flétri et l'y tint embrassé. De sa jeunesse tourmentée par l'orage des passions, elle avait conservé une aptitude à l'attendrissement pour tout ce qui concerne l'amour. Être confidente l'exaltait. Puis Romulus n'était pas seulement le fils d'Alcénaïde. Il était un peu le sien ; il avait eu pour père l'officier de marine dont elle-même était, à cette époque, la bonne amie. Son âme indulgente avait accepté la trahison. D'ailleurs, la grossesse issue des œuvres d'un blanc est toujours un honneur, dans une famille noire.

— N'aie pas de souci, mon agneau... Je connais Bahia, la servante des Beliard. Elle ne me refusera pas de nous aider... Tu l'auras, ta jolie rousse...

Elle demanda, curieuse :

— Qu'est-ce que tu lui écris?

— Tiens, lis...

En ânonnant, elle déchiffra cette lettre qui lui parut le suprême du savoir et de l'éloquence. Quand elle la rendit à Romulus, elle avait des larmes aux yeux.

— Ah ! elle a de la chance !

— Et douze cannes par gerbe, pas plus ! — conclut la grand'mère.

IX

La cour de la vieille demeure française aux murs de brique qu'habitait Jérôme Beliard, rue Dryades, était pavée de céramiques et garnie de bananiers dont les larges feuilles déchiquetées, d'un vert dur, entouraient un bassin. Le bleu du ciel se mirait dans l'eau. On se sentait au frais dans ce décor qui contrastait avec la boutique voisine, donnant sur la rue, et toute pleine de phonographes aux cornets bariolés et de bicyclettes en nickel.

— Tic-tac-a-tac-ca-tic-ca-tac...

A l'ombre d'un *tendido* de cotonnade jaune, Jacqueline, attablée devant une machine à écrire, imprimait les lettres que Jérôme Beliard dictait, en marchant à grands pas sur le dallage.

— En main votre honorée du 16 courant...

Soudain, il s'interrompit pour appeler :

— Bahia !

Jacqueline objecta doucement :

— Tu sais bien qu'elle n'est pas là.

Alors la colère de Jérôme fit explosion. Ce grand garçon d'esprit précis et de caractère obstiné n'admettait pas qu'on lui résistât. Il avait adopté, dès son arrivée aux États-Unis, les méthodes américaines ; il s'était constitué une « affaire » satisfaisante, à force de persévérance et de sévérité pour lui-même. Les manquements à sa volonté l'irritaient comme des offenses.

— C'est intolérable ! — cria-t-il. — Filer comme cela vingt-quatre heures, sans rien dire, sans...

A ce moment, la servante parut.

Elle avait un air de soumission, une expression contrite et puérilement suppliante.

— Ah ! vous voilà? D'où sortez-vous?

— Excusez, maître, — fit-elle. — J'avais trouvé... une occasion...

Jacqueline dut réprimer un sourire. Jérôme, furibond, frappa le sol avec tant de violence que Bahia s'éclipsa.

Quelques minutes après, la négresse revint, toute la tête enveloppée d'un immense foulard blanc. C'était sa coutume lorsqu'elle redoutait un blâme. Elle espérait atténuer, par l'annonce d'une soudaine rage de dents, la réprimande imminente.

— Brute damnée ! — grommela Beliard en haussant les épaules.

Mais cette scène avait troublé ses idées. Renonçant à la dictée, il s'en fut au magasin.

— Maîtresse... — appela Bahia, l'air mystérieux.

Jacqueline suivait son frère. Elle s'arrêta.

— Tiens, maîtresse... Voilà quelque chose... Prends garde au maître ! Qu'il ne nous voie pas... Dans ta main, vite...

C'était la lettre de Romulus.

Jacqueline se mit à lire. Ces phrases pompeuses la surprenaient un peu. Elle se dit : « Comme il est savant ! » Petite ouvrière parisienne, ignorante et disposée aux aspirations vagues, elle était flattée de ce que ces grands mots eussent été réunis en son honneur. Une bonne volonté touchante se révélait aussi par le ton des dernières phrases. Elle pensa : « Comme il m'aime !... Je n'aurais qu'à demander quelque chose, n'importe quoi, pour l'obtenir... » La certitude de sa puissance l'animait d'un tendre orgueil. Elle revoyait aussi ces beaux yeux, ce visage charmant, ce corps élégant et souple, et se répétait : « C'est à moi, si je veux... Il m'aime... Je suis aimée... »

Mais un cri lui échappa. Romulus venait d'apparaître.

— Chut ! — fit-il, un doigt sur la bouche. — La servante m'a dit que vous étiez seule, alors...

— Vous êtes fou, voyons, fou !... Pourvu, mon Dieu, que Jérôme n'entende rien ! Vous êtes fou...

Irritée par tant d'imprudence, elle parlait sévèrement.

Romulus s'en émut. Il se crut repoussé. Des larmes parurent dans ses beaux yeux. Jacqueline, à son tour, sentit l'émoi la gagner.

— Vous ne m'en voulez pas? — interrogea-t-il anxieusement. — C'est sûr?

— Non... Mais ne restez pas ici, je vous en supplie...

Alors, dans la surexcitation où les événements la portaient elle improvisa une ruse :

— Soyez, demain soir, à dix heures, au vieux marché français... J'essaierai d'y venir...

— Comment saurai-je?

— A trois heures, je téléphonerai une commande à la pharmacie... Si c'est une bouteille de sirop d'érable, ça voudra dire oui...

— Je vous aime...

— Mais sauvez-vous, mon Dieu, sauvez-vous !...

X

Les deux amoureux prirent l'habitude de se retrouver ainsi le soir.

Comme Romulus avait soin d'enduire ses cheveux de pommade pour en éviter le frisottement, et de garder le plus souvent possible son chapeau, il trompait la vigilance des contrôleurs, des garçons de café et des conducteurs de tram, et pouvait n'être pas séparé de Jacqueline.

Un jour, ils projetèrent de passer la soirée sur le *Sydney*.

C'est une vieille carcasse de bateau, d'un modèle suranné, dont l'arrière est pourvu de roues à palettes. Le *Sydney* est le dernier vestige de l'ancienne flotte du Mississipi, le dernier survivant de ces paquebots qui amenaient, de Saint-Louis et des plantations de l'Arkansas, les acheteurs et les vendeurs d'esclaves. On s'y amusait violemment. On y faisait des repas magnifiques. On y jouait. Cependant, les noirs, entassés dans la cale, entendaient au-dessus de leur tête le bruit des éclats de rire. Maintenant, le *Sydney* a été aménagé en salle de bal. Chaque soir, cet aïeul de la navigation fluviale promène sur le Mississipi des couples de valseurs. Les jeunes

filles y retrouvent leurs petits amis. Chacun dit à sa famille : « Je vais faire une promenade de nuit sur le fleuve. » Ce qui suffit pour que les apparences soient satisfaites.

Aussitôt à bord, Romulus conduisit Jacqueline, curieuse, dans les diverses parties du navire.

Aux parois de la grande salle parquetée qui forme l'entrepont, des inscriptions étaient pendues :

« *Unncessary shaking of arms and body positively prohibited.* »

Ou bien encore :

« *Crossed arms and entwined not permitted.* »

Jacqueline demanda ce que cela signifiait. Romulus traduisit :

« Les trémoussements superflus des bras et du corps sont formellement interdits. » — « Les enlacements de bras et les positions corps à corps ne sont pas permis. »

A l'entrée de la salle, un boutiquier vendait des galons de chapeaux sur lesquels des devises étaient inscrites :

Oh ! You kid ! — Oh ! My great big blue eyes baby ! — Met me to night on Sydney ! — Let Georges do it !

Quand le bateau se fut mis en marche, ils s'amusèrent à considérer les exemples de chorégraphie américaine qu'offraient les couples, au rythme d'un orchestre criard.

Tous ces jeunes gens mâchaient de la gomme. Les hommes avaient l'air de la ruminer entre leurs fortes mâchoires. Les demoiselles se récuraient les dents avec la langue, et parfois avalaient leur salive avec un petit sifflement. Il y en avait une qui, mâchant de la gomme, s'appuyait si fortement contre l'épaule de son danseur qu'elle en avait la joue remontée au point que l'œil ne paraissait presque plus. Il y en avait une autre qui, mâchant de la gomme, offrait, avec ses cheveux blonds bouclés, ses traits séraphiques et son teint printanier, le visage d'un ange, mais d'un ange à larges bésicles d'or. Il y en avait une qui, mâchant de la gomme, travaillait consciencieusement, vigoureusement, comme s'il se fût agi d'un sport. Il y en avait une petite qui, mâchant déjà de la gomme, avançait par saccades inexpérimentées. Il y en avait une qui se pâmait sur son danseur comme s'il venait

de la ravir pour l'emporter dans les bois, et mâchait à peine de la gomme, tant la volupté était en elle.

Romulus et Jacqueline, souriants, se les désignaient. Ils ne se sentaient rien de commun avec cette foule qu'ils observaient en étrangers narquois.

Puis, ils visitèrent le bateau.

Ils franchirent d'abord la passerelle qui traverse le réduit des machines. Ce lieu, empesté par l'huile cuite et par la fumée, est le seul où les nègres soient admis, entre un bar miteux et le dépôt de charbon.

Ils montèrent ensuite sur le pont, pour voir défiler les quais du Mississipi : longues rangées de docks et d'usines entre lesquelles le fleuve roule une eau jaunâtre, plissée de petites vagues et où passent quelquefois d'énormes troncs d'arbres emportés par le courant.

En un coin assez désert, près de la cheminée, ils découvrirent une vieille personne, séchée comme les femmes qui furent décharnées par les passions et qui, ne se croyant pas observée, esquissait toute seule des tours de valse, au rythme de la musique dont les bouffées parvenaient jusque-là. Sans doute évoquait-elle des souvenirs sur ce bateau où, depuis tant d'années, se nouent des intrigues amoureuses.

— Pauvre vieille ! — murmura Jacqueline.

Romulus observa :

— Quelle tristesse il y a, dans ces existences manquées. On est jeune, on croit qu'on va conquérir le monde... Et puis...

Assis sur un banc, ils s'offrirent à la brise tiède qui caressait leur visage.

— Que pensez-vous faire plus tard? — demanda Jacqueline.

Il conta ses projets. La vie qu'il menait actuellement n'était qu'une préparation. Il avait bien assez d'aptitudes pour créer une maison de commerce ou participer à une grande affaire, où s'utiliseraient à la fois ses qualités de chimiste et d'organisateur. L'avenir ne lui faisait pas peur. Qu'en peut-on redouter quand on est jeune et plein d'énergie?

Ils parlèrent de choses diverses, des mœurs louisianaises, plus souples et plus accommodantes que celles des États du

Nord, mais empreintes tout de même du rigorisme américain. Ils en revinrent à la condition faite aux nègres dans les États du Sud. Jacqueline avait lu *la Case de l'Oncle Tom* avec des ardeurs de midinette prompte aux enthousiasmes. Elle se réjouissait de ce qu'on eût affranchi les esclaves, mais s'étonnait de la dureté avec laquelle les nègres sont traités encore en Amérique.

— Pourtant, — dit Romulus, — si vous saviez comme ils sont doux et braves gens, faciles à contenter, joyeux pour peu de chose ! Si vous saviez comme ils sont capables d'accomplir de grandes œuvres, dès qu'on les y aide un peu ! Ainsi, tenez... Booker Washington...

Et il raconta l'histoire du grand mulâtre américain qui débuta en qualité de maître dans une école si misérable que, lorsqu'il faisait la classe, un écolier devait tenir au-dessus de sa tête un parapluie ouvert, les jours d'averse. Pourtant, Booker Washington parvint à créer un Institut magnifiquement organisé ; il forma des milliers d'élèves ; il connut la considération la plus flatteuse et fut même reçu à la table du Président Roosevelt. Romulus ajouta quelques chiffres, récemment lus, au sujet du développement intellectuel des gens de couleur aux États-Unis. En 1860, il était interdit, sous peine du fouet, d'instruire les nègres, de leur apprendre à lire, à écrire, à compter. Or, à présent, la seule ville de Philadelphie comprend plus de cent médecins et dentistes noirs, des avocats, onze notaires, au moins trois cents comptables-sténographes, qui tous travaillent comme les blancs. Dans cette même ville, une banque nègre fait pour plus d'un million d'affaires par année. Les nègres de cette ville possèdent deux hôpitaux, quatorze grands édifices, et pour plus de dix millions de dollars de propriétés foncières. Il existe actuellement trente-huit universités nègres aux États-Unis...

L'éloquence du panégyrique improvisé par Romulus en faveur de la race noire fut telle que Jacqueline dit :

— Ah ! Comme vous parlez bien de ces pauvres gens ! J'aurais voulu connaître Booker Washington, j'aurais voulu l'aider ! Dieu ! Que j'aurais aimé un homme comme celui-là !

— Il était charmant, — assura Romulus. — Un teint

clair, des yeux presque bleus. Mais pourtant, vous ne l'auriez pas aimé, puisqu'il avait un peu de sang nègre.

Il guetta le réponse de la jeune fille.

— Oh ! — fit celle-ci, — je comprends qu'on éprouve... enfin... du malaise... en présence d'un nègre véritable. Pour nous autres Européennes, c'est si différent... cela nous fait un peu peur !... Mais quelqu'un qui aurait du sang nègre sans signes trop visibles, pourquoi ne l'aimerait-on pas?

Romulus demanda avec l'émotion d'un joueur qui va risquer sa fortune sur une carte :

— Alors, si moi j'avais un peu de sang nègre, cela ne vous empêcherait pas d'avoir de l'affection pour moi?

Elle se mit à rire :

— Vous, du sang nègre?

Mais Romulus, sérieusement :

— Vous ne croyez pas que j'en puisse avoir?

— Quelle idée !

Romulus comprit que le moment était venu de dissiper toute équivoque et qu'il avait une chance de faire accepter l'aveu.

— Eh bien ! Écoutez une grande confidence, — dit-il. — Moi, j'ai un peu de sang noir... Je suis fils de blanc, mais ma mère est mulâtresse... Et toute ma famille est de couleur.

Elle le regardait, stupéfaite. Rien, d'après le visage de Romulus, ne confirmait cette révélation ; mais il avait une expression si tendre, si douloureuse, qu'elle sentit combien il craignait de provoquer une désaffection soudaine par cet acte de loyauté. Elle l'estima d'avoir été franc ; cela méritait une récompense.

— Mon ami, — lui dit-elle, en attirant sa main, — vous êtes ce que vous êtes, et je vous aime tel que vous êtes...

L'aveu lui avait échappé, tant était grand son désir de rassurer Romulus, dont l'angoisse était troublante.

— Vous m'aimez malgré cela? — fit-il les yeux pleins de larmes.

Elle sentit s'épandre en elle un flot de tendresse. Il lui sembla que, pour elle-même, une mission se formait : encourager ce garçon, être à son côté pour l'aider à combattre

l'injustice des hommes ; vaincre par l'union de leur courage et de leur énergie tous les monstrueux préjugés.

Une exaltation les possédait. L'avenir apparaissait à Romulus comme une perspective de joie et de réussites. Jacqueline se sentait grandie par tout ce que son amour comporterait de sacrifice.

Le vieux bateau, dont les flancs vibraient de valses et de fox-trott, les emportait sous les étoiles, parmi l'ombre tiède rayée de mouches lumineuses. D'autres couples, montés comme eux pour chercher l'ombre, demeuraient sur les bancs, rêveurs. Quelques-uns étaient rapprochés par un baiser. Romulus et Jacqueline les imitèrent. Leurs bouches se joignirent sans qu'ils eussent à se le demander, par une inclination que glissait en eux la nature, et ce baiser s'anima d'un échange voluptueux.

Quand ils se furent détachés l'un de l'autre, bienheureux et la tête alourdie, Jacqueline murmura :

— Je ne peux pas croire ce que vous m'avez dit tout à l'heure... Comment sont donc vos parents?

— Vous voulez les connaître?

— Certainement.

Elle était partagée entre le désir d'en savoir davantage et la crainte de faire une découverte un peu décevante. Mais la curiosité l'emporta. Et comme Romulus, enhardi, lui demandait si elle accepterait de faire leur connaissance en venant un jour dîner avec eux, elle consentit.

(A suivre.)

PAUL REBOUX

QUELQUES CAUSES

DE NOTRE MALAISE ACTUEL

Pendant la guerre, que la paix semblait belle ! On la voyait parée de tous les attraits, embellie de toutes les perfections. A la vérité, ceux qui comprennent la portée de certains chiffres se demandaient à quel sommet vertigineux s'élèverait le passif, le jour où l'on établirait le bilan de la sanglante opération que les appétits d'une race de proie nous avaient imposée. Mais, à ce moment-là, il s'agissait avant tout de vaincre. Y manquer eût été la ruine complète. On pensait que la victoire remédierait à tout.

Il faut l'avouer, si la gloire de nos armes a vu son éclat rehaussé, après que l'ennemi a été chassé de notre sol et contraint à demander grâce, si notre ténacité et notre endurance ont donné à la France un prestige incomparable dans le monde, il serait vain de prétendre que les six mois qui ont suivi la cessation des hostilités aient apporté au pays le réconfort, le sentiment de totale résurrection, le rebondissement harmonieux de toutes les énergies productives que les âmes simples attendaient.

Les capitaux, cependant très abondants, hésitent à s'employer. L'industrie attend avant de s'engager. Une sourde inquiétude règne.

Pourquoi la réalité est-elle si loin des promesses du rêve?

Forte de cette déception, la politique n'a pas manqué d'en

prendre texte pour faire le procès de ceux qui, depuis six mois, ont l'écrasante charge des intérêts de la patrie. Querelle stérile qui ne peut que nuire. Il y a mieux à faire en ce moment qu'à incriminer le passé. La lutte continue. Si nous voulons que la France se relève, il faut que tous travaillent sans retard à panser ses graves, ses profondes blessures.

Qu'elle doive guérir, notre belle France, nul n'en doute : elle a fait d'autres miracles. Mais il ne faut pas tenter la destinée, et il n'y a pas de temps à perdre pour tirer le pays de son état actuel.

***

Les causes du malaise dont nous souffrons sont d'ordre politique, économique et moral.

Du côté politique, le poids qui nous paralyse peut se caractériser d'un seul mot, la crainte de la révolution.

Le spectre du bolchevisme et les sanglantes péripéties qui ont accompagné son évolution en Russie, hantent les esprits. L'état d'effroyable déchéance où les fusillades des gardes rouges et la terreur léniniste ont amené ce malheureux pays est une perpétuelle menace pour les imaginations. La classe bourgeoise, beaucoup plus nombreuse en France que dans l'ancien empire du Tsar, se voit d'avance condamnée à la plus affreuse des morts, la mort par la faim. L'Allemagne, qui cultive le bolchevisme avec modération, juste assez, semble-t-il, pour pouvoir l'exporter chez ses ennemis, contribue de tout son pouvoir à entretenir cette obsession de ce côté du Rhin, dans l'espoir qu'un pareil chantage lui rendra la paix moins onéreuse, et lui permettra de recouvrer plus vite sa suprématie économique.

L'épouvantail bolchevique contribue certainement à maintenir nos capitaux dans leur réserve. On ne se remettra franchement aux affaires que lorsque l'Europe de l'Est et du Centre aura retrouvé un commencement d'équilibre social.

Cet état d'esprit ne se justifie pas complètement. La société française, avant de s'effarer, devrait y regarder de plus près. En Russie, le terrain se prêtait merveilleusement à la mainmise d'une minorité très active, sans scrupule, décidée à jouer

le tout pour le tout, sur une masse populaire inerte, sans culture et sans aspirations propres. A Pétrograd comme à Moscou, les révolutionnaires n'ont trouvé devant eux qu'une noblesse détestée et non exempte de reproches, et une bourgeoisie numériquement infime ; le paysan russe n'était pas un adversaire pour le Gouvernement des Soviets; il a laissé faire, uniquement occupé de garder la propriété de la terre.

Tout autre se présente le tableau dans notre pays. Nulle part au monde la propriété n'est aussi divisée, les possédants n'apparaissent plus nombreux. Les agriculteurs, pourvu qu'ils continuent à bien vendre leurs produits, n'aspirent à aucun bouleversement. La bourgeoisie, ou du moins ce que les professionnels de l'agitation sociale appellent ainsi, — car, lequel est un bourgeois, de l'ajusteur qui gagne 35 francs par jour, ou du professeur de lycée qui reçoit 300 francs par mois? — la bourgeoisie, disons-nous, est un sixième du chiffre total de notre population. Si elle le veut, les révolutionnaires devront compter avec elle.

Il semble donc que, jusqu'à présent, les craintes qu'inspire le bolchevisme soient excessives, à une condition toutefois, c'est que le pays se remette immédiatement au travail, et que l'activité économique reprenne le plus tôt possible.

Malgré tout l'or de Lénine et toute la propagande allemande, nous éviterons certainement le grand saut dans l'inconnu que serait la destruction de la société actuelle, et l'instauration de ce régime communiste dont Jaurès lui-même n'a jamais pu nous donner une formule, si chacun, dans la France de demain, se remet franchement, loyalement à sa besogne, si chacun a sa vie assurée dans des conditions largement acceptables ; pour cela, il faut que le prix de la vie s'abaisse, que nos terres soient cultivées, que nos usines produisent, que nos exportations reprennent tout de suite.

Produire et exporter le plus vite possible, telles sont les deux conditions nécessaires et suffisantes au relèvement de la France affaiblie, brutalisée, blessée. Si elles ne se réalisaient pas, nul ne peut dire ce que demain pourrait nous réserver. Il nous appartient d'écarter cette menace.

Il faut, à tout prix, que notre politique intérieure permette le retour de l'équilibre économique qui est notre planche

de salut. Ce n'est un secret pour personne, que le formidable ébranlement auquel nous venons de résister, non sans dommage, aura servi grandement les intérêts des travailleurs manuels de l'usine. Il n'est pas de salaire, pour cette catégorie d'ouvriers, qui n'ait doublé ; beaucoup ont triplé depuis 1914.

On ne peut dire encore ce qui restera de cet accroissement, lorsque toutes les cellules de notre organisme social se seront reclassées, et qu'un régime de production satisfaisant se sera rétabli. Mais il n'est pas douteux que les salaires d'avant-guerre ont vécu ; les ouvriers conserveront une large marge d'avantages pécuniaires. On ne peut d'ailleurs que s'en féliciter si, le prix de la vie ayant baissé, ils améliorent leur hygiène et rendent leur foyer plus attrayant.

Mais, il y a une limite à cette hausse de salaires. Ainsi que l'expliquait M. Lloyd George aux mineurs gallois, à l'occasion d'une récente grève, le programme *less work, more pay*, si on pousse son application à l'extrême, conduit à l'impossibilité de la production, à la fermeture des usines. La situation du patron, ou du conseil d'administration, pris entre le renchérissement du coût des matières premières et l'augmentation du prix de la main-d'œuvre, va être, pendant les années qui vont suivre, extrêmement difficile.

Le problème qui consistera, malgré les fortes dépenses d'exploitation, à vendre des produits capables de concurrencer l'industrie étrangère sans que l'exercice devienne déficitaire, exigera, de la part des dirigeants, des prodiges d'activité, de prévoyance, d'ingéniosité, une recherche incessante de toutes les améliorations techniques capables d'abaisser le prix de revient, la mise en œuvre d'un service commercial de premier ordre.

Mais ceci ne suffira pas à conjurer le péril.

Si l'on s'en tenait aux méthodes financières anciennes, un peu compassées et uniformes, des sociétés par actions de notre pays, nul doute que, pendant la période de crise particulièrement grave qui est ouverte, et qui ne prendra fin que lorsqu'un bon courant d'exportations sera rétabli à notre profit, bien des dividendes ne doivent subir une diminution et même une éclipse momentanée, ce qui ne

contribuerait pas à affermir le crédit des firmes intéressées.

Il faudra certainement s'inspirer des procédés de nos amis américains, ne pas hésiter à recourir à eux pour des emprunts, créer, le cas échéant, des groupements, adopter cette politique souple de contrôles et de participations, qui a permis aux financiers d'outre-Atlantique de surmonter des crises financières ayant certes des racines moins profondes, mais présentant des symptômes momentanés aussi aigus que celle que nous subissons en ce moment.

Peut-être, pour rendre moins violente la lutte des classes, sera-t-on amené, ainsi qu'il a été déjà envisagé par certaines grandes sociétés, à intéresser les ouvriers à la prospérité de l'entreprise qui les emploie, en leur concédant des participations aux bénéfices, selon des barêmes à instituer ; faire du capital et du travail, non plus des ennemis, mais des associés, quelle heureuse solution du conflit ! Ce serait la faillite des agitateurs professionnels. Quel progrès serait réalisé le jour où le patronat et les conseils d'administration des grandes sociétés entreraient résolument dans la voie tracée, le mois dernier, dans un discours célèbre, par le maître de forges Schneider, et accorderaient d'emblée, de leur propre mouvement, à leurs ouvriers ce qui est nécessaire à leur bien-être et à leur relèvement social, au lieu de se laisser arracher, morceau par morceau, des élévations de salaires qu'ils commencent par refuser, et qu'ils sont, en fin de compte, contraints d'accorder, l'organisation financière des syndicats leur permettant dès maintenant de « tenir », quelle que soit la longueur des grèves.

Pour en revenir à la politique économique de nos sociétés industrielles, actionnaires et membres du conseil devront se pénétrer de cette conviction que la France doit, coûte que coûte, franchir la redoutable barre; produire et exporter tout de suite n'est pas seulement un besoin, mais un devoir, d'où dépend le maintien de l'ordre social. Au bout d'un certain temps, quand le pas difficile sera franchi, quand la machine économique sera remise en marche, quand notre balance commerciale aura repris quelque équilibre, les finances publiques, qui suivent les vicissitudes de la richesse privée, s'assainiront, la circulation fiduciaire pourra être réduite à de

justes proportions, et, l'activité des échanges internationaux aidant, le pouvoir d'achat de notre monnaie se relèvera.

On dit parfois que c'est chez l'adversaire qu'il faut chercher la vérité. Rappelons-nous le mot de Lénine recevant M. Ludovic Naudeau, au Kremlin : « Les Soviets russes n'ont que faire d'aller instaurer, par la force, le communisme en Occident ; les gouvernements bourgeois s'en chargeront bien tout seuls. »

Le redoutable dictateur voulait dire que le capitalisme ne saurait pas, en adoptant des méthodes plus souples et s'aidant de l'appui de nos amis américains, franchir le triple écueil de l'augmentation des salaires, de la hausse des matières premières et des finances publiques obérées, en sorte que le divorce deviendrait définitif entre le capital et le travail.

Il faut que nous fassions mentir Lénine.

***

Les causes du malaise actuel, est-il besoin de le dire, sont par-dessus tout d'ordre économique.

Quelle a été notre perte de richesse depuis le mois d'août 1914?

En première ligne, nous trouvons une destruction de capital mobilier et immobilier que l'on évalue de 120 à 130 milliards, dont 35 milliards et demi de dommages immobiliers, 32 milliards et demi de dommages mobiliers, 29 milliards de pertes de matières et approvisionnements, et 23 milliards de pertes de revenus ou de bénéfices d'exploitation.

Une perte de richesse de 130 milliards — M. Paul Doumer dit même 140 milliards — suffirait à elle seule à expliquer bien des troubles économiques, surtout si l'on observe qu'elle porte principalement sur les moyens de transport, ouvrages d'art, routes, voies ferrées, et sur les moyens de production, usines, outillage, mines, champs devenus impropres à la culture, cheptel détruit, pertes de crédits sur l'étranger, etc.

Mais ce n'est pas tout. Pour alimenter la guerre, nous avons dû accroître formidablement nos dépenses publiques sans aucune compensation pour nos finances, puisque tout ce qui a été acheté, ou presque tout, a été consommé.

Sur les budgets intéressés par cette longue campagne, le total de toutes les dépenses imputables à la guerre se chiffre déjà actuellement par 170 milliards environ, auxquels il faudra ajouter par la suite, pour chaque budget ultérieur, le boulet de 4 milliards des pensions, les dépenses de liquidation des marchés de guerre, les indemnités aux sinistrés, charges très importantes qui n'auront d'autre contre-partie que le produit de la liquidation des stocks, et les annuités que l'Allemagne voudra bien nous verser.

Bien entendu, la totalité de ces 170 milliards n'est pas allée à l'étranger. Une partie est restée en France, sous forme de salaires, de soldes, d'allocations, d'installations et de bénéfices de guerre.

Les cinq budgets de guerre auraient-ils pu être comprimés? Quelle est la part de responsabilité du Parlement, qui a peut-être voté les crédits sans suffisamment les passer au crible, quel est le tort de nos gouvernants successifs, qui auraient cédé trop aisément aux demandes de leurs services? On peut discuter là-dessus jusqu'à la prochaine agression allemande. Mais les 130 milliards de dommages subis par nous sont entièrement du fait de l'ennemi. Tous ceux qui n'éprouvent pas le besoin pressant de renverser un cabinet ou de changer le régime, conviendront que c'est là un chiffre de perte qu'un pays ne peut supporter sans en ressentir un certain ébranlement, et qui suffit à rendre compte de bien des difficultés.

Quelles ont été les répercussions immédiates de la perte de capital subie par la France, et des dépenses énormes auxquelles elle a été contrainte par la guerre?

Les principales sont le renchérissement du coût de la vie et la hausse de nos devises sur l'étranger, celle-ci étroitement liée au déséquilibre de notre balance commerciale devenue lourdement déficitaire, celui-là à l'inflation démesurée de notre circulation fiduciaire.

La vie chère s'affirme, de jour en jour, comme la plus grave des causes de mécontentement qui aient engendré le malaise actuel. Elle a son origine dans la disproportion très sensible que nous constatons entre des signes monétaires surabondants et une production appauvrie ; elle n'est pas non plus

sans être influencée, quoique moins directement et moins intensément, par la hausse de notre change.

Notre circulation fiduciaire, qui était de 7 milliards en 1914, est maintenant de 34 milliards. Pourquoi? Parce que chaque fois que le ministre des Finances augmentait de 3 ou de 4 milliards les avances demandées par le Trésor à la Banque de France, il élevait tout naturellement d'une quantité sensiblement égale le maximum du pouvoir d'émission de ce grand établissement.

Si l'on excepte un milliard d'or que l'on croit bien être encore dissimulé dans les détestables cachettes des thésauriseurs, tout notre stock du précieux métal est entre les mains de la Banque de France, qui fait, depuis le 2 août 1914, tous ses paiements à l'intérieur en papier. Il a donc fallu que la rue de la Vrillière émette des billets sans discontinuer, pour régler les soldes, les allocations, les achats du ravitaillement à l'intérieur, pour changer les billets anglais et américains que nos alliés ont importés en notable quantité dans nos grandes villes.

Nous nous voyons donc actuellement encombrés d'une véritable montagne de papier-monnaie. Comme le nombre d'objets à vendre a plutôt diminué, il en résulte qu'un poulet, par exemple, qu'une paysanne apporte au marché, devrait théoriquement, rencontrer cinq acheteuses, pour une avant la guerre. La loi de l'offre et de la demande jouant là comme partout, le prix du précieux volatile augmente en proportion des signes monétaires.

Ce n'est pas un avantage, pour une nation, de voir augmenter au delà de toute mesure le stock de monnaie, métal ou papier, qui circule sur son territoire, si la quantité d'objets à acheter, autrement dit la production, reste stationnaire. Cette inflation de la circulation, loin d'accroître l'aisance, jette l'inquiétude et le mécontentement dans le pays, en abaissant le pouvoir d'achat de l'unité monétaire, et lèse gravement les intérêts de tous ceux qui ont des revenus fixes, fonctionnaires ou petits rentiers.

Actuellement, il n'y a plus équilibre, dans les grands pays d'Europe, entre le stock d'or et le papier-monnaie. Pendant la guerre, l'or a afflué chez les neutres et aux États-Unis,

désertant la France, l'Allemagne et l'Autriche. En Amérique, au contraire, on se préoccupe de réduire les stocks exagérés dont regorge le pays. La valeur de l'or, si on la mesure à son pouvoir d'achat en marchandises, a baissé aux États-Unis, au détriment du commerce d'exportation.

Aussi le Gouvernement de la Maison Blanche a-t-il décidé récemment de lever les restrictions apportées depuis la guerre aux mouvements d'or internationaux. Il serait avantageux pour nos amis et pour nous, qu'ils nous consentissent des emprunts en or, qui nous permissent d'augmenter nos réserves métalliques. Rien ne doit être négligé de ce qui peut remédier le plus tôt possible à la mauvaise distribution du métal précieux dans les deux mondes. Un fait est indéniable. On aurait beau couvrir les promenades de nos grandes villes de baraques Vilgrain, — cependant excellentes pour lutter contre l'agiotage, — cela ne suffirait pas à faire disparaître la vie chère. Il faut que notre circulation fiduciaire se dégonfle, c'est-à-dire que l'État rembourse ses avances à la Banque de France, et consolide sa dette flottante, Bons du Trésor, Bons de la Défense, emprunts à court terme réalisés à l'intérieur et à l'étranger; cette consolidation sera obtenue grâce à des économies budgétaires, à un meilleur système fiscal, et à des emprunts. Ce travail d'assainissement ne peut malheureusement se faire en un jour, il demandera de la sagesse, de l'énergie, de la science financière,... et du temps.

La hausse de notre change intervient, elle aussi, dans une mesure appréciable, pour rendre la vie plus chère.

A quoi tient la hausse de notre change? Avant la guerre, notre balance commerciale n'était que faiblement déficitaire et l'équilibre se rétablissait par ce fait, que peu de Français voyageaient à l'étranger, ou achetaient à Londres et à New-York des bijoux, des vêtements, des objets d'art, tandis que les sommes importantes dépensées à Paris par les visiteurs anglais et américains, ainsi que les achats considérables d'objets de luxe auxquels ceux-ci se livraient chez nous, donnaient lieu à change de monnaies ou à émission d'effets, ce qui renforçait très sensiblement notre crédit.

Actuellement, nos amis et alliés continuent à venir à Paris et à y séjourner, mais l'appoint de change qu'ils fournissent

ainsi est malheureusement tout à fait impuissant à rétablir l'équilibre de nos exportations qui seront inférieures de 19 milliards, pour 1919, à nos importations.

Résultat : lorsqu'un Français, voulant payer l'importation de matières achetées en Angleterre, cherche du papier sur Londres, il en trouve peu ou point, ce qui fait monter nos devises, par le jeu de la loi de l'offre et de la demande.

Le coût de ce que nous sommes forcés d'acheter en Amérique et en Angleterre est donc majoré du coefficient de dépréciation du franc par rapport à la livre sterling. On conçoit donc que la difficulté d'acheter à l'étranger nuise au libre jeu de la concurrence, et, tendant à limiter notre consommation à la production nationale, ne favorise la hausse des prix à l'intérieur du pays.

Il n'y a qu'un remède, nous l'avons dit, produire et exporter. Mais, pour produire, il faut des matières premières, et notre sol ne nous fournit pas, à beaucoup près, tout ce dont nous avons besoin pour nos fabrications. Force sera donc d'acheter à l'étranger, ce qui fera monter encore le change, d'où un cercle vicieux.

C'est pour obvier à ce grave inconvénient, que le gouvernement français, jusqu'à ces derniers mois, avait suspendu la liberté des importations. Le pays n'étant pas prêt à produire, ses voies ferrées, ses services de transports n'étant pas rétablis, ses usines du Nord étant encore en ruines, la main-d'œuvre n'étant pas encore reconstituée, il ne pouvait se désintéresser du péril du change, et laisser celui-ci monter, en quelque sorte, à blanc, par avance, sans compensation, avant que la production n'ait les moyens de se remettre en marche.

Tout récemment, le Gouvernement a rétabli la liberté des importations pour la plus grande partie des matières premières. Ainsi qu'il fallait s'y attendre nous avons vu le terrible change se remettre en mouvement dans le mauvais sens. Sans doute, le Gouvernement et l'initiative privée s'efforceront, chacun dans leur sphère, de parer à ce danger, dans toute la mesure possible, en obtenant des crédits des Gouvernements et des banquiers des pays exportateurs.

Ainsi que le déclarait excellemment M. Ribot dans son discours du 30 mai au Sénat, le souci de nos finances ne permet

pas encore à l'État de dire au commerce : « Importez tant que vous voudrez, trouvez les moyens de crédit que vous pourrez ! »

Maintenant que les portes sont largement ouvertes, on est en droit d'espérer que nos exportations viendront à temps remédier à la hausse du change.

Il est un troisième facteur qui milite en faveur de la vie chère ; c'est l'accaparement, l'agiotage. Ce crime, jadis justiciable de la peine de mort, a rencontré moins de sévérité ces dernières années ; mais il avait plus de chances de rester impuni parmi le désordre d'une épuisante campagne, qu'il n'en aura dans l'ordre relatif d'une paix qui cherche sa voie. Puissent nos gouvernants extirper jusqu'aux dernières racines de ce mal honteux !

L'inflation démesurée de nos budgets, l'accroissement énorme de notre dette publique doivent être comptés également parmi les agents créateurs du malaise dont nous souffrons.

Nos budgets d'avant-guerre semblaient impossibles à porter, quand ils atteignaient 8 milliards ; nos budgets de guerre, tel celui de 1917, ont atteint 44 milliards !

Bien qu'il soit encore prématuré de prétendre chiffrer, même approximativement, le total de nos cinq budgets de guerre, on est en droit de penser qu'on ne sera pas très loin du chiffre, en évaluant la totalité des crédits figurant à ces budgets et aux comptes spéciaux qui y furent attachés, à la somme énorme de 190 milliards de francs.

Pour équilibrer ce rocher de Sisyphe, il a fallu recourir à des moyens du même ordre de grandeur.

Aussi ne sommes-nous pas étonnés de constater, que notre dette publique est passée de 30 milliards, chiffre de 1914, à 177 milliards et demi, au 1er juin 1919, et que cette ascension n'est sans doute pas terminée.

L'annuité inscrite au budget de 1914 était de 1 milliard 678 millions, total qui nous semble maintenant bien modeste à côté des 6 milliards 768 millions où montent les arrérages de notre dette actuelle.

Dans ce total impressionnant de 177 milliards et demi,

quelle est la part de la dette consolidée, quelle est celle de la dette flottante?

Nous avons émis pendant la guerre quatre grands emprunts, qui ont fourni, celui de 1915, du type 5 p. 100, un peu plus de 13 milliards, celui de 1916, du type 5 p. 100 également, 10 milliards, celui de 1917, du type 4 p. 100, 10 milliards, et celui de 1918, du type 4 p. 100, 21 milliards et demi. Le produit total est donc de 55 milliards ; mais le nominal de ces quatre émissions est sensiblement supérieur, il s'élève à 72 milliards et le montant des arrérages est de 3 milliards 156 millions.

Faut-il déplorer de voir ainsi plus que quadruplée notre dette consolidée?

L'étendue de nos besoins financiers une fois mesurée, nous serions bien plutôt tentés de regretter que le premier de nos emprunts de guerre se soit fait attendre si longtemps. Il eût été préférable que nous eussions pu placer en octobre 1914, après la première bataille de la Marne, une première tranche d'une quinzaine de milliards, sans préjudice des quatre qui ont suivi, et que le total des avances de la Banque de France fût, de ce fait, réduit à une dizaine de milliards. Les conditions actuelles de la vie dans notre pays en eussent largement bénéficié, et bien des difficultés d'ordre social eussent été évitées.

Notre dette flottante, en effet, est en ce moment de 68 milliards, en y comprenant la dette sans intérêts. Les avances que le Trésor a obtenues de la Banque montent à 24 milliards et demi, chiffre que l'on n'aurait jamais songé à imaginer autrefois, au temps où l'on exigeait le maintien d'une certaine proportion entre les réserves d'or de la Banque de France et le crédit qu'elle consentait à l'État.

Le reste de la dette flottante représente des Bons du Trésor et des sommes empruntées à l'étranger.

Certains de ces bons sont à échéance prochaine. Il est urgent de consolider le plus tôt possible une partie de cette énorme dette à court terme. Un emprunt intérieur de liquidation des dépenses de guerre serait le bienvenu à ce point de vue. Mais il n'apportera, quel que soit son succès, qu'un remède partiel à nos difficultés de trésorerie.

Les Chambres, en remaniant notre système fiscal, pourront de leur côté demander un peu plus à l'impôt, lequel n'a guère fourni qu'une vingtaine de milliards pendant la guerre, ce qui est peu. L'*Exchequer Office* n'a pas hésité, à Londres, à sextupler le taux de l'*income-tax*, et on a l'impression que nos pouvoirs publics, au cours de la campagne, ont été hantés par l'idée d'écarter, comme difficultés, tout ce qui pouvait être évité, de se concilier à force de libéralités tous les consentements, remettant à plus tard le règlement de la redoutable note à payer.

Et maintenant que faire?

L'emploi immédiat et coordonné de tous les remèdes s'impose, ils ne seront pas de trop.

Économies publiques et privées, système fiscal moins compliqué et plus productif, emprunts intérieurs — ce ne sont pas les disponibilités qui manquent — reprise intensive du travail et de l'activité industrielle et commerciale.

Ces moyens suffiront-ils? Ce serait se leurrer que de l'admettre. Il faudra dès lors que nous nous adressions à l'étranger, à nos alliés et à l'Allemagne.

Bien que l'Allemagne ait signé le traité de paix préparé par les Quatre, elle ne procurera à notre Trésorerie, d'ici à l'année 1926, qu'un très petit nombre de milliards, quatre ou cinq au plus, qui ne suffiront certes pas à nous rendre notre équilibre financier. Il faut donc trouver autre chose, car l'heure presse.

Cette solution, M. Edmond Théry l'a préconisée le premier; elle a été étudiée ensuite à deux reprises, sous des formes non moins intéressantes, par deux députés spécialistes des questions financières, M. Jacques Stern et M. Bouilloux-Lafont.

Elle consiste à créer, pour la réparation des dommages de guerre, des emprunts dont les arrérages seraient, soit payés par l'Allemagne, soit gagés sur la créance que les Alliés ont sur elle et qui seraient garantis à la fois par les États-Unis, l'Angleterre et la France; et, comme il faut sérier les questions, cette opération aurait pour objet, plus particulièrement, de financer, sous une forme négociable tout de suite, la première tranche de 25 milliards que le traité de paix réclame à l'Allemagne.

En avril dernier, le chancelier de l'Échiquier avait proposé une combinaison ainsi conçue : l'Allemagne émettrait 25 milliards d'obligations amortissables et portant intérêt, destinés, pour les quatre cinquièmes, à payer les réparations dues aux Alliés, et à régler diverses sommes à certains petits États neutres, Danemark, Suède, Norvège, Suisse, Pays-Bas, tandis que le dernier cinquième eût été affecté au paiement du ravitaillement de l'empire allemand.

L'Allemagne eût, bien entendu, pris à sa charge les intérêts et l'amortissement de ces obligations, qui eussent été garanties par les quatre grandes puissances de l'Entente et par les cinq Gouvernements neutres cités plus haut. Des titres ainsi épaulés n'eussent pas manqué d'être acceptés par toutes les Banques d'État comme des valeurs parfaitement sûres.

Sans doute pour éviter de garantir directement les engagements de puissances européennes, le Gouvernement de White-House n'a pas cru devoir accepter la proposition du Trésor britannique. Il est probable que nos amis d'outre-Atlantique entendent choisir leur heure et leurs moyens pour nous venir en aide. Évitons de les importuner par une insistance indiscrète.

Les États-Unis ont besoin d'exporter, sous une forme ou sous une autre; il est certain que leurs banquiers nous ouvriront des crédits nous permettant d'acheter leurs produits; d'autre part, il n'est pas douteux que le Gouvernement américain, lui aussi, trouvera une formule, une combinaison, qui nous mettra en mesure, grâce à son puissant appui financier, d'escompter la créance que notre victoire nous a donnée sur l'Allemagne.

Si ce secours venait à nous manquer, il ne faudrait pas désespérer, car aux Français rien n'est impossible, mais on doit convenir que les perspectives immédiates de notre Trésorerie apparaîtraient sous des couleurs plutôt sombres.

***

Notre malaise a des causes morales.

C'est là l'aspect le plus triste du problème. Ce long désordre de cinq ans a dissocié, décapité bien des familles, renversé des foyers qui semblaient défier le temps, mis beaucoup de

têtes faibles hors du droit chemin. Des milliers d'adolescents, filles et garçons, ont grandi hors du regard paternel, ce qui n'a pas aidé à les rendre honnêtes, à leur donner le respect d'eux-mêmes.

On a tellement répété que les profiteurs de guerre avaient échafaudé des fortunes scandaleuses et que les accapareurs avaient gagné cent mille francs par jour aux dépens du bien-être public, que, dans beaucoup de cervelles peu solides, le travail apparaît un procédé de gain périmé, réservé aux naïfs.

Trop de têtes brûlées veulent à tout prix faire des bénéfices illicites, immédiats, exagérés, sans se soumettre à nouveau à la loi bienfaisante du labeur quotidien et régulier. On entend à chaque instant, dans les lieux publics, de jeunes bouches s'exclamer : « Ces gens-là ont gagné assez de millions, nous pouvons bien, nous... » De tels raisonnements ne préparent pas ceux qui les font à l'effort indispensable, patient, coordonné, sans lequel la France ne se relèvera pas.

En un mot, la lourde vague d'improbité qui passe sur toutes les grandes guerres n'a pas fini de déferler sur notre pays. Plus que dans le déficit de nos budgets, le mal est dans les esprits.

A tous les honnêtes gens et ils sont restés nombreux — il appartient de prêcher d'exemple, et de répandre autour d'eux le noble rayonnement des vertus désintéressées et des consciences fortes.

Nos armées et leurs chefs nous ont sauvés du péril de guerre. C'est entre les mains des travailleurs de la paix qu'est l'avenir de notre patrie.

G. L.

ECHO ET NARCISSE[1]

SCÈNE PREMIÈRE

ECHO (seule assise auprès d'une source).

J'ai quitté ma couche au matin.
L'Aurore n'avait pas éteint
Le Chariot ni la Grande Ourse.

Sous les rocs, par les chemins creux,
Avec mon cœur si douloureux,
Loin du vallon, j'ai pris ma course.

Vers la solitude des bois,
Ainsi qu'une biche aux abois,
J'ai fui, portant au cœur ma peine.

J'ai fui, traînant mon cœur si lourd,
Mon cœur endolori d'amour,
Et viens pleurer à la fontaine,

Pleurer mon amour dédaigné,
Et d'un cœur qui tant a saigné
L'attente si longue et si vaine !

O voix apaisante de l'eau,
Qui dis ta chanson au roseau,
N'es-tu pas l'instrument des tristes?

1. Représenté pour la première fois, le 28 mai 1919, à la Comédie des Champs-Élysées. Une répétition générale privée en avait été donnée, en présence de M. Vénizélos et en son honneur, par la troupe de la Ghilde dramatique de l'Œuvre Saint-Luc, en mars 1919.

Mon âme, pleine de sanglots,
Vient demander, au bruit des flots,
Que tu la berces et l'assistes.

Que tu la berces de ces sons,
Où vivent les vieilles chansons,
Que sait ta mémoire d'aïeule

Et qu'achève le plus souvent,
Mêlée à la chanson du vent,
Ta flûte qui soupire seule,
Ta flûte de cristal, chère à qui va rêvant.

Mais que vois-je? Espoir inutile!
Ah! fâcheux contretemps! Voici mes amoureux.
Hélas! où trouver un asile
Qui m'abrite contre eux.
Ils viennent tout fleuris pour célébrer ma fête.
Mais à leurs vœux je n'ai ni le cœur, ni la tête,
Et ce lieu pour rêver était pourtant si doux.
Derrière ces bois, vite, cachons-nous.
(Elle se cache. Entrent Silvius et Serenus.)

SCÈNE II

SILVIUS, SERENUS

SILVIUS.

Eh quoi! personne encore? Ah! vraiment, elle abuse!
Je crois qu'à nos dépens la coquette s'amuse.
Il suffit qu'on lui coure après
Pour qu'alerte elle se dérobe.
Se lasse-t-on? Son rire frais
Sonne et l'on entrevoit fuir un bout de sa robe.
On s'imagine bien caché
Sous les bois ombreux, loin des routes,
Mais dans quelque creux de rocher
Sa fine oreille est aux écoutes.
On est sans défiance. On devise entre amis
Et voilà que le mot, à peine est-il émis,
De l'autre bord des eaux vous revient équivoque.
Vous vous débattez dans le quiproquo.
C'est la malicieuse et la bavarde Echo
Qui vous contrefait et se moque.

SERENUS.

Certes, la singulière enfant que nous aimons
Semble obéir parfois à de méchants démons
Qui lui soufflent l'espiègle rire.
Mais le ton qu'elle prend n'est pas toujours moqueur
Et les mots qui partent du cœur
Sur quel air de tristesse elle sait les redire !
Mais comme un doux adieu, déchiré de sanglots,
Dans son âme se répercute et se prolonge,
S'agrandit des soupirs des bois, du bruit des flots
Et revient tout chargé de songe !
Confidente très douce au véritable amant,
Ce qui manquait aux mots, son âme le devine
Et le langage humain mystérieusement
Se dépouille et devient un céleste instrument,
En passant par sa voix divine !

SILVIUS.

Je fus plus d'une fois frappé de cet accent
D'âpre mélancolie et de grâce rêveuse.
Si la métamorphose est à peine douteuse
Le temps qui la vit faire est toutefois récent.
Je ne sais si la cause en est pour nous heureuse.
Echo, la folle Echo me paraît amoureuse.
Mon cher, préparons-nous à de cuisants chagrins,
Car ce n'est pas de toi ni de moi, je le crains.

SERENUS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ont commencé mes craintes !

SILVIUS

Du moins, c'est d'aujourd'hui qu'elle entendra mes plaintes.

SERENUS.

Quoi ! de l'interroger aurais-tu le projet?

SILVIUS.

Elle s'expliquera tantôt à ce sujet.

SERENUS.

Je préfère ignorer et garder l'espérance.

SILVIUS.

Je préfère savoir et finir ma souffrance.

SERENUS.

Est-ce aimer que risquer la désillusion?

SILVIUS.

Vouloir douter est-il signe de passion?

SERENUS.

Qui ne doute paraît trop sûr de son mérite.

SILVIUS.

Mais qui doute de son bonheur, s'en déshérite!

SCÈNE III

LES MÊMES, ECHO

ECHO.

Quelle subtile escrime et quel assaut d'esprits
Se livrent entre eux deux ces amants incompris!

SILVIUS.

Quoi, tu nous écoutais, maligne Echo?

ECHO.

Sans doute!
Pour pouvoir répéter, faut-il pas que j'écoute?

SILVIUS.

Et tu ne rougis pas de faire un tel aveu?

ECHO.

Rire des sots fait tant de bien, coûte si peu.

SILVIUS.

C'est moi certainement que vise la réplique !

ECHO.

Elle doit convenir certe à qui se l'applique.

SERENUS.

Sois prudente. On m'a dit qu'au fond de ces forêts
Ton oreille a surpris de célestes secrets
Et qu'Apollon s'est plaint de ta langue bavarde.
Ah ! chère Echo, les dieux se vengent, prends-y garde.

SILVIUS.

Prends garde, car le vieux Saturne avec sa faux
Dont sans cesse sur nous il aiguise la lame,
Moissonne nos vertus, épargne nos défauts
Qui grandissent jusqu'à nous remplir toute l'âme.
Et pareils à ces guis, parasites gourmands,
Qui, décorant le chêne, en épuisent la sève,
Ces défauts, si jolis d'abord et si charmants,
Dans le cœur desséché font mourir jusqu'au rêve.

ECHO.

Peut-être as-tu raison, Silvius. En vérité
Le rêve n'est pas mort en moi, mais la gaîté

SERENUS.

Silvius à ton égard me semble trop sévère.

ECHO.

Puisqu'il a commencé, mieux vaut qu'il persévère.
Il me donne le droit de parler librement,
Et puisque sur lui-même, il veut mon sentiment
Puisqu'il veut entre vous que mon cœur se prononce,
Je ne lui ferai pas attendre ma réponse.
Mais ton cas, Serenus, touche de près au sien.
Si j'aime l'un, que fera l'autre? Oh ! je sais bien
Qu'aucun de vous ne croit possible d'être l'autre.
Imaginez pourtant qu'un tel sort soit le vôtre :

Tout arrive et l'Amour, qui manque d'équité,
Récompense souvent qui l'a moins mérité.
Je vous sais, d'autre part, gens de bel équilibre.
Si le cœur est touché, la raison reste libre.
Je sais que vous m'aimez tous deux, je vous le rends
Comme à de vieux amis, comme à de bons parents
Qui, même si leur cœur sous la peine se creuse,
Sauront se réjouir de me savoir heureuse.
Après tout, il faut bien se contenter de peu
En ce monde où chacun souffre et sent comme il peut.

SERENUS.

Eh bien! la chose est-elle assez élucidée,
Silvius? Es-tu content? Vraiment, a-t-on idée
D'accommoder l'Amour de semblable façon,
Comme un pédant qui vient donner une leçon?
Le pis est que tu m'as entraîné dans ta chute.

ECHO.

Le sort qui vous épargne une tout autre lutte
Vous laisse assez d'esprit pour y pouvoir puiser
Cent motifs de sourire et de vous apaiser.
Du moins, en souvenir de votre rêve en fuite
Tant de beaux sentiments n'auront-ils point de suite?
Et si la pauvre Echo réclame votre appui,
L'abandonnerez-vous sans conseil aujourd'hui?

SILVIUS.

Ainsi, tout étourdi du coup que tu m'assènes,
Sans même dételer, tu me remets les rênes.
Amoureux évincés, nous passons confidents,
Et chassé de ton cœur, tu m'y pousses dedans
Et m'y fais rentrer par l'escalier de service.
Commande, et de nos cœurs dispose à ton caprice.

ECHO.

Je crois que tous les deux vous connaissez Narcisse.

SERENUS.

Oui, comme on peut connaître un fauve enfant des bois,
Qui ne parle à personne et qu'on a vu deux fois.

ECHO.

A-t-on appris du moins quelle est son origine?
On dit qu'il est issu d'une race divine.

SILVIUS.

Sa mère Liriope est née en ce pays.
C'est la fille de cet ivrogne de Batys.
Si d'autres dons il n'a qu'une faible réserve,
En revanche, le vieux ne manque pas de verve
Et comme compagnon, il est fort amusant.
Mais comme père, il est plutôt insuffisant.
Sa fille disparut : il courut, à l'époque,
Sur ce brusque départ plus d'un bruit équivoque.
Peu à peu cependant, le silence se fit;
Elle revint, voici deux ans, avec ce fils
Qu'elle dit en effet avoir eu du Cephise,
Qui dans ses flots impétueux l'aurait surprise.
Le dieu n'a témoigné pour sa paternité
Qu'une sollicitude abstinente et légère
Jusqu'ici, toutefois, il n'a pas protesté
Contre l'assertion du fils et de la mère.
Quant à ceux-ci, terrés la nuit dans les taillis,
Ils errèrent longtemps mendiants et sauvages.
Un peu plus tard, je sais qu'ils furent recueillis
Par le vieux Tirésias alors dans ces parages.
Aveugle, le devin se servait de leurs yeux
Pour les signes écrits sur la carte des cieux
Ou le vol suggestif des oiseaux. Liriope
Voulut que de son fils il traçât l'horoscope.
Or, le livre stellaire avec soin consulté
Répondit que l'enfant mourrait de sa beauté.
Aussi, dès qu'il fut grand, veilla-t-elle jalouse
A détourner son cœur de choisir une épouse,
Et loin de toute femme âprement l'éleva,
De peur qu'en ayant vu quelqu'une, il n'en rêvât,
Car à se faire aimer la plus simple est experte
Et quiconque s'y fie y peut trouver sa perte.
Mais contre le destin, notre regard est court
Et souvent en pensant l'éviter, on y court.

ECHO.

Dieux, écartez de lui ce funeste présage!
C'est votre œuvre, après tout, que ce charmant visage.

SILVIUS.

Je n'aime pas beaucoup ces beaux adolescents
Qui mêlent, par un trouble où se trahit leur âme,
Une grâce virile aux traits fins de la femme
Et passent, à la fois hautains et languissants,
Sans qu'on puisse savoir si les ardentes ombres
Dont s'emplit leur regard profond
Sont celles que leurs longs cils font
Ou ne remontent pas plutôt de leurs cœurs sombres.
De tels êtres ainsi déviés me font peur.
Ce sont monstres, chez qui le regard est trompeur.
Mais au fait, chère Echo, tu parais le connaître,
Il t'a vue et déjà vous vous aimez peut-être!

ECHO.

(Debout.)

C'était ici, c'était le matin, je chantais,
Tout à coup j'entendis remuer le feuillage.
Dans un flot de lumière apparut son visage.
Il me demanda qui j'étais,
Me dit qu'il me trouvait jolie.
Ses grands yeux exprimaient le plus timide émoi.
Je lui fis signe : il vint s'asseoir auprès de moi.

(Assise.)

Il me dit qu'il portait avec mélancolie,
Dans le cœur d'un mortel tous les désirs d'un dieu
Et que sa vie, hélas! contrariée et brève
En lui passerait comme un rêve,
Comme un brillant nuage aux pentes du ciel bleu.
Je l'écoutais, ensemble attendrie et charmée,
Songeant qu'il serait doux d'aimer et d'être aimée
De ce jeune homme triste et confidentiel,
En qui je croyais voir un exilé du ciel.
Mes yeux répondaient seuls, cependant que ravie,
Je l'entendais conter l'histoire de sa vie

Tout entière écoulée errante au fond des bois.
Voyant ses pleurs, je veux le consoler ; ma voix
L'étonne, il me regarde ; un grand doute l'effleure.
Reconnaissant la voix qui chantait tout à l'heure,
Il ne réussit pas à s'expliquer comment
Elle pouvait alors planer sur l'avenue
Vive, ailée et sur son propre vol soutenue,
Dans l'air qu'elle fendait harmonieusement,
« Tout à l'heure, ton chant passait au haut des branches
Plus sonore et plus doux que le chant des oiseaux.
Maintenant, je te vois assise au bord des eaux.
Qu'as-tu fait, me dit-il, de tes deux ailes blanches?... »
Lorsque enfin il comprend toute la vérité,
Et que je ne suis point l'oiseau femme qu'il pense.
Qui, fluide, dans l'air en chantant se balance,
Il incline la tête et paraît attristé :
« Les choses sont toujours tellement dépassées,
Gémit-il, par l'attente où montent mes pensées ! »
Et moi, qui le trouvais d'autant plus noble et beau
Qu'un mal prématuré le menait au tombeau,
De son charme mortel je ne pus me défendre.
Je l'aimai : j'eus le tort de le lui faire entendre.
Son sort me paraissait si digne de pitié !
Et l'Amour, en ce temps, pour moi n'était encore
Qu'un nom plus doux entre les noms de l'amitié.
Eut-il la vision du destin? Je l'ignore.
Il s'éloigna. Depuis, je le cherche, il me fuit.
Je ne puis deviner ce qui se passe en lui.
C'est en vain que dans mon délire je l'appelle,
Il m'abandonne seule à ma peine cruelle.
Ses dédains affectés m'ôtent jusqu'à l'espoir,
Hélas ! d'en être aimée et même de le voir.

SILVIUS.

Tiens, le voici là-bas. Il s'avance, il recule.
Il s'approche, il s'arrête, il revient sur ses pas.
Un grand désir emplit ses yeux de somnambule,
Il regarde sans voir et ne nous entend pas.

ECHO.

Tu dis vrai. C'est Narcisse. Il parle seul, il rêve.
A sa vue, un grand trouble en mon âme s'élève.

Je sens battre mon cœur et fléchir mes genoux.
Dans l'état si peu calme où je suis, je préfère,
Invisible, observer de loin ce qu'il va faire.
Ne le réveillons pas, de grâce. Éloignons-nous.

(Ils s'éloignent. Narcisse se croit seul.)

SCÈNE IV

NARCISSE.

Cette source m'attire.
Ces bords fleuris, ces bois, ce silence enchanté,
Cet air si pur que l'on respire,
M'annoncent le séjour d'une divinité.
J'ai souvent entendu dire qu'au clair de lune
Les Nymphes viennent folâtrer.
Hélas ! je n'en pus rencontrer
Jamais l'ombre d'une !
Il est vrai que jamais, avant ce clair matin,
Sur les bords d'aucune fontaine,
Je n'ai penché mon front, marqué par le Destin
Pour un étrange amour et pour la mort prochaine.
Mais je sais que c'est là, c'est là sous le cristal
De cette eau froide et transparente,
Qu'enfin je trouverai l'amour doux et fatal
Dont le pressentiment me hante.
Qu'ils doivent être beaux, tes yeux,
Être pur et mystérieux,
Qui présides à cette source !
Ne repousse pas le chasseur
Altéré de sa course,
Qui te demande à boire, ô douce et chaste sœur !
Quoique mortel, je suis fils du Céphise.
Ma mère me conçut autrefois dans les flots
Du fleuve qui l'avait surprise.
Et je vis dans les bois, fier de mes javelots.

(Il se penche comme pour boire.)

O vision, qui semble un rêve,
Sous la face de l'eau tout un monde se lève,
Tout un monde léger, presque immatériel.
Une construction de lumière et de gel,
D'autres forêts, d'autres rochers, un autre ciel.

La reine de ce frêle empire,
O prodige, est venue à moi
Et pour écarter mon émoi,
A mon sourire, elle répond par un sourire.
Belle, je la savais, mais non, en vérité,
D'une si gracieuse et touchante beauté.
Et pour se faire plus jolie,
Sur son regard elle a jeté
Ce voile de mélancolie.
Dans ses yeux passe un doux souci,
Mais je n'y lis aucun reproche.
A mesure que je m'approche,
Voilà qu'elle s'approche aussi.
D'habits pareils aux miens, elle s'est revêtue.
Sur son épaule nue
Flottent de blonds cheveux qu'agite le zéphyr.
O déesse, peut-on supporter sans mourir
Le charme de ta vue !
Mon cœur, mon pauvre cœur mortel,
Où l'amour pour jamais s'allume,
Devant toi se consume.
Comme un flambeau sur un autel.
Mais tu ne réponds pas ! Pourquoi donc, ô déesse?
Je devine à ton air d'embarras, de tristesse,
Que tu subis quelque implacable loi,
Si tu ne peux parler, oh ! du moins, permets-moi,
A travers ton palais de verre
De toucher ta main, ta main seulement.

(Il plonge la main dans l'eau qui se trouble.)

Malheureux, que viens-je de faire?
Hélas ! fatal aveuglement !
De ce monde idéal et paisible, mon geste,
En troublant du cristal la pureté céleste,
A provoqué l'écroulement.
Tout se dissipe en un moment.
Et je n'ai pu toucher l'âme de la fontaine.

ECHO, se rapprochant.

Je l'entends mal. Sa voix m'arrive trop lointaine,
Au sens des mots qu'il dit je n'ose me fier.
Qu'est-ce que tout cela peut bien signifier?

Mais que vois-je? Sur l'eau tranquille,
Que son œil semble interroger,
En quelque vision plongé,
Le beau chasseur est immobile,
A terre est étendu son arc.
La brise autour de lui s'est tue,
On le prendrait pour la statue
De la source ou le dieu du parc.

NARCISSE.

Puisque rien de ta voix n'arrive à mon oreille,
Puisque m'est interdit l'espoir
De t'atteindre, ô chère merveille,
Ne me dérobe pas le plaisir de te voir.

ECHO.

Avec qui parle-t-il? A quelle autre s'adresse
Ce discours où palpite un si tremblant émoi?
Le froid Narcisse est donc capable de tendresse
Hélas ! et ce n'est pas pour moi !

NARCISSE.

Auparavant, Echo me semblait belle,
Mais depuis que j'ai vu tes yeux, tes yeux divins,
Je n'éprouve plus que dédains
Lorsque je me ressouviens d'elle !

ECHO.

L'ingrat ! comme il s'entend à me faire souffrir !
Aux pieds de sa maîtresse il faut qu'il me ravale !
Approchons-nous pourtant et, dussé-je en mourir
Voyons quelle est cette rivale.

NARCISSE.

O miracle ! Pendant que d'elle je parlais
Echo près de toi s'est glissée.
Elle est debout, sous l'onde, où brille ton palais.
Par où donc est-elle passée?
Ah ! fâcheuse aventure, événement fatal !
C'est la mauvaise destinée
Sur mes pas acharnée,
Qui, dans ton palais de cristal

A réussi sournoisement à l'introduire.
Contre moi cette Echo travaille sûrement.
Dans ton esprit elle cherche à me nuire.
O déesse, ne la crois pas. Elle te ment.

ECHO.

Que dit-il? Que viens-je d'entendre?
Injuste et cruel amant,
D'un amour si tendre
Est-ce là le paiement?

NARCISSE.

O ciel, vit-on jamais personne
Se débattre en tel embarras!
Comment le corps, étant là-bas,
Est-ce ici que la voix résonne?

(Apercevant Echo.)

Comment en deux endroits différents et distants,
Puis-je t'apercevoir à la fois? Es-tu double?
O dieux, que tout cela m'épouvante et me trouble!
Posséderais-tu donc deux corps en même temps?

ECHO.

Narcisse!

NARCISSE.

Echo, je t'en supplie.
Chère Echo de mes yeux, oh! dis, Echo jolie,
Enseigne-moi comment tu fis pour pénétrer
Dans la cristalline demeure,
Pour qu'à mon tour j'y puisse entrer,
Pour que je parle à la déesse et que je meure.

ECHO.

A quoi penses-tu, malheureux?
Ton ignorance est-elle à ce degré profonde
Que tu veuilles, sous l'onde,
Approcher un reflet, atteindre un spectre creux?
Au lieu de l'ombre opaque et noire,
Qui le long des murs nous poursuit,
L'eau curieuse reproduit
Nos traits vivants sous sa moire.

Tu vois mon reflet près du tien.
Mais si je m'éloigne, il n'en reste rien.
Mon image, à présent, t'y paraît assombrie,
C'est qu'à peine je puis retenir un sanglot.
Mais pour la faire rire, il suffit que je rie.
Fantasmagorie,
De la lumière et jeu mystérieux de l'eau !
La réalité, sitôt qu'elle y plonge,
S'y transfigure et prend l'apparence du songe.

NARCISSE.

De me tromper, Echo, tu t'efforces en vain,
Je vois clair dans ton artifice.
Tu veux me détourner de mon espoir divin,
Tu crains que je ne réussisse.
Eh quoi ! ce col pur, ce beau front
Et les roses de cette joue
Et cette chevelure où la clarté se joue
Et cet œil noir, si doucement profond,
Tout cela ne serait qu'une ombre?

ECHO.

Une ombre, où se reflète un visage très beau.
Ton ombre, comme toi belle et comme toi sombre.

NARCISSE.

A t'en croire, cette eau ne serait que de l'eau,
Et dans une fontaine attendre une naïade
Ne serait à tes yeux que le fait d'un malade !

ECHO.

Je ne puis que te dire, une seconde fois,
Les choses que je vois et comme je les vois?

NARCISSE.

Moi, par delà l'aspect des choses, je devine
Que se cache une vie enchantée et divine.

ECHO.

Ceci n'empêche pas qu'il est fort peu courtois
Et même un peu malsain, qu'un garçon de ton âge
S'attarde à contempler si longtemps son visage.
Ce que tu vois n'est pas une nymphe, c'est toi !

NARCISSE.

Echo, je goûte peu ces façons familières.
Fils d'un dieu, mon esprit a reçu des lumières
Dont ton esprit borné ne peut avoir soupçon
Et j'estime n'avoir nul besoin de leçon.

ECHO.

Si tes yeux dans mon cœur douloureux pouvaient lire,
Tu verrais que j'ai du chagrin jusqu'au délire,
T'aimant comme je fais, de t'irriter ainsi.
Ah ! Narcisse, que j'ai de peine et de souci !
A qui murmurais-tu ces beaux mots de tendresse.
Qui me rendaient jalouse?

NARCISSE.

Eh bien ! à la déesse
De la source, ne t'en déplaise.

ECHO.

Illusion !

NARCISSE.

Dis plutôt souveraine et pure passion,

ECHO.

Aimer une ombre est-il de plus grande folie?

NARCISSE.

Son visage n'est pas de ceux que l'on oublie.

ECHO.

D'un si bizarre amour que peut-il advenir?

NARCISSE.

Je vivrai pour cette ombre et dans son souvenir.

ECHO.

Elle t'entraînera plutôt au noir Cocyte.

NARCISSE.

Un monde, d'où le rêve est absent, ne mérite
Ni le moindre regard, ni le moindre regret.

ECHO.

Insensé, qui, sans voir mes larmes, s'en irait
Furieux et cédant au destin qui l'entraîne,
Dans la nuit du tombeau poursuivre une ombre vaine.

NARCISSE.

Je comprends ton dépit et te plains, pauvre Echo.
Que veux-tu? Ton amour a regardé trop haut.
Fils d'un fleuve, je suis de trop grande noblesse
Pour que jusques à toi mon regard se rabaisse.
Un tel amour pour moi n'est pas assez.

ECHO.

Assez !

NARCISSE.

Mais ce que veut mon cœur, je le sais

ECHO.

Je le sais.

NARCISSE.

Elle dit que je cours après une ombre

ECHO.

Une ombre !

NARCISSE.

Qu'aux enfers m'emporte un essor sombre.

ECHO.

Sort sombre !

NARCISSE.

Déesse, si je meurs, tu sais pourquoi

ECHO.

Pourquoi?

NARCISSE.

Je suis uniquement épris de toi.

ECHO.

De toi!

NARCISSE.

Qu'as-tu donc à redire ainsi chaque parole?
Est-ce par moquerie ou deviendrais-tu folle?

ECHO.

En t'écoutant, cruel, je reste sans pensers
De tendresse hébétée;
Dans ma mémoire dévastée
Les mots, comme un troupeau peureux, sont dispersés
Et pour répondre à ta colère,
Mes esprits interdits,
Au risque encor de te déplaire,
Ne trouvent que les mots méchants que tu me dis.
Mais j'aperçois ta mère!...

(Arrivent Liriope, Batys, Silvius, Serenus.)

SCÈNE V

LES MÊMES, LIRIOPE, BATYS, SILVIUS, SERENUS

LIRIOPE.

Echo, que signifie
Cette figure en deuil par les larmes bouffie?
Pourquoi ce trouble étrange où tous deux je vous vois
Et l'altération subite de ta voix?

ECHO.

Liriope, vous craignez peut-être qu'il ne m'aime?
Rassurez-vous, il n'a pour moi que du mépris.
De son propre visage, hélas! il s'est épris
Il est éperdument amoureux de lui-même.

LIRIOPE.

Que dis-tu?

ECHO.

Regardez. Il est sur l'eau penché,
Il contemple son ombre, il voudrait la toucher.
Il lui parle à voix basse, il lui dit qu'il l'adore.
Il lui fait les doux yeux, il l'appelle, il l'implore.
En vain ai-je voulu lui prouver son erreur,
Il ne s'en aime encor qu'avec plus de fureur,
Il en mourra, vous dis-je.

LIRIOPE.

Ainsi se réalise
L'oracle dont mon cœur eut toujours la hantise,
Le malheureux enfant mourra de sa beauté !

BATYS.

Les femmes, par Bacchus, sont bien toutes les mêmes.
Sur un mot, les voilà qui partent aux extrêmes.
Moi, son aïeul, je vais savoir la vérité.
Narcisse, dans cette eau qu'est-ce qui t'intéresse
Et qu'y contemples-tu comme ça?

NARCISSE.

La déesse,
Ame de la fontaine et sourire de l'eau.

BATYS.

Une nymphe, en effet, ce doit être bien beau !

NARCISSE.

Ah ! grand-père, en l'Olympe il n'est pas d'immortelle
Qui soit plus adorable, à coup sûr, ni plus belle,
Ni plus digne non plus d'un immortel amour !

BATYS.

Est-ce que je pourrais l'admirer à mon tour?

NARCISSE.

Mais sans doute.

BATYS.

C'est donc qu'elle n'est point farouche.
Elle cause?

NARCISSE.

Ses yeux m'ont parlé, non sa bouche
Où quelques durs secrets ont enchaîné sa voix.

BATYS.

Où se tient-elle?

NARCISSE.

Ici. Tu la vois?

BATYS.

Je la vois
Parfaitement. Elle a comme moi le nez rouge.

NARCISSE.

Non !

BATYS.

Si. L'œil vif et bleu, la paupière qui bouge.

NARCISSE.

Que dis-tu?

BATYS.

Le visage un peu peinturluré !
Je ne sais quoi de prompt, de fin, de déluré.

NARCISSE.

Ce n'est pas elle.

BATYS.

C'est une autre? Tout s'éclaire.
Elle m'a, je comprends, envoyé son grand-père.

LIRIOPE.

Malheureux ! c'est ton ombre.

NARCISSE.

Encore !

LIRIOPE

Eh oui ! encor.

NARCISSE.

Ah ! je me doutais bien que vous seriez d'accord.
A me désespérer votre rage persiste,
Et vous me torturez le cœur comme à plaisir.
Hélas ! ma destinée est si triste !

ECHO.

Si triste !

NARCISSE.

Faut-il donc comme Echo te haïr?

ECHO.

Te haïr !

LIRIOPE.

Quelle horrible pensée, ô Narcisse !

ECHO.

O Narcisse !

LIRIOPE.

Envers moi, quelle injustice !

ECHO.

Quelle injustice !

SERENUS.

Mais tu pleures aussi, pauvre Echo !

ECHO.

Pauvre Echo !

NARCISSE.

Son amour aspirait beaucoup trop haut.

ECHO.

Ho ! ho !

SERENUS.

Echo, d'où vient qu'ainsi tu répètes.

ECHO.

Répète !

SERENUS.

Rêves-tu?

ECHO.

Rêves-tu?

SERENUS.

Ton air nous inquiète,
O ma fille, réponds

ECHO.

Réponds.

SERENUS.

Eh bien ?

ECHO.

Eh bien !

SERENUS.

Dis-nous ce que tu sens?

ECHO.

Ce que tu sens.

SERENUS.

Moi, rien.

ECHO.

Rien !

SERENUS.

Bizarre !

ECHO.

Bizarre !... Oh ! tourment incroyable !
O transport singulier qui me glace d'effroi !
J'ignore, amis, quel mal s'est emparé de moi.
Je ne suis capable
Que de répéter les mots qu'on me dit.
La honte m'accable.
Poursuivie, hélas ! par l'amour maudit,
Adieu, je m'en vais cacher ma misère
Dans la montagne solitaire
Et dans quelque antre sous la terre.

Apres monts, sauvages forêts,
Confidents de tous mes secrets,
Vous abriterez mes regrets.

Solitude et mélancolie
L'auront assez vite pâlie,
Celle que l'on disait jolie !

La nuit, en proie aux durs travaux
Du mal, qui rongera ses os,
Elle errera sans nul repos,

Lavée, usée aux vents, aux pluies,
Et ses espérances enfuies,
Laissant au cœur d'amères suies ;

L'hiver, venant après moisson,
La percera d'un grand frisson,
Elle ne sera plus qu'un son.

Amis, si le regret vous gagne
D'Echo, votre pauvre compagne,
Là-haut perdue en la montagne,

Ne cherchez pas à la revoir.
Que si, cependant, quelque soir
Il vous prend désir de vouloir

Encore vous informer d'elle,
Il lui suffira qu'on l'appelle ;
A l'amitié toujours fidèle,

Elle répondra chaque fois.
Les mots seront peut-être froids,
Mais vous reconnaîtrez sa voix ;

Sa voix où la pitié demeure,
Vous la trouverez, à toute heure,
Prête à pleurer avec qui pleure.

Et malgré son douloureux sort,
Malgré les soucis qui la hantent,
Au souvenir du bonheur mort,
Elle aura le courage encor
De chanter avec ceux qui chantent.

(Elle s'enfuit.)

SILVIUS.

Elle part. Ne la suivons pas
Car nous irriterions davantage sa peine,
Et pour prix de nos pas
Peut-être encourrions-nous sa haine.

SERENUS.

Pauvre petite Echo, cher et doux rossignol,
Ame légère de fauvette
Dont le gazouillement mettait les bois en fête,
Aurais-tu pour jamais, loin de nous pris ton vol?
L'Amour, ayant touché ton cœur avec ses flèches,
Je les vois pâlis
Tes roses, tes lys,
Tes lèvres si fraîches
Et tes yeux jolis.
Le cœur se déchire
A voir ton sourire
S'user aux autans;
Reviens, c'est l'Automne,
Il fait noir, il tonne;
Où vas-tu, Printemps?

SILVIUS.

Hélas! n'oublions pas cette autre infortunée
Qui contemple là-bas, muette et consternée,
L'unique fils que lui prend l'oracle en vain fui,
L'inévitable oracle enfin clair aujourd'hui.

LIRIOPE.

Narcisse, mon petit, vois ma douleur amère.
Lève vers moi tes yeux, prends pitié de ta mère,
La mendiante, qui vécut sans feu ni toit,
Des hommes méprisée et si fière de toi!
Arrache-toi, mon fils, au spectre qui t'abuse!
Tu ne veux pas? Tu ne peux pas? Ton cœur refuse?
Et tu suis sans remords
L'illusion qui mène à l'infernal rivage.
Eh bien! quittons la terre ensemble et chez les morts
Continuons notre voyage.
Ici, là-bas, défunts, vivants,
Les jours également nous seront décevants.

Nous partirons. Le long du Styx aux noires ondes,
Nous reprendrons, tous deux, nos courses vagabondes.
Et si nous sommes las, comme autrefois, le soir,
Lorsque n'apparaissait au loin nulle chaumière,
Où pour l'accueil nocturne éclate une lumière,
Derrière les roseaux nous viendrons nous asseoir.
Et dans la nef, où rame un être aux yeux de flammes,
Ensemble nous verrons sans bruit passer les âmes,
Ainsi que paraissaient, aux coteaux bleuissants,
Lointaines s'en aller les ombres des passants.
Pourvu que je te sente à moi, que je te voie,
Les longues nuits d'Hadès seront pleines de joie.
Mais, hélas ! tu parais m'écouter à regret.
Ma présence t'irrite et tout à ton image,
Muet, farouche, sourd, tu t'aimes avec rage.
Malheureux, chez les morts où mon cœur te suivrait
Je te vois, détournant tes regards de ta mère,
Jusque dans l'eau du Styx appeler ta chimère !

NARCISSE.

Est-ce que, dans l'enfer, on aime encore?

ECHO.

Encor !

SERENUS.

Entendez. C'est Echo dont la voix désolée
Semble du noir séjour monter dans la vallée.

NARCISSE.

Est-ce Echo qui me parle, est-ce le sort?

ECHO.

Le sort !

NARCISSE.

Adieu donc, ô vous tous. Sous terre, où mon pied plonge
Et prend racine, adieu, je descends lentement.
Mon ombre m'y précède avec son cher tourment,
Et dans mon cœur tu nais, fleur du songe !

ECHO.

Du songe !

ALFRED POIZAT

LE MESSAGE DE L'ORIENT

RABINDRANATH TAGORE

Quand il eut mis à mort Penthésilée la guerrière, Achille s'aperçut qu'elle était belle et l'aima.

Ainsi sommes-nous devant la vie même. Cinq ans de peines et de combats nous ont enseigné son prix. Après l'avoir armée pour la guerre et l'avoir consacrée à la mort, nous nous rendons compte qu'elle était belle et digne de notre amour uniquement ; nous avouons que la vie est faite pour la vie et a sa fin en elle-même. La guerre nous a fatigués de la guerre : il est des hommes las de leurs exploits, d'autres que leur victoire accable. Mais toutes nos larmes ne ressusciteront pas le cadavre de la jeunesse.

Nous sommes tous semblables à cette femme dont parle le poète hindou :

> Je la fis s'asseoir sur un char de victoire et je la conduisis d'un bout à l'autre de la terre. Les cœurs conquis étaient tous à ses pieds. Des cris de louange sonnaient dans les cieux. Un instant la fierté brilla en ses yeux, puis elle s'obscurcit dans les larmes : « Je ne mets pas la joie en la conquête », cria la femme de misère.

L'humanité est cette femme en larmes. Alors nous assistons à un étrange renouveau de la vie intérieure. Des livres qui paraissent témoignent que la pensée humaine suit de nouvelles voies. Les galeries de batailles sont pour nous désormais sans

charmes ; les fracas et les tumultes qu'elles évoquent nous distraient de ce qui maintenant nous semble l'essentiel et bien mieux nous retiendrait un jardin silencieux et solitaire où tout près de la nature maternelle nous pourrions aller à la découverte de nous-mêmes. Et quelle joie quand nous aurons retrouvé le sens de la vie humble, adorable et sacrée qui bat en nous, avec une sorte de douce opiniâtreté, sans faste et sans gloire, en quête de service, en quête de bonté. Source vive de bonne volonté et de tendresse, elle suffit à nos espoirs. Ainsi M. Georges Duhamel nous invite à la possession du monde. Possession morale en quoi se satisferont notre passion de connaître, notre désir d'innombrables amitiés, ce qu'il y a de meilleur en nous, notre humanité. Car pour l'autre possession, physique, matérielle et politique, qui pourrait y songer encore? Ne savons-nous pas bien quel mépris encoururent ceux-là qui en rêvèrent, que la volonté de domination des uns réveille ou suscite en les autres la volonté de liberté et que cette dernière finit toujours par triompher? N'est-ce pas la grande leçon de cette guerre? La vie extérieure, de puissance et d'action, nous a valu trop de douleurs : notre cœur veut le repos après l'aventure. Nous nous réfugions en nous-mêmes comme en un sanctuaire.

Dans cette recherche de nous-mêmes, les poètes nous sont des guides. Qui donc a dit des poètes qu'ils devaient nous être chers parce qu'ils nous apprennent à aimer? Mais ils ne nous apprennent pas que l'amour, à moins que nous soyons convenus que l'amour lui-même est le moyen de toutes choses et révèle l'âme entière. Ils nous enseignent notre âme tout entière. Elle est leur jardin, leur domaine. Ils en connaissent tous les chemins, savent qu'ici l'air plus léger prédispose aux pensées aimables, que là de lourds parfums, souvenirs, regrets, vieux désirs, traînent pour de mauvaises invites. Mais entre tous les poètes, les poètes de l'Orient, d'un monde uniquement absorbé de toute éternité par la grande quête de Dieu, nous seront du plus précieux secours. Toujours de ce monde qui « gît à la porte de derrière de l'Europe » nous vinrent les pensées qui soulevèrent pour de nouveaux élans l'âme occidentale courbaturée et lasse de ses derniers efforts. L'Orient, berceau des hommes peut-être, patrie de l'esprit, semble

veiller toujours et garder en son mystérieux silence le secret de l'immense avenir. Il y a deux mille ans, une parole nouvelle venue de l'Orient, parole d'humilité et de bonté, raffermissait le monde croulant des grandeurs romaines. Le temps est-il venu dont parle le poète :

L'Orient avec son multiple idéal au sein duquel se sont accumulés les siècles de lumière et le silence des étoiles, peut attendre patiemment que l'Occident qui court après l'immédiat perde haleine et s'arrête. L'Europe, tandis qu'elle se hâte affairée vers ses rendez-vous, par la portière de sa voiture jette un regard dédaigneux au moissonneur qui fait la moisson dans son champ, et, dans sa folie de vitesse, elle ne peut songer à lui que comme à un homme lent et qui marche toujours en arrière. Mais la vitesse a une fin, le rendez-vous perd son sens, et le cœur affamé crie après la nourriture, si bien qu'elle s'en vient enfin vers le moissonneur humble qui fait la moisson au soleil. Car si le bureau ne peut attendre, pas plus que l'achat ou la vente, l'amour, lui, attend, la beauté aussi, et la sagesse et la souffrance, et les fruits d'un patient dévouement, et la douceur sacrée d'une humble foi. Ainsi l'Orient attendra que vienne son heure [1].

Il sonne quelque orgueil en cette page ardente. Gardons-nous pourtant d'un contre-sens. L'auteur de ces lignes, Sir Rabindranath Tagore, ne s'attribue pas une mission divine. Il ne se donne pas pour le prophète des temps nouveaux et jamais n'a pensé qu'avec lui l'heure de l'Orient fût venue. Il pense n'être qu'un ouvrier de l'âme et un serviteur de Dieu. Mais il est cela de tout son cœur. Ainsi ses paroles participent d'une immémoriale sagesse, et tous ceux que la guerre a précipités dans l'angoisse retrouveront en lisant ses livres quelque quiétude.

Le *Gitanjali* est un éloge de la vie intérieure, et l'œuvre entière du poète aboutit naturellement à ce pamphlet lyrique, *Nationalism*, la condamnation la plus haute qu'on ait portée encore de cet égarement d'une civilisation, la guerre occidentale. Tous les cris du poète, notre cœur les reconnaîtra ; et la grandeur même de la plainte nous sera un réconfort.

Et il se peut bien que par des voies plus secrètes cette œuvre nous aide encore : en train d'examen ou de lecture, nous nous demanderons de quelle valeur est cette vie intérieure que célèbre le poète. Et sans doute nous abjurerons d'an-

1. *Nationalism*, p. 64.

ciennes erreurs. Mais l'homme d'Occident en nous protestera quelquefois, et en cette protestation même retrouvera force et courage. La guerre elle-même ne suffit point à condamner la civilisation occidentale. Elle n'en est pas la règle, la loi. A qui de nous ne parut-elle pas un désordre ? La bonne volonté, le désir de servir les autres, qui est le principe même de l'activité occidentale, égale en grandeur spirituelle cette passion qu'ont certains hommes d'Orient d'accueillir en leur cœur le monde tout entier. Dans le monde fait Un par cette guerre, la civilisation sera peut-être le produit de la collaboration des pensées sages de l'Orient et des pensées pratiques de l'Occident.

I

C'est en 1913 que pour la première fois on entendit parler en France de Sir Rabindranath Tagore. Il venait d'obtenir le prix Nobel, et dans les milieux les plus raffinés de Paris on parla pendant quelques semaines de ce poète inconnu qui séduisait autant par la beauté étrange de son nom que par ses poèmes dont on n'avait pas de traduction. Sans doute le voyage du poète en Angleterre et la publication à Londres du *Gitanjali* lui avaient valu cette distinction européenne. L'Angleterre de 1913 différait en ceci de la France qu'elle était vraiment la métropole d'un empire. Paris était cosmopolite, offrant une fête perpétuelle à tous les passants du monde. Tous les princes de la terre y passaient au moins une nuit. Londres était impérial, non pas seulement que les jeunes maharadjahs y vinssent étudier les bonnes manières, — gentleman-like ou Brummel-like, — les jeunes maharanis y chercher des maris. Mais les comtes, les vicomtes et les barons japonais y venaient apprendre la mer. Marché de l'or, port de commerce, la ville appelait à elle les vrais maîtres de notre monde, les financiers et les commerçants, non pas foire de jeux et de plaisirs, mais carrefour où se nouaient des énergies, centre d'actions utiles et efficaces, banque, bureau d'affaires. Les sujets, les alliés, les ennemis de l'empire, tous venaient voir de près quel était le secret de cette puissance anglaise qui partout se faisait sentir dans le monde. Tous les peuples de

l'Orient avaient à Londres une colonie ; et ces sujets de l'empire faisant séjour dans la ville exerçaient à leur tour une influence sur leurs maîtres et leurs hôtes. Ils donnaient moins qu'ils ne recevaient, sans doute. Pourtant il y avait échange d'idées. Et tandis qu'à Paris, toutes les idées de l'Orient ne semblaient encore que des curiosités, des choses à quoi on ne croyait guère, à quoi on attribuait à peine plus de réalité qu'aux contes des *Mille et une Nuits*, tandis que les hommes venus de l'Orient ne nous étaient encore que des princes de féerie, capables seulement de se faire suivre des enfants au bois de Boulogne, à Londres ces idées étaient des idées actives, ces hommes étaient des hommes vivants, et lentement, l'on y prenait conscience qu'il y a bien plus de choses dans le monde qu'il n'y en a dans une cervelle d'Européen.

La métropole d'ailleurs, l'Angleterre, avait envoyé elle-même quelques-uns de ses citoyens dans ces mondes inconnus, Rudyard Kipling aux Indes, Lafcadio Hearn au Japon, comme pour recueillir au cœur même des hommes qui peuplent ces terres lointaines les grandes pensées morales ou religieuses qui les font vivre. A l'aurore du xxe siècle, ces écrivains semblent avoir été chargés de nouer les premiers liens d'affection morale et de sympathie sprituelle entre les peuples de l'Occident et les peuples de l'Orient. L'époque du « splendide isolement » était passée pour l'Angleterre. Comme les vents se mêlent au-dessus de l'île, toutes les pensées de la terre, venues et reparties par la mer de toutes parts ouverte autour d'elle, se mêlent aussi en ce pays. Tous les principes de vie s'y rencontrent. Il est un des points de la terre où la pensée mondiale, la nouvelle pensée humaine, fruit de la collaboration de tous les génies pensants du monde, s'élabore lentement. Ainsi convenait-il qu'il présentât lui-même à l'Europe un de ses sujets hindous comme un des conducteurs de l'humanité contemporaine et qu'il fût comme le trépied d'où parlât à l'Europe ce nouvel animateur de la vie mondiale.

Quel homme, d'où venu, de quelle sagesse nourri paraissait ainsi tout à coup au premier rang des hommes comme un pasteur du monde?

Il s'agissait d'un vrai poète. Les journaux publièrent de

lui d'admirables portraits. Ne nous laissons point étonner par cette longue robe de bure grise qui lui donne l'aspect d'un aède des temps anciens. Cette robe n'est pas plus surprenante aux Indes que le costume d'un Européen en Europe. Un écrivain anglais qui a rencontré le poète écrit : « Il est facile de rappeler à soi à tout instant le souvenir de cette haute et gracieuse forme qu'enveloppe la longue robe un peu vague de bure grise. Des mains blanches, de grands yeux éclairés d'une lumière sereine, des gestes nobles, une chevelure et une barbe bouclées, noires avec des touches de gris, mais par-dessus tout la simplicité majestueuse de son attitude étonne ; il semble toujours créer autour de lui une atmosphère sprituelle. La même chose fait de lui le plus aimable des hôtes. Ajoutez à ces qualités une indéfinissable gaîté, et vous comprendrez mal encore l'action immense qu'il exerce personnellement sur son peuple. »

Son visage nous retient, tant il y a en lui de lumière. Un visage long et mince, amenuisé par la réflexion et non pas tourmenté cependant, mais gardant à l'aube de la vieillesse les traits simples d'une sagesse que rien ne trouble, éclairée de ces yeux étranges qui donnaient — vous souvenez-vous? — au moindre soldat sikh venu en Europe, un si charme singulier, mais qui semblent en ce poète le reflet parlant d'un monde intérieur; de grands yeux incertains comme de myope, dont les regards, tels nos yeux d'Européens, jamais ne s'arrêtent en un éclat net et précis, comme coupant, de diamant, de grands yeux sombres qui semblent avoir en eux la vie lumineuse d'une perle. L'esprit semble vivre autour d'un tel homme. Attristé par le tumulte de nos villes européennes, il disait un jour : « Vous autres, gens d'Occident, me semblez vivre tous au milieu d'un combat perpétuel. Ce n'est ici que bataille et lutte pour la vie. Nulle place pour le repos, la paix de l'esprit, pas de refuge pour la pensée, ce que dans nos pays nous croyons nécessaire à la bonne santé de l'âme. » Il est bien vrai qu'en Europe le poète vit avec l'ouvrier dans la même tourmente. L'œuvre de poésie peut y devenir un travail où l'habileté et « la manière » ont autant de part que l'inspiration. L'Inde au contraire est « le domaine des sages ». Tout un peuple prétend s'abreuver à l'eau sacrée du Gange et

croit boire à la source de l'éternelle vie. Dans les pays d'Orient, l'histoire de la poésie se confond le plus souvent avec l'histoire de la pensée religieuse, la poésie n'étant que le langage de la foi, les poètes n'étant que des interprètes de Dieu. La vie du poète n'est qu'une longue attente. Fièvre sacrée de l'espérance, angoisses et joies, splendeurs entrevues de Dieu, exquise douceur d'être admis enfin à un divin commerce.

> Le chant que je suis venu chanter je ne l'ai point chanté encore.
>
> J'ai passé mes jours à tendre et à détendre les cordes de mon luth.
>
> Le temps de l'acquiescement n'est pas venu ; les mots ne sont pas dans l'ordre convenable. Il n'y a que l'agonie du désir dans mon cœur.
>
> La fleur ne s'est pas ouverte. Le vent seulement soupire autour d'elle.
>
> Je n'ai pas vu son visage, pas plus n'ai-je entendu sa voix. Mais j'ai entendu le frôlement de ses pas sur la route devant ma maison.
>
> Tout le jour s'est passé à étendre pour lui une natte sur le sol, mais la lampe n'a pas été allumée, et je ne peux pas le recevoir en ma maison.
>
> Je vis dans l'espoir d'une rencontre avec lui, mais cette rencontre n'est pas pour maintenant encore [1].

Rabindranath Tagore est né en 1861 à Calcutta. C'est dans sa famille même qu'il put prendre le goût des choses de Dieu. Son père, Devendranath Tagore, l'un des initiateurs du mouvement connu sous le nom de *Brahma Samaj*, avait dédaigné d'être prince pour être sage. Un proverbe des Indes enseigne : « *Les maharadjahs* (les grands princes) *meurent, mais les maharishis* (les grands sages) *vivent éternellement.* » Certaines familles en Orient semblent faire leur domaine héréditaire de l'art ou de la pensée. Aujourd'hui Gogonendranath et Abanindranath Tagore sont des artistes ; et Dwijendranath Tagore, frère de notre poète, est un philosophe. « Les écureuils descendent des arbres et jouent sur ses genoux, les oiseaux chantent dans ses mains [2]. » Le poète Rabindranath Tagore, dès sa prime

1. *Gitanjali*, p. 13.

2. Propos d'un témoin rapporté par Yeats dans son introduction au *Gitanjali*, p. 11.

jeunesse, aimait passionnément la nature, raconte-t-il lui-même. Il la sentait autour de lui comme une présence affectueuse et profonde. « Elle m'était, dit-il, une sorte de camarade toujours à mes côtés et toujours me révélait quelque nouvelle beauté. » Ses premiers poèmes, *Pravata Sangita* et *Sandhya Sangita*, chants d'aurore et chants de crépuscule, témoignent de cette sensibilité charmée, mais se rattachent par un certain goût du romanesque à l'école néo-romantique. A dix-neuf ans, il est déjà célèbre. Comme il a vingt-trois ans, il se marie et quitte alors Calcutta pour aller à Shilaïdah administrer la propriété paternelle. Il vit désormais plus près du peuple, et en le regardant vivre, en écoutant les contes et les chants populaires, prend le sens d'un art plus simple et plus direct. Il est poète, conteur, auteur dramatique. Des recueils de poèmes, *le Jardinier*, poèmes d'amour et de vie, et *le Croissant de lune*, poèmes d'enfance, donnent idée de ses préoccupations à ce moment. Il est un poète de la terre et célèbre les joies de la terre, il ne veut pas d'une vie ascétique qui l'écarterait de l'homme, de la belle aventure humaine. Il prétend n'être qu'un truchement pour les amoureux, qu'un chanteur de la joie terrestre. Il suppose dans l'un de ses poèmes qu'un prêtre l'invite aux méditations de la mort.

> Ah ! poète, le soir est proche ; vos cheveux grisonnent.
>
> Entendez-vous dans vos méditations solitaires le message de l'au-delà?

Et le poète répond, attentif seulement aux appels et aux besoins des hommes :

> C'est le soir, j'écoute, parce que quelqu'un peut m'appeler du village, si tard qu'il soit.
>
> Je veille, car peut-être de jeunes cœurs se sont rencontrés, et deux êtres aux yeux avides voudraient qu'une musique brisât leur silence et parlât pour eux.
>
> Qui donc tissera leurs chansons passionnées, si je m'assieds sur le rivage de la vie pour contempler la mort et l'au-delà [1]?

S'il écrit des poèmes d'enfance, c'est qu'il aime des enfants l'insatiable curiosité. Elle leur est un moyen vers la possession

1. *The Gardener*, p. 2.

du monde, possession à quoi collaborent tous nos sens et qui est la seule possible. Elle se repaît de sons, d'odeurs, d'images. Le vent qui passe dessine pour nos yeux des moires sur la mer, il nous chuchote une chanson, il nous apporte les parfums du jardin proche; le frisson que sa fraîcheur fait courir en notre chair nous éveille à une vie plus ardente et plus prompte. Bien mieux que les leçons des philosophes, le sourire d'un enfant au monde nous assure de notre fortune. Mais qui donc a souci de la sagesse des enfants?

Aussi, découvre-t-on déjà dans ces poèmes quelques-unes des idées qui trente ans plus tard constitueront le message du *Gitanjali*. Elles sont là à leur premier état, pour ainsi parler. Tout se passe encore entre les hommes et sur la terre. Mais l'amour « monte comme la flamme ». Trente ans de songe et de méditation, le tumulte et les malheurs d'une vie feront de ces pensées humaines des offrandes à Dieu.

La musique d'ailleurs mettait déjà l'infini en ces poèmes, car il faut rappeler que le poète est aussi un musicien et que ses poèmes bengalis sont faits pour être chantés à l'accompagnement de la cithare. « La musique est, dit-il, la forme la plus pure de l'art. Elle est une manifestation de l'infini dans les formes finies de la création », et il nous conte cette fable :

Un jour j'entendis un homme qui chantait sur la route :

« Comment cet oiseau inconnu vole-t-il à sa cage pour la quitter encore,

« Si je pouvais seulement l'attraper, je mettrais à ses pattes les chaînes de mes pensées. »

Ainsi parfois l'oiseau mystérieux vient à la cage fermée, il dit un mot de l'infini et de l'inconnu, puis repart. Qui donc pourrait dire comment vient, puis s'envole l'oiseau mystérieux, sinon l'air d'une chanson.

Dix-sept années durant, Tagore demeure à Shilaïdah. Comme il touchait la quarantaine, des épreuves successives déterminèrent en lui une crise profonde. La mort trois fois visita sa maison. Sa femme, sa fille, son plus jeune fils subitement disparurent. A travers ces misères, il continue de vivre, mais, quand il recommence à chanter, la mort elle-même lui a

révélé les simples grandeurs de la vie et la parfaite harmonie des mondes.

Des jours et des jours en « un espoir désespéré il a cherché partout dans la maison celle qu'il aimait et ne l'a point trouvée », c'est que, explique-t-il :

> Ma maison est petite, et ce qui une fois en est parti ne peut jamais être retrouvé.
>
> Mais infini est ton palais, mon maître, et en la cherchant je suis venu jusqu'à ta porte.
>
> Je suis debout sous le dais doré de ton ciel crépusculaire et j'élève mes yeux avides vers ton visage.
>
> Je suis venu jusqu'au bord de l'éternité, là où rien ne s'évanouit, ni l'espoir, ni le bonheur, ni l'image d'un visage entrevu à travers les larmes.
>
> Oh ! plonge ma vie épuisée dans cet océan, plonge-la dans la plus profonde plénitude et qu'une fois, du moins, je sente dans la totalité de l'univers la douce caresse que j'ai perdue [1].

Quelques jours encore et il prononce :

> Parce que j'aime cette vie, je sais que j'aimerais la mort également. L'enfant quand la mère l'enlève à son sein droit pleure et ne pense pas qu'il va trouver à son sein gauche sa consolation.

Cette grandeur spirituelle, cette ferveur religieuse seront désormais en tous ses poèmes comme un souffle de l'infini. Le malheur même a suscité la vocation joyeuse du poète. Il ouvre l'école de Shanti Nikitan où de jeunes esprits sont initiés à cette vie de réalisation spirituelle qu'il préconise. Il est à la tête du mouvement moderne aux Indes. A l'âge où nos écrivains européens commencent à ne rêver que d'une quiétude honorée il entreprend des voyages, il exerce un véritable apostolat. La foi lui rend, semble-t-il, la jeunesse. Il s'agit de « faire l'homme ».

> C'est, dit-il, le seul problème des temps modernes et nous devons être prêts à supporter le martyre des souffrances et des humiliations jusqu'à ce que la victoire de Dieu dans l'homme soit achevée [2].

1. *Gitanjali*, p. 87.
2. Lettre de R. Tagore, citée dans le livre de Rhys, p. 20.

Tel est l'homme, le plus grand poète moderne de l'Inde. Un Hindou consulté par M. Yeats témoigne : « Nous avons d'autres poètes, mais nous n'en avons pas un qui soit son égal. Nous appelons cette époque l'époque de Rabindranath. Aucun poète ne me semble aussi célèbre en Europe que celui-là l'est parmi nous. Il est aussi grand en musique qu'en poésie, et l'on chante ses poèmes de l'ouest de l'Inde jusqu'à Bourmah, partout où se parle le bengali. »

Mais sa gloire n'est pas seulement la gloire d'un artiste. Il est révéré comme un saint. En ce pays où la doctrine bouddhiste de la réincarnation est un objet de foi populaire, certains de ses zélateurs vont jusqu'à croire qu'il est une réincarnation du Christ. L'âme de milliers d'hommes se nourrit de ses chansons. Que ce seul fait nous soit garant de la valeur humaine de la foi qu'elles exposent, des espérances qu'elles célèbrent.

Que le nom même d'un poète qui avait en son pays un tel prestige ait été presque ignoré de toute l'Europe jusqu'à ces dernières années, cela mesure la gloire humaine. Cela mesure aussi l'étroitesse de notre civilisation et témoigne, quoi qu'on dise, de son provincialisme. Ce provincialisme intellectuel survit à toutes les inventions modernes qui, en permettant des voyages plus rapides, ont comme diminué l'étendue de la terre et devaient, assurait-on, rapprocher et unir tous les peuples.

II

De quel Dieu le poète veut-il « achever en l'homme la victoire ».

> A quel Dieu maintenant offrirons-nous notre sacrifice[1]?

Ce cri des poèmes védiques est le cri éternel de l'Inde et de ses foules pieuses. D'âge en âge, la même question toujours se pose et les fidèles, toujours déçus par l'Invisible, ont toujours des prières prêtes. Il n'est pas question de nier. Ce qui s'est allumé une fois en Orient ne peut s'éteindre. Son âme

1. R. V., 121, 1.

mystique est toujours grosse d'un Dieu, et dans l'instant qu'elle éprouve la vanité de son adoration elle veut adorer encore.

Mais cette question jamais peut-être ne suscita une plus grande angoisse qu'au commencement du XIXe siècle. Dans l'Inde récemment conquise par les Anglais, les idées nouvelles d'Occident et les antiques croyances d'Orient se heurtèrent. Encore si les nouveaux venus n'avaient été que des marchands, on les eût payés en les méprisant. Mais ils apportaient avec eux des idées morales que des âmes curieuses des choses de l'âme, bon gré, mal gré, devaient examiner, et ils avaient un Dieu aussi. Même leurs principes moraux, qui d'ailleurs contrastaient souvent avec leurs actions, témoignaient d'une antique sagesse.

De cette crise de l'âme hindoue sortit le mouvement connu sous le nom de *Brahma Samaj* (ou Société des croyants en Brahma, l'esprit suprême, ou bien encore Église hindoue unitarienne) et dont Ram Mohun Roy fut l'initiateur. Le christianisme et le brahmanisme se mêlaient étrangement en cette foi nouvelle qui mena contre l'idolâtrie et les préjugés de caste une utile et victorieuse guerre. C'est à ce mouvement religieux que se rattache l'enseignement moral de Rabindranath Tagore. Son père le maharishi Debendranath s'était rallié en 1843 au *Brahmah Samaj* et quand mourut Ram Mohun Roy en 1853, il lui succéda comme maître de la nouvelle Église. Le poète vécut toute sa jeunesse dans l'atmosphère morale créée par le maharishi, et c'est au milieu même de sa famille qu'il entendit lire et commenter pour la première fois les textes connus sous le nom de *Upanishads* auxquels il prétend rapporter toute la leçon morale contenue dans des œuvres comme le *Gitanjali* et *Sadhana*.

Ainsi l'œuvre du poète en ses origines mêmes essaie de concilier l'Orient et l'Occident. Le poète n'a pas seulement écrit pour son peuple. L'idée que nous nous faisons d'ordinaire des poètes de l'Inde ne peut s'appliquer à lui : de grandes pensées, sans doute, disons-nous, mais qui ne sont pas faites pour nos âmes et ne peuvent satisfaire qu'une humanité ascétique et immobilisée dans un songe. Le poète Rabindranath Tagore, au contraire, écrit et pense pour nous si nous

n'avons pas renoncé à toute vie intérieure. La leçon qu'il donne est accordée à nos besoins et à nos désirs, et l'Angleterre, dès la publication des *Chants d'offrande*, l'entendit tout de suite. Tel était le souci du poète de parler au monde tout entier qu'il avait lui-même traduit en anglais ses poèmes. Écrits en bengali, ils fussent demeurés le privilège de quelques spécialistes européens, objets d'études érudites et de difficiles commentaires, grimoires à consulter dans des bibliothèques. Le poète voulut pour sa parole le grand air du monde et qu'une langue mondiale portât son message à tous les hommes. Ainsi publia-t-il lui-même en 1913 une traduction du *Gitanjali* et quelle « traduction » ! Telle qu'on ne voulut pas croire qu'un Hindou en était l'auteur et qu'on l'attribua à un écrivain anglais connu, telle que les meilleurs critiques de l'Angleterre rangent maintenant Tagore au rang de leurs plus grands écrivains, telle qu'on la distingue comme un chef-d'œuvre original des traductions que des Anglais donnèrent par la suite d'autres ouvrages du poète.

Le poète qui veut fonder son enseignement sur des textes antiques trouve dans les *Upanishads* la preuve « que l'habitude de réaliser et d'affirmer la présence de l'Infini en toutes choses a été la constante inspiration » de l'Orient. Il n'est pas vrai que la fin de la vie soit un Nirvanah en quoi s'anéantissent la sensation et la réflexion humaines ; la fin de la vie est la joie éternelle. Boudha lui-même enseignait à Sadhu Simha : « Il est vrai, Simha, que je dénonce l'activité, mais c'est seulement l'activité qui conduit au mal en paroles, en pensées, en actions ; il est vrai, Simha, que je prêche l'anéantissement, mais c'est seulement l'anéantissement de l'orgueil, de l'avidité, des pensées mauvaises, de l'ignorance et non pas celui du pardon, de l'amour, de la charité et de la vérité. » Le poète pense être en accord avec l'âme profonde de son pays quand il prononce :

> La Délivrance n'est pas pour moi dans le renoncement.
> Je sens comme l'embrassement de la liberté quand je suis lié de mille liens de joie [1].

Et il nous invite à la possession du monde. Elle est facile :

1. *Gitanjali*, p. 73.

il ne faut qu'un peu d'humilité, un peu de confiance aussi. Il ne faut qu'être toujours prêt à la belle aventure humaine et toujours accueillant à toutes les beautés offertes.

Dans ses *Réminiscences*, le poète conte que dans son enfance souvent un serviteur, après l'avoir mis dans un coin, traçait à la craie un cercle autour de lui.

Puis, dit le poète, le visage grave, un doigt levé, il me menaçait de toutes sortes de périls si je sortais du cercle. Quel était le danger matériel ou spirituel dont on me menaçait, je ne le sus jamais, mais je me souviens que j'avais grand'peur. J'avais lu dans le *Râmayana* quelles tribulations avait connues Sita pour être sortie du cercle tracé par Lakshman, et je ne pouvais guère douter de la puissance d'un tel cercle.

Et quelques pages plus loin, le poète continue :

Sortir de la maison nous était défendu ; en fait, nous n'avions même pas l'accès de toutes les chambres. Force nous était de donner des clins d'œil à la nature de derrière les barrières. Hors de notre portée, il y avait cette chose sans limite qu'on appelle l'Extérieur, cela nous envoyait des éclairs, des sons, des parfums. Cela semblait vouloir jouer avec moi à travers les barreaux et me faisait toutes sortes de grimaces, mais cela était libre et j'étais attaché. Aucun moyen de nous rencontrer : l'attirance n'en était que plus forte. La ligne de craie est effacée aujourd'hui, mais je suis toujours enfermé dans le cercle. Ce qui était loin de moi est toujours loin de moi et cela me remet en mémoire un poème que j'écrivis plus tard :

Un oiseau était dans une cage, un oiseau libre était dans la forêt.

Ils se rencontrèrent quand le temps en fut venu ; ce fut un décret du destin.

L'oiseau libre crie : « Mon Amour, volons au bois. »

L'oiseau en cage soupire : « Viens plutôt ici et vivons tous deux en cage. »

« Mais, reprend l'oiseau libre, dans ces barreaux comment étendrais-je mes ailes? »

« Hélas, reprend l'oiseau en cage, saurais-je où me percher dans le ciel. »

Ne croyons pas le poète : il est sorti du cercle de craie et s'en est allé vers le monde. Mais combien d'entre nous n'en sont jamais sortis, soit que les habitudes qui tuent l'âme les y

aient retenus toujours, soit qu'ils n'aient point osé, par cette timidité que donne une mauvaise fortune continue, soit qu'il leur ait manqué cette curiosité et cette audace charmante de l'oiseau qui ne craint pas de se perdre dans le ciel.

Mais la chose est pire souvent : nous nous forgeons à nous-mêmes nos chaînes et nous élevons nous-mêmes les murs de notre prison. L'égoïsme est notre cellule. Le mur de notre orgueil nous sépare du monde. Il est tel homme qui jamais ne peut se déprendre de soi-même. Cette inquiétude le dévore, il est absorbé par la misérable vue de ses intérêts. Rien ne saurait l'en divertir. Le monde, toute la vie passent comme un fleuve à ses côtés, mille choses divines, qui seraient à lui s'il levait seulement les yeux ; il n'a souci que de la barque qui le porte, ou bien, s'il consent à regarder le monde, tout de suite il le veut conquérir comme une proie. Mais le monde ne se laisse point ainsi prendre. Il ne se donne qu'à ceux qui se donnent à lui. Voyez les enfants, ils ne rêvent pas de conquête ni de domination, ni de richesses ; le jeu suffit à leur livrer les trésors du monde. Écoutez la leçon sage de ce poème du *Gitanjali* :

Sur le rivage des mondes sans fin les enfants se rencontrent, le ciel infini est immobile au-dessus d'eux et l'eau toujours agitée bouillonne. Sur le rivage des mondes sans fin les enfants se rencontrent et crient et dansent.

Ils bâtissent leurs maisons avec du sable et jouent avec des coquilles vides. Avec des feuilles fanées ils gréent leurs bateaux, et en souriant ils les mettent à flot sur le vaste abîme. Les enfants jouent sur le rivage des mondes.

Ils ne savent pas nager, ils ne savent pas jeter des filets. Les pêcheurs de perles plongent à la recherche des perles, les marchands voyagent sur leurs navires, tandis que les enfants cueillent des coquillages pour les jeter après. Ils ne cherchent pas de trésors cachés, ils ne savent pas jeter des filets.

La mer se lève avec des rires, et pâle brille le sourire de la plage. Les vagues qui ont commerce avec la mort chantent aux enfants des ballades dénuées de sens, comme une mère qui berce un bébé en son berceau. La mer joue avec les enfants, et pâle brille le sourire de la plage.

Sur le rivage des mondes sans fin, les enfants se rencontrent. La tempête gronde dans le ciel sans chemins, les navires naufragent sur la mer sans routes, la mort est au large et les enfants jouent. Sur le rivage des mondes sans fin c'est le rendez-vous des enfants [1].

Confiants et humbles, simples et nus comme ces enfants qui jouent avec la mer sur le bord des mondes, nous connaîtrions enfin la joie de vivre. Mais nous méprisons cette sagesse naïve. Enfants, nous le sommes toujours, mais semblables à ceux-là que leur mère a trop richement vêtus pour qu'ils puissent jouer avec des camarades de leur âge. Cessons cette vaine parade. Dépouillons en nous l'orgueil ; en nous le « moi » avide tient en échec l'âme qui participe de la vie universelle.

Nous vivons dans la misère parce que nous sommes les créatures du moi. Le « moi » indomptable et étroit qui ne réfléchit aucune lumière, qui est aveugle devant l'infini. Notre « moi » résonne de ses discordantes clameurs. Ce n'est point la harpe harmonieuse accordée à la musique de l'Éternel. Mais des soupirs de mécontentement, de fatigue après nos échecs, les vains regrets du passé, les inquiétudes devant l'avenir nous troublent parce que nous n'avons pas découvert nos âmes véritables. La vraie misère de l'homme est en ce fait qu'il n'est pas pleinement sorti de lui-même, il n'est que son « moi » aveugle perdu dans le brouillard de ses propres désirs [2].

Mais quand un homme a renoncé à l'orgueil, quand il a secoué la tyrannie de l'ignorance et des désirs en laquelle son « moi » obscur le retenait, alors il connaît toute son âme. « La vie immense » afflue en elle. « J'ai, dit l'homme, eu mon invitation à la fête du monde. » Ses yeux voient et ses oreilles entendent. Il a reçu de grands dons sans les demander. Le ciel et la lumière, le corps et la vie de l'esprit. Sans doute il n'est qu'un atome dans l'immensité de l'univers. Mais la lumière qui éclate dans le soleil ne scintille-t-elle pas aussi claire dans une goutte de rosée? Les instants éphémères d'une vie humaine, presque tous sont marqués d'un signe d'éternité. L'éternelle lumière, « la lumière qui remplit le monde, qui baise les yeux, qui apaise le cœur », danse désormais pour

1. *Gitanjali*, p. 60.
2. *Sadhana*, p. 37.

lui dans le ciel. Le ciel s'ouvre, le vent sauvage court, un rire traverse la terre. Et le poète peut dire à son Dieu :

> Tu m'as fait sans fin, tel est ton plaisir. Ce frêle vase de terre, tu le vides et le remplis toujours de vie nouvelle.
>
> Cette petite flûte de roseau, tu l'as portée par la colline et par la plaine, et tu as soufflé en elle des mélodies nouvelles éternellement.
>
> Tes mains immortelles n'ont fait que toucher mon cœur si humble, et il n'a plus connu ses limites, perdu dans la joie et disant des choses ineffables.
>
> Tes dons infinis, je les reçois sur ces toutes petites mains miennes? Les âges passent, et toujours tu donnes, et toujours tu trouves quelque place à remplir [1].

Une joie sacrée, non point de domination mais de communion avec la vie universelle est maintenant au fond du cœur du poète. La mort peut venir. Par elle, son âme s'unira à cela qui n'a pas de mort :

> Quand je partirai d'ici, que ceci soit mon mot d'adieu, que ce que j'ai vu est « insurpassable ».

Voilà ainsi venu par les voies de l'humilité l'homme devant son âme, devant le monde, devant son Dieu. Il ne connaît point l'un sans l'autre : sa parenté divine avec toutes choses, il la réalise à présent ; il remplit son humanité ; il participe de Dieu même. Il est Brahma Vihara. « Car l'être qui est dans son essence la lumière et la vie de toute chose, qui est conscient du monde, est Brahma. »

Nous savons maintenant quel est le Dieu des nouvelles prières. Il est simple et bon comme le Dieu des Chrétiens, et l'analogie est parfois singulière entre des poèmes du *Gitanjali* et les *Fioretti* de saint François ou les sonnets mystiques de Verlaine. Mais c'est un Dieu de l'Inde encore : la nature le pare de toutes ses beautés ; il est la nature elle-même.

Il s'agit d'un Dieu qui n'est pas dans les temples. Comment éclaterait-il en cette obscurité? Mais il est partout où danse la lumière et où chante la vie. Il ne faut pour qu'il vienne à nous que simplement aller à lui, il ne faut que vivre une vie droite comme cette flûte de roseau que pour lui le poète

1. *Gitanjali*, p. 1.

emplit de chansons. Il est à notre porte ; ce sont ses pas que vous avez entendus sur la route ensoleillée et ces parfums qui traînent encore dans le vent révèlent son dernier passage. En cette heure d'été, tandis que l'air est tout plein de soupirs et de murmures et que « les abeilles font les ménestrels dans la cour des bosquets fleuris » il est temps de s'asseoir tranquille, face à face avec lui, et de lui dédier en chantant sa vie, en cet immense et silencieux apaisement qui tout embrasse.

Il s'agit de ce Dieu qui ne dédaigne rien, ni le jeu des enfants ni le travail des hommes. Il est « là où le laboureur laboure la terre dure, où le faiseur de chemins casse des pierres. Il est avec eux sous le soleil et sous l'ondée et ses vêtements sont couverts de poussière ». Il n'a point souci de l'appareil du culte ni de l'encens. « Enlevez votre saint manteau et comme lui descendez sur la terre poussiéreuse. »

Il s'agit d'un Dieu qui ne damne personne, qui est en nous toujours sans que toujours nous ayons souci de sa compagnie, d'un Dieu qui est à tous, comme le ciel, comme la lumière elle-même, de ce Dieu qui « nous demande d'aimer ce monde où il nous a placés », de ce Dieu qui est notre âme même délivrée et devenue créatrice d'amour, de cette chose infinie : la beauté du monde vivant à laquelle on n'a pas trouvé de plus beau nom que le nom de Dieu, pas plus qu'à l'homme on n'a trouvé de plus beau nom que le nom d'âme.

Telle est la leçon du *Gitanjali*. Il n'est besoin pour bien l'entendre, que d'avoir le goût des choses du cœur. Ainsi est-elle bonne à tout être humain. Pourtant cette possession qu'offre le poète et en quoi s'anéantit l'orgueil peut-elle satisfaire une âme européenne?

Et d'abord la même quête de Dieu nous eût-elle conduits à la même acceptation joyeuse de la vie immense? On songe à ces grandes quêtes de l'âme que furent certaines vies européennes, celle de Pascal, celle de Descartes, celle de Kant. Quand nous faisons, gens d'Europe, retour sur nous-mêmes, nous ne retrouvons en nous-mêmes que nous-mêmes, un abîme creusé par deux mille ans de réflexion et de critique morale. Ce n'est que l'homme toujours à quoi nous nous heurtons. Délivrés de la tyrannie des désirs, nous ne sommes pas sauvés encore. L'angoisse est à demeure en nous. Nous

hésitons entre des erreurs belles comme la vérité. Alors nous croyons nous sauver en suivant les voies étroites d'une sèche loi morale, ou nous trouvons en l'orgueil même notre salut. Il faut des victoires et des défaites à notre sombre cœur. La course à la fortune, à la guerre, à la conquête nous est un « divertissement ». C'est qu'une âme européenne n'est pas comme une âme d'Orient, un miroir en lequel se mire le monde tout entier, une fois effacé le brouillard des désirs. Une âme d'Orient trouve en elle-même son « divertissement ». Elle a plus de sensations que d'idées ; les images de la mer, de la terre et du ciel la distraient de l'homme et lui sont une fortune.

Mais cette fortune appartient-elle même à tous les hommes de l'Orient? L'humilité qui la procure, selon le poète, tous les hommes en sont-ils capables? N'est-elle point le fruit d'une longue culture et d'une science immense? A cette question on se sent repris de toutes sortes de doutes : on pensait être le maître de l'Univers et voilà qu'on se sent de nouveau lié par toute sa misère. Il est simple vraiment de nous inviter à la vie intérieure et à la possession du monde. Mais le beau cadeau si notre âme est vide, le monde désert! Tous les trésors dont parle le poète, ceux-là seuls les possèdent dont la « personnalité » s'est affranchie et qui connaissent en cet affranchissement comme une seconde naissance. Mais des fées président à cette seconde naissance comme à la première, et les fées ne viennent pas à tous les berceaux. La vie intérieure! elle est un privilège encore, comme des titres de rente, comme la richesse, elle n'est pas possible à tout le monde, mais à ceux-là seulement qu'une certaine sécurité rend indifférents aux coups du hasard, que l'aisance protège, que la culture a enrichis ; elle est un refuge de riches encore ; de riches d'âme, le refuge de gens qui n'ont point besoin de refuge. Mais aux pauvres d'âme, que leur offrez-vous? Une flûte vide, et point de chansons qu'ils joueraient dessus. Et puis, inviter beaucoup d'hommes à la vie intérieure n'est-ce pas les inviter seulement à une vue plus claire de leur misère, puisqu'il est des vies en lesquelles il n'est que soucis et deuils et qui ne peuvent s'en libérer. Et c'est enfin un vieux mythe de l'Inde même que le monde où nous

vivons n'est que notre illusion. Il n'est beau que de la beauté que nous mettons en lui, il est ce que nous le faisons ; et à ceux-là qui ont des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre, il n'est qu'un monde noir et triste. Les splendeurs du ciel et les rumeurs des vents sont pour eux des biens à jamais perdus.

Ainsi pour trop de gens l'invitation est vaine : la vie intérieure ne sauve que ceux qui sont déjà sauvés. Tout en haut de sa maison, le poète a fait d'une tour qui s'ouvre su le vaste ciel son « refuge de poésie ». Là il jouit de toute la joie du monde.

Le Gange, écrit-il, et de nouveau ces jours et ces nuits ineffables, ce ciel du Bengale plein de lumière, cette brise du sud, ce flux du fleuve, cette paresse vraiment royale, ce vaste apaisement qui s'étend d'un horizon à l'autre et de la terre verte au ciel bleu ; tout cela m'est comme une nourriture ou une boisson à celui qui a faim ou soif. En tout cela, je reconnais les soins attendris d'une mère [1].

Mais la même quête de l'âme qui conduit Rabindranath Tagore à la possession du monde, précipite les foules de son pays dans l'idolâtrie et les livre à une vie servile. Ces foules sont au pied de la tour et ne sont point sauvées.

L'appel du poète au sentiment fût-il même entendu de tous, le bonheur des hommes en serait-il donc assuré? Ne soyons pas dupes de l'air de la chanson. Il y a quelques douceurs en cet émoi que nous connaissons en humant notre âme pour ainsi parler. Mais ne sentez-vous pas aussi que cet émoi nous livre. Il nous sert autant à justifier les pires exigences de nos instincts que les plus beaux mouvements de notre cœur. Et nous devenons la proie de la première impression, et l'ordre de nos pensées en est compromis. Nous sommes séduits par une sorte de magie verbale, et nous tombons au romantisme. Ne renonçons point trop vite à cela qui est sans doute le privilège de l'Occident : la connaissance critique de l'homme; un goût noble des exactitudes de la science, le respect de l'intelligence qui crée l'ordre.

1. *Reminiscences*, p. 211.

III

Un an après la publication du *Gitanjali*, la guerre advint, et qui donc pensa encore aux poètes? C'est en août 1916 que le hasard me remit sous les yeux le nom de Rabindranath Tagore et quelques-uns de ses poèmes. J'avais pu me procurer des journaux d'Asie et d'Amérique. Il faisait bon, alors qu'on était pris de corps et d'âme dans la tourmente qui ravageait l'Europe, s'imposer la lecture de quelques-uns des grands quotidiens du monde. On éprouvait un peu ce que doivent éprouver des acteurs, quand, dans les silences de leur rôle, ils jettent un regard sur la salle et les spectateurs. L'inattention de quelques-uns faisait qu'on éprouvait quelquefois du dépit. Beaucoup de choses continuant d'aller leur train, le travail, la faim et l'amour, on en venait parfois à penser que la querelle des Européens était bien provinciale. Mais certaines paroles, des cris de haine ou de louange, redonnaient du courage aux combattants comme les applaudissements assurent l'acteur que la farce qu'il joue intéresse tous les hommes. Les regards attentifs du monde nous livraient son âme tout entière et mettaient tout son espoir en notre propre cœur.

1916, c'était le temps où l'on prophétisait partout la mort de l'Europe. *Finis Europae* était un titre à la mode dans toutes les revues. Le *Life* de New-York publiait en un numéro « prophétique » (mars 1916) une grande image. On y voyait sous un ciel sale une terre aux horizons mornes, rasés, nivelés. Un paysage fantastique de ruines. Une plaine neigeuse ; des canons accroupis qui semblaient hurler la désolation du lieu vers le ciel vide. Épars sur le sol crevassé, des armes, baïonnettes tordues, fusils brisés, casques bossués — des charognes et des cadavres — et parmi cette désolation, deux êtres misérables et presque nus, un très vieil homme et une jeune femme s'avançaient, sagesse persévérante et espoir héroïque se donnant la main. Cela s'appelait *Starting all over again*. Le *De Profundis* n'était pas toujours si pitoyable et l'on ne pouvait, par exemple, feuilleter certains journaux d'Extrême-Orient sans penser à ces estampes japonaises où des artistes ont fixé

des rires humains, tragiques, sardoniques et irritants : la pitié se mêlait parfois d'une mauvaise joie. Mais on rencontrait aussi de belles paroles. Le *Japan Gazette* du 12 juin 1916 publia ainsi *le Message de l'Inde au Japon*. Rabindranath Tagore, comme un prophète, avait passé la mer ; il avait parlé au Japon, aux Indes, en Amérique, et tous les journaux reproduisaient ses discours ; c'était le commentaire le plus compréhensif du drame européen, et le plus émouvant appel à la fraternité universelle. Dans le chœur des lamentations du monde, cette voix venue d'Orient semblait la plus humaine. La guerre n'avait pas surpris le poète. En 1913, malade à Londres, il disait son angoisse et ses craintes. Un livre qu'il publia au mois d'octobre de la même année témoignait lui aussi de ses inquiétudes. Dans les premières pages de *Sadhana*, il opposait l'antique civilisation hellénique, civilisation de ville, qui partout élève des murs entre les idées, entre les hommes, entre les nations, qui toujours divise pour régner, et la civilisation arienne, qui semble vivre de la sève de la forêt où elle a pris naissance, et pour qui il n'est rien d'isolé dans le monde. L'Orient et l'Occident s'opposent comme ces civilisations anciennes dont elles ont chacune subi l'empreinte. La pensée philosophique d'Occident aboutit à l'évolutionnisme impitoyable. Sa volonté n'est en quête que de puissance. L'Orient, au contraire, regarde la création comme une grande unité et n'est préoccupé en sa méditation éternelle que d'harmonie et de perfection.

La guerre survenant, le poète n'avait qu'à développer ces idées pour nous émouvoir sûrement. Elles ne semblaient plus alors une spéculation de l'esprit ; elles empruntaient des circonstances une tragique grandeur. Toutes les misères du monde témoignaient pour le poète, dénonçaient et condamnaient avec lui le vieux prestige de la force. Il célébrait le règne du cœur, l'amour humain, le prix de la vie et la beauté du monde. Comment n'aurions-nous pas compris? Il parlait de tout cela d'où la guerre nous exilait, de simples choses que nous avions dans notre orgueil négligées et qui étaient, nous le sentions enfin, notre vraie richesse. Il redisait l'éternelle leçon des sages, cette leçon jamais apprise par les hommes, qu'il n'est que vanité, misère et deuil dans la quête du pouvoir

extérieur, qu'il n'est de vraie et de stable grandeur qu'en l'âme.

La guerre, expliquait-il, était l'aboutissement fatal de l'ambitieuse et inhumaine politique d'Occident. La morale de la puissance « déshumanise » l'homme. Elle provoque en l'âme humaine un déséquilibre. Elle la guinde en une attitude ; elle cultive en elle toutes les forces violentes. Elle tend à faire des hommes des êtres de proie et de guerre. Mais quand elle devient la morale officielle, quand elle emprunte de peuples entiers la force anonyme innombrable, alors son pouvoir de mal est sans limite.

L'esprit de combat et de conquête s'installe au centre même de la civilisation occidentale. Sa base n'est plus la coopération sociale. Elle élabore une organisation parfaite de puissance et non pas une foi idéaliste capable d'unir les esprits [1].

Une nation alors n'est plus qu'une organisation, une administration, une usine, un comptoir commercial, une armée. Elle n'a souci que de rendement maximum ; elle réduit autant qu'elle peut la vie personnelle de l'homme, elle développe sa vie professionnelle. Les hommes selon son compte cessent d'être des hommes, des âmes vivantes pour n'être plus que des ouvriers ou des soldats.

Enlevez l'homme à son entourage naturel, écrit-il, anéantissez la plénitude de sa vie d'être appartenant à la communauté humaine, brisez tous ses liens vivants de beauté et d'amour, relevez-le de ses obligations sociales, et vous pourrez en faire l'un de ces morceaux de la machine qui sur une si gigantesque échelle produit la richesse... Taillez dans un arbre des bûches, vous en ferez du feu pour vous, mais il ne portera plus pour vous ni fruits, ni fleurs vivantes [2].

Cette « déshumanisation » s'est poursuivie pendant un siècle. Le « gain », la richesse, la puissance sont devenus les nouveaux dieux des hommes d'Occident, et la guerre a été possible.

Cette guerre européenne des nations est une guerre d'expiation. L'homme, la personne morale doit protester au nom de sa vie même contre l'accumulation de choses où le cœur n'a pas sa part, contre des systèmes et une politique où ne coule point, pour ainsi parler, la vivante fraternité humaine [3].

1. *Nationalism*, p. 21.
2. *Nationalism*, p. 36.
3. *Nationalism*, p. 43.

Il y a quelque rancœur en ces paroles et l'on y découvre le poète d'un monde colonisé par une nation occidentale. N'allons pas cependant considérer Sir Rabindranath Tagore comme un révolutionnaire ou un nationaliste hindou. Son attitude est plus haute. Au fait, le titre de noblesse que lui a accordé l'Angleterre n'est-il pas un gage de son loyalisme ? Le poète a autant d'amour pour l'Angleterre que pour tout autre pays du monde. Il ne prend parti que contre le système politique occidental qui lui semble maintenant arrêter l'homme dans son progrès. Comment parlerait-il au nom d'un principe qu'il méprise ? A son âme ne plaise qu'il soit un nationaliste. Il écrit et parle pour d'autres fins. Son domaine est de ce monde, sans doute, mais non point de ce monde de forces et de richesses en quoi l'avidité d'Occident se contente. Il n'a souci que de l'âme humaine. Comment souhaiterait-il à son pays le mal qui dévore le monde occidental? Aux agitateurs qui prétendent faire des peuples d'Orient des nations, il dit :

Est-ce donc le vrai conseil à donner, le conseil d'un homme à un homme? Volontiers vous croirais-je si vous disiez : « Soyez meilleur, plus juste, plus vrai dans vos rapports avec les autres hommes... » Mais devez-vous dire que ce n'est point l'âme, mais la machine qui est en nous ce qui vaut le plus? C'est beaucoup d'orgueil à moi de parler ainsi, mais j'affirme que le monde de l'homme est un monde moral.

Il parle au peuple japonais : c'est pour le supplier de n'aller point, au prix de son âme, acheter des gloires qui ne sont pas assez pures pour l'Orient, sacrifier les vertus morales que des siècles ont accumulées en lui, et pour quelque puissance extérieure perdre l'honneur. Il met en garde le Japon contre un esprit d'imitation servile. Il n'hésite point à reconnaître — mais il en parle un peu rapidement à notre gré — les vraies grandeurs de l'Europe : « Grande, dit-il, elle l'est sans aucun doute, l'Europe qui a soumis les grandes forces de la nature au service de l'homme », l'Europe savante, infatigable, qui jamais ne s'avoue vaincue, l'Europe qui se sacrifie aux plus hauts idéals, l'Europe ouvrière de liberté et, « il ne peut s'empêcher de l'aimer de tout son cœur ». Mais l'Europe, qui est infiniment bonne quand son visage regarde toute l'huma-

nité, est infiniment mauvaise quand elle ne regarde que son intérêt et qu'elle emploie toute sa puissance à des fins contraires à ce qu'il y a d'infini et d'éternel en l'homme. Le réveil du Japon peut être l'occasion d'une nouvelle expérience humaine.

Le monde tout entier attend de voir ce que cette grande nation orientale va faire des nouveaux moyens et des nouvelles responsabilités qu'elle a acceptés des mains du temps présent. Si son œuvre n'est qu'une servile reproduction de l'Occident, alors la grande attente qu'elle aura suscitée ne sera point remplie. Toute la force spirituelle de l'Orient, le Japon doit l'appliquer à la situation actuelle, il doit produire non point une copie, mais une œuvre nouvelle, une œuvre que l'âme du peuple japonais possédera pour elle-même et qu'elle offrira fièrement au monde comme son tribut au bonheur de tous les hommes [1].

Que l'Orient tout entier s'éveille, à l'exemple de l'empire du Soleil levant, comme pour un nouveau matin du monde.

La vie a son sommeil, explique le poète, et pendant des siècles les ombres de la nuit ont pesé sur la terre d'Asie. Mais nous sommes maintenant envahis par le monde extérieur. C'est fini à jamais de notre isolement. Nous ne devons pas le regretter, pas plus qu'une plante ne regrette l'obscurité de sa germination. Le temps est maintenant venu où nous devons faire du problème du monde notre propre problème. L'Asie sent maintenant qu'elle doit témoigner de sa vitalité en faisant une œuvre vivante [2].

Quand se lèvera ce matin du monde, le poète veut que son pays le premier salue l'aurore sacrée :

Veille, Inde,
Porte tes offrandes et tes prières à cette aurore sacrée.
Que le premier hymne pour sa bienvenue tu le chantes :
« Viens, ô paix, toi la fille de la grande souffrance de Dieu même,
« Viens avec ton trésor de contentement, ton épée de persévérance, et la douceur en couronne à ton front. »
N'ayez point honte, mes frères, de vous tenir debout devant les fiers et les puissants, en votre robe blanche et humble,
Que votre couronne soit d'humilité; votre liberté, la liberté de l'âme.

1. *Nationalism*, p. 57.
2. *Nationalism*, p. 67.

Bâtissez le trône de Dieu sur le vaste désert de votre pauvreté.

Et sachez que ce qui est gros n'est pas grand, et que la fierté ne dure pas toujours[1].

Il faut marquer en passant la nouveauté de pareils accents. Il n'est question pour l'Orient que d'offrir au monde sa bonne volonté. Sa collaboration sera d'abord spirituelle. Il se peut bien, conclut le poète, que ses paroles ne soient point d'un économiste et témoignent d'un incorrigible idéalisme.

Mais, dit-il, je persiste à croire qu'il y a quelque chose comme une plénitude harmonieuse de l'humanité, par quoi la pauvreté connaît sa richesse, par quoi la défaite même peut conduire à la victoire, la mort à l'immortalité, par quoi, l'éternelle et immanente justice compensant toutes choses, ceux qui sont les derniers peuvent pourtant éprouver que l'insulte qu'ils subissent se change en un triomphe... Et je sens que le ciel et la terre et les chansons que chantent l'aurore et le crépuscule sont avec les poètes et les idéalistes.

Ce message de l'Orient, ces paroles d'une âme à une âme, et, pour reprendre les mots du poète lui-même, « ces conseils d'un homme à un homme », il nous semble d'abord les reconnaître. C'est comme une voix très ancienne qui nous parle, et sans doute nous l'avons entendue déjà, nous ou nos ancêtres, dans le vieux pays d'Asie d'où ils partirent, dit-on, il y a des millénaires. C'est le vieux rêve humain qui parle. Et l'on se demande : « L'humanité a-t-elle oublié ses premiers songes, comme un homme devenu grand devient infidèle aux beaux espoirs de son enfance, quand des occasions perfides l'ont détourné de son chemin? Il est vrai que la vie moderne nous presse, elle dévaste notre cœur et fait irruption en nous à chaque instant comme une bande impie et hurlante dans le silence sacré d'une église. Sa clameur impérieuse fait taire les voix plus humbles. Même elle nous persuade quelquefois. C'est un tumulte où nous perdons la maîtrise de nous-mêmes, où se mêlent à des criaillements, aux sifflements des machines, aux hurlements des bouches avides, des voix sacrées que le meilleur de nous discerne, le grand murmure du travail éternel et les appels d'une vraie gloire : et notre cœur lui-même

1. *Nationalism*, p. 134.

est enrôlé, et nous demandons de l'ouvrage. Ah ! si notre cœur avait été trompé ! »

Mais est-il donc si vrai que l'Europe ait subi la « déshumanisation » dont parle le poète? La volonté de puissance qui arma, il est vrai, les hommes de l'Europe pour la guerre ne fut-elle point aussi ouvrière de grandes œuvres pacifiques? Peut-on si facilement conclure à la banqueroute de la civilisation occidentale? Est-il vrai, comme le poète l'affirme, que nous n'ayons souci, gens d'Europe, que de pouvoir, non de perfection? Que la vie extérieure nous préoccupe uniquement? Que sans goût pour les choses de l'âme et la vie intérieure, nous ayons gaspillé à poursuivre des buts criminels ou vains les meilleures forces humaines?

Voici ouvert un bien grand débat. Peut-on faire quelques remarques seulement en réponse à de si graves accusations?

Peut-il donc être question de supprimer la volonté de puissance? Condamne-t-on un fait? La volonté de puissance est dans tous les hommes, elle n'est point le privilège de l'Europe. Elle entre en nous avec la vie, et quand nous l'avons perdue, c'est que la résignation nous a abêtis, qui est la mort de tout ce qu'il y a de grand dans l'homme. La volonté de puissance est le signe de l'homme. C'est elle qui institue, rend possible l'énorme combat de l'humanité contre toutes les forces de la nature, elle qui groupe les hommes pour l'exploitation de toutes les richesses de la terre, elle qui fait du monde un domaine humain. Elle met le rêve au-devant de nous, elle change notre vie en une admirable aventure, en une infatigable course vers le bonheur, elle nous exalte pour le service de l'humanité. Par elle la foule humaine devient la société humaine. Et parce qu'elle fut plus consciente que jamais au XIXe siècle et en Europe, le bonheur moyen des masses populaires européennes à ce moment monta. Et c'est cela qui importe, le bonheur moyen des masses. Il se peut bien que des individus, des groupes prétendent se servir pour leur seul profit de cette volonté de puissance. Et l'homme exploite l'homme, et la guerre éclate dans le monde. Mais ce ne sont là, si considérables soient-ils, que des épisodes de l'admirable lutte humaine en train maintenant par toute la terre.

Il se peut bien encore que notre âme tournée vers les choses extérieures ait perdu quelque chose de son originelle candeur : le regard de l'homme aussi, quand il explore rapidement le monde autour de lui, prend une acuité dure ; mais ce regard est une possession; son éclat, le reflet d'une victoire. Il est telle chose dans la vie intérieure trop ardente et trop continue qui incline à l'égoïsme : à se trop contempler soi-même on finit par n'avoir plus pour autrui que de l'indifférence. Ce qui fait l'indiscutable grandeur de la civilisation européenne, c'est qu'elle soit soucieuse avant tout d'instituer et de conserver des principes capables d'unir en une vie commune, en un effort commun tous les hommes sans distinction de races ni de classes. Son honneur est d'avoir proposé à la méditation de tous les hommes quelques principes spirituels, dont la lumière se reflétant en tous les esprits fait des vies les plus humbles des vies lumineuses quand même — comme la flamme du feu clair se reflète aux yeux de tous les hommes assis autour d'un foyer. Toute la sagesse, toutes les méditations des Rischis du Gange ne sauvent point les foules hindoues de la famine. Et famine, guerre, du point de vue du bonheur du monde, le mal est le même. Ce sont toujours des hommes qui meurent. Relisez ce conte de Kipling intitulé *Famine* ; vous y verrez ce que peut pour le bonheur de l'homme la volonté de puissance occidentale. Il est telle grande vie d'Europe, celle de Michelet, celle de Tolstoï, par exemple, bien d'autres encore, anonymes et inconnues, qui, pour avoir accueilli en elles le monde des hommes, l'humanité, ont été délivrées, connaissant cette quiétude que donne une vocation divine. Ce sont ces vies en quoi se fonde la civilisation d'Occident. Elle est une consécration de l'homme à l'homme, un humanisme.

Nous sommes sous l'horreur encore. En ce lendemain d'une grande épreuve, nous sentons en nous une immense lassitude, et notre fatigue même nous fait croire trop aisément au désastre de tous nos idéals. A des heures de douleur et de regrets, sur les tombes de nos amis, « justice, liberté, nous demandons-nous, toutes ces choses dont nous étions si fiers, n'est-ce que cela? Toutes ces idées qui devaient exalter notre vie, ne peuvent-elles que donner la mort? » Et nous nous

réfugions en nous-mêmes. Le poète Tagore prévoyait bien cette déception, il disait de la vie intérieure

qu'elle serait utile surtout à la jeunesse, quand elle reviendrait lasse et couverte de poussière, aux soldats blessés et mutilés ; quand toutes les richesses auraient été gaspillées, l'orgueil humilié, le cœur de l'homme crierait après la vérité devant l'énormité des faits et après un peu d'union devant le conflit des intérêts.

Et avec quelles délices, en effet, nous écoutons en ces premiers loisirs la vie spontanée qui chante en nous au battement de notre cœur. Parfois nous voudrions comme arrêter le temps, faire la somme de nos joies et de nos chagrins. De quoi donc fut faite la beauté de cette première semaine de printemps? Fut-elle si grande et si belle parce que nous livrâmes des combats, parce que nous gagnâmes de l'argent, parce que nous humiliâmes nos ennemis pendant qu'elle passait. Non, mais elle fut nôtre, simplement. Elle nous parut belle parce que, pendant qu'elle passait, nous nous retrouvâmes vivants, après cinq ans passés en présence de la mort. Et nôtre fut la clarté du ciel pendant cette semaine, nôtres les nuits d'amour, nôtre tout le printemps. Nous sommes tentés de nous attarder en ces délices, et des poètes nous y invitent. Nous nous plaisons à toucher cette vérité nue dont parle Barbusse en son dernier livre. Nous sommes prêts à nous satisfaire d'une vie brute, instinctive, simple et comme massive qui ne pose point de problèmes sans doute, mais qui peut-être aussi anéantit en nous la grandeur humaine. Ou bien, pris d'une sorte de nonchalance, nous pensons à nous donner le monde en spectacle, bien à l'abri dans une cabane d'anachorète.

Mais tout cela n'est que la réaction naturelle d'un monde épuisé par un prodigieux effort. Ce n'est qu'une douce défaillance. Faisons si vous le voulez visite à notre âme. Nous reviendrons sans doute portant, comme entre nos mains, un peu plus d'humaine tendresse. Alors, comme le poète Tagore à son pays, nous souhaiterons au nôtre ce beau destin :

Là où l'esprit est sans crainte, et où l'on a la tête haute,
Là où la connaissance est libre,
Là où le monde n'a pas été brisé en morceaux par d'étroits murs domestiques,
Où les mots sortent de la vérité profonde,

Où l'effort infatigable tend les bras vers la perfection,
Où le fleuve clair de la raison n'a point perdu sa route dans
les sables tristes des mortes habitudes,
Où l'esprit marche toujours en avant, conduit par toi vers
une pensée et une activité toujours plus larges,
Dans ce ciel de liberté, mon Père, fais que mon pays s'éveille.

Mais retournons avec ces pensées au tumulte moderne. Qu'il ne nous fasse point peur. Ne nous faisons point accroire qu'il est vain et n'existe pas, en nous abstenant d'y prendre part et en nous retirant dans nos cellules. Accordons en nous toutes ses voix et faisons qu'il devienne un chant. Nos idéals ne sont point morts. La guerre n'a point tué la foi positive qui vivait en ces millions d'hommes qui s'affrontèrent pendant quatre années. Leur combat ne fut possible, quoi qu'on dise, que parce que brûlait vive en eux la flamme d'une foi commune égarée un instant, si vous le voulez, en diverses hérésies. Beaucoup de nos amis sont morts tandis que nous avons la chance de vivre ; mais avons-nous donc le droit de nous reposer? N'avons-nous pas double travail à faire, leur travail et le nôtre? Travailler pour les morts n'est-ce pas le meilleur moyen de les servir? Que notre volonté de puissance au service de l'humanité s'exalte de nos regrets et de nos remords.

C'est un signe des temps qu'une pensée pieuse d'Orient se soit offerte à nous dans les formes, dans les cadences, dans la langue d'une pensée européenne. Le vaste monde d'autrefois pouvait être divers infiniment, chaque peuple vivre sur son domaine, ignorant du reste de la terre. Les contrastes entre des pays si éloignés les uns des autres ne provoquaient point de batailles. Mais le monde moderne est comme une province ; entre tous les hommes qui l'habitent, il faut maintenant une certaine communauté de pensée, quelque chose de semblable à ce je ne sais quoi qui fait la quiétude d'une maison familiale, un seul cœur, une seule volonté. Le temps vient d'une civilisation mondiale, produit de toutes les pensées de la terre. Le poète Tagore nous dit quelle peut être la collaboration de l'Orient. Que la connaissance de ces idéals différents des nôtres nous donne au moins le sentiment de la relativité de nos principes européens. Nous ne pensons pas

assez que des millions d'êtres se nourrissent d'autres idées que les nôtres, et vivent cependant.

La recherche d'un idéal à la fois populaire et mondial tourmente tous les hommes de la terre. Il est des chercheurs de fontaines ; ils sont en quête des eaux souterraines qui donnent la vie à tout le sol de la surface. Révélons à leur exemple toutes les idées nourricières des hommes, toutes les eaux vives de toutes les terres du monde, et qu'elles forment en se mêlant ce vaste fleuve où l'humanité demain viendra boire comme à la source de la vie nouvelle.

JEAN GUEHENNO

LA JOURNÉE BRÈVE[1]

IV

UNE PENSÉE NOUVELLE

De ce fugitif épisode, qui n'avait pas même duré une journée entière, Philippe garda une longue amertume, un goût de cendre ; et parce que l'aventure, si brève eût-elle été, si grise, avait été cependant achevée, parce qu'elle avait eu un commencement, un milieu, une fin, il en éprouva les mêmes effets que d'un roman véritable qui aurait soudain rompu la bourgeoise trame de sa vie.

Moins pour des raisons de littérature que d'hygiène morale ou, comme il disait, de psychothérapie, il se décida environ ce temps à reprendre l'esquisse d'un de ces petits ouvrages où il mettait en scène Ashley Bell. Son choix fut presque involontaire. Il fut vivement frappé par une note prise jadis : « Le premier article de ma foi est que l'instinct de conservation de la race doit prédominer, chez l'individu, sur l'instinct personnel » ; et il lui parut aussitôt qu'il retournait aux idées premières et aux inclinations de sa jeunesse. Que faisait-il, que changer d'égoïsme? Mais c'était le moi de la patrie qui devenait l'objet de son culte. Pourquoi n'en pouvait-il imaginer les rites que parmi un fracas lointain de batailles? Était-il à ce point obsédé par les souvenirs de l'ancienne guerre, ou par le pressentiment de l'autre guerre inévitable?

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 août 1919.

Il goûtait cette joie, mêlée d'un tendre repentir, de renouer avec sa propre tradition, après des années trop longues de négligence et d'infidélité. Comme il apercevait que ses contemporains semblaient suivre le même rythme, il eut l'orgueil de se pouvoir murmurer à lui-même que son réveil serait le signal d'autres réveils. Il se targua d'un rôle bien supérieur cette fois à la littérature, rôle de conducteur d'hommes, rôle historique, dans l'ordre de l'esprit. Il s'avisa que rien ne pouvait être plus indifférent ou plus étranger à tous les hommes de lettres de l'époque, voire à ceux qui faisaient cas de lui, et dont il estimait le talent. Cette pensée fut loin de le diminuer à ses propres yeux ; mais il éprouva le besoin de donner à son œuvre la publicité d'une lecture, le soir même du jour qu'il l'eut achevée.

Il avait résolu d'abord de lire son livre à Madeleine seule : c'était comme le relire lui-même à haute voix. Cependant il retint André Jugon, qui avait par hasard dîné là. Il fut tenté d'admettre Rex à la cérémonie, mais il hésita ; et l'enfant qui voyait terriblement clair ainsi qu'à cet âge, piqué de cette hésitation, se retira par dignité. Philippe, qui ne voyait pas moins clair, garda longtemps le souvenir de cette sortie, l'un des premiers, imperceptibles, mais significatifs épisodes de leur perpétuel malentendu.

On se réunit dans la bibliothèque. Philippe lut son livre à la même place où il l'avait écrit. Madeleine était séparée de lui par le bureau seulement, où elle avait posé des soies de couleurs diverses ; car c'était encore le temps où les femmes occupaient toujours leurs doigts à quelque ouvrage : elle faisait un point de Hongrie. André se tenait assis plus à l'écart, incommodément, sur les premières marches de l'escalier mobile où il était presque accroupi ; et il écoutait, la tête dans les mains. Comme seul était allumé, au centre de la vaste pièce, le cierge pascal dans le candélabre d'église, les visages de Madeleine et de Philippe recevaient une vive clarté, André Jugon était au second plan et dans l'ombre.

Philippe lisait bien, à demi-voix, pour lui-même, et n'était aussi curieux que de son propre jugement. Il s'en alarmait un peu, il se savait incapable de complaisance, ou même prévenu ; mais son impression fut d'abord si favorable que

le ton changea. Il vainquit cette timidité où l'appréhension d'autrui n'était pour rien et qu'il n'éprouvait jamais si anxieuse qu'en présence du seul juge intérieur. Il prit de l'autorité. Son contentement de soi était si ingénu, si peu arrogant, que l'on n'y pouvait soupçonner aucun mélange de vain orgueil. Quand il ferma le manuscrit et leva les yeux sur Madeleine, il sourit. Elle sourit de même. Ils sentirent leur unanimité et elle n'eut besoin de rien dire.

André Jugon ne garda pas le même silence et n'avait pas les mêmes titres que Madeleine à le garder. Bien qu'il retrouvât fréquemment, dans la société de son ami, des façons et des gestes d'autrefois, sa physionomie n'avait pas conservé aussi aimablement que celle de Philippe les caractères, les expressions de leur enfance. Il avait subi davantage les déformations professionnelles. Ce médecin diagnostiquait partout, et non pas seulement au chevet des malades. Même dans une occasion comme celle-ci, et quand c'est un ouvrage de l'esprit que l'on soumettait à son examen, il avait l'air de se croire appelé en consultation. Philippe s'amusait parfois de cette manière, mais ne la haïssait point si le diagnostic était bon : les formules doctorales donnaient plus de poids aux arrêts et aux considérants ; elles n'empêchaient point que Jugon ne pénétrât parfaitement la pensée d'autrui, surtout la pensée fraternelle de Lefebvre. Jamais il ne semblait l'avoir pénétrée mieux que cette fois, et ainsi que Madeleine, il était fier par procuration. Philippe vit briller une larme dans ses yeux. Comme Philippe n'avait plus peur du mot « gloire », André n'eut point peur d'autres mots, encore plus ambitieux peut-être, et il déclara formellement que ce petit livre serait « une date de cette génération, un moment de sa conscience ».

— Mais si je ne doute pas, — ajouta-t-il, — que tu ne passionnes du premier coup ceux à qui tu t'adresses, je veux dire tous nos contemporains, je ne doute pas davantage que tu n'effares tous nos aînés qui font profession de littérature. Ils vont se demander avec stupeur comment on peut s'occuper de ces choses-là, au lieu d'exécuter une monographie du vieux petit employé de bureau ou du scieur de long. Les éditeurs...

Philippe, l'interrompant, protesta qu'il ne se souciait

point du succès matériel, et dit qu'il éditerait le volume à ses frais.

— Ce n'est pas de tout mon avis, — repartit André. — Si tu le fais, te voilà qualifié amateur, et il paraît qu'on ne s'en relève pas. Ou bien tu te réduis volontairement à l'admiration, non pas même d'un cénacle, mais de ton intimité, comme ce Gobineau qui n'est célèbre que chez la Princesse. De plus, tu dois exercer une action, et on ne l'exerce pas dans une cave. Le succès matériel est pour ton œuvre une nécessité : tu n'as pas le droit d'en faire fi ; mais tu ne peux l'obtenir qu'en le surprenant. Résigne-toi donc à tromper ton monde, et fais publier ces pages, qui ne sont pas « de vente », justement par l'éditeur que tu choisirais si tu avais écrit la monographie du scieur de long ou du vieux petit employé de bureau. D'ailleurs, je m'en charge.

Trois jours plus tard, et environ une heure avant le déjeuner, on remit à Philippe la carte de Mercadier, qui était le plus important éditeur des naturalistes. Ni Mercadier n'avait annoncé sa visite, ni André Jugon, bien qu'il eût pris sur lui d'engager l'affaire. Mercadier était aussi l'éditeur d'André Jugon, médecin trop littéraire pour ne point faire de temps en temps à la médecine une infidélité vénielle en faveur de la littérature. Il venait de publier le recueil de nouvelles sur des sujets de sa compétence, qu'il était dans l'ordre qu'écrivît alors un neurologiste reçu à Médan et au grenier d'Auteuil. En ce temps, où la littérature d'imagination était considérée comme une vaste enquête sur les divers milieux de la société, et où la célèbre « bibliothèque » fondée par le père de l'éditeur commençait à prendre tournure d'encyclopédie, il était également dans l'ordre que Mercadier y eût fait une place au « document » d'André Jugon.

Cela même allait tellement de soi qu'il avait accepté le volume, pour ainsi dire, machinalement. Il est vrai que Mercadier agissait de même un peu avec n'importe qui. Les gens « arrivés » ou les débutants le trouvaient toujours prêt. C'était un éditeur aimable, complaisant et détaché. Son désintéressement était sans exemple. Il pratiquait son métier avec une conscience et une honnêteté louables, mais comme on fait un pensum. La raison secrète de cette nonchalance était qu'il

aimait bien les lettres, mais il préférait la peinture ; et à cet égard, il était vraiment l'un des personnages les plus représentatifs de ce « temps des peintres ». Il dirigeait sa librairie, non par droit : par devoir d'hérédité, comme, dans l'ancienne Égypte, on suivait la même carrière de père en fils. La loi, en Égypte, y contraignait les artisans : la contrainte n'existe plus, mais les convenances demeurent plus impérieuses que les vocations. Mercadier avait fait un mariage de raison avec la librairie, à qui cependant il était fidèle, mais tristement.

Cette mélancolie se répandait sur toute sa personne et jurait avec son goût ardent de vivre, que seuls ses camarades soupçonnaient, au lieu que la mélancolie sautait aux yeux. Elle tirait prétexte et aliment de tout, même de sa passion tourmentée pour la vie, qui lui rendait insupportable la fuite du temps. Il n'eût point dit que philosopher, c'est apprendre à mourir, mais à vieillir ; car il ne songeait pas à la mort, et il avait peur de la vieillesse ; mais il ne philosophait guère. Il pensait déjà être un vieil homme à moins de cinquante ans, puéril de caractère, jeune de visage, malgré les cheveux gris et le front nu. Ces beaux cheveux, bien qu'il les rejetât en arrière et les portât trop longs, n'avaient rien de la crinière romantique. Le regard, doux, était d'une pâleur désenchantée. Sa politesse était presque craintive, et il croyait naïvement avoir les façons d'un homme qui ne se gêne pas. Il affectait aussi — avec quelle extrême modération ! — le genre artiste et un certain négligé de tenue.

Philippe, naturellement, le connaissait pour l'avoir rencontré au grenier d'Auteuil où Mercadier avait beaucoup plus de raisons de fréquenter et fréquentait peut-être encore moins ; mais c'est à peine s'il connaissait le timbre de sa voix. Simple et enjoué dans la vie intime, Mercadier, dans les milieux littéraires, gardait volontiers le silence. Il semblait avoir le même parti pris que Maupassant de ne jamais discourir de littérature, principalement avec les gens du métier; et sa mine ne permettait pas de discerner si la cause de cette réserve était un excès de déférence pour les maîtres ou un irrésistible ennui. Il se tenait fort au courant, et ne se targuait point de ses lectures. Il n'ignorait certainement pas les premières « idéologies » de Philippe, assez fin pour les avoir

comprises, sans aller toutefois jusqu'à s'y intéresser. Philippe avait si bien le sentiment d'être, pour cet homme agréable, un étranger en esprit, que d'abord il ne devina point du tout l'objet de sa visite, Mercadier le laissa dans le doute un temps incroyable. La scène eût tourné au vaudeville entre deux personnages plus ordinaires. Ils étaient aussi intimidés l'un que l'autre. Mercadier, par contenance, admira le logis, les beaux arbres, et fut heureux de pouvoir dire qu'il possédait lui-même un jardin : il ne demeurait pas loin de là, rue de Grenelle. Il osa dire :

— Si nous allions causer dehors?

Et dehors, comme à la campagne, ils se familiarisèrent plus vite. Mercadier n'avait pas prévu le charme et l'ingénuité de Lefebvre. Il le croyait froid, pincé, hautain. Quelle bonne surprise ! Il était bien étonné, bien content de se sentir à son aise ; son cœur également ingénu en était tout plein de reconnaissance.

Mais cette heureuse disposition ne lui donnait pas encore le courage d'avouer à Philippe Lefebvre pourquoi il l'était venu déranger. Il ne le confessa que tout à fait au dernier moment, quand il vit que la discrétion l'obligeait de se retirer enfin. Il balbutia, il dit qu'André Jugon lui avait parlé, qu'il serait désireux d'éditer le nouveau livre... Il semblait demander cela comme une faveur. Le procédé était insolite, de la part d'un éditeur notable, s'adressant à un auteur qui n'avait, comme on dit, aucune espèce de situation. Philippe y fut sensible comme au compliment le plus délicat et le plus inattendu. Il ne cacha point son plaisir, sut remercier avec grâce, prit un air de friandise, et finalement se tut, aussi embarrassé que le visiteur.

Par chance, Madeleine survint, accompagnée de Philippe II. Sa beauté sage aurait, en tout état de cause, ravi Mercadier ; mais un effet amusant de lumière sur le visage et sur la robe, un contre-jour où la silhouette se cernait d'or à l'ondulation des cheveux, et au profil perdu des joues se diaprait de couleurs prismatiques, un jeu d'ombres grises ou mauves que n'eût point osées un impressionniste, étonnèrent l'imagination de ce peintre manqué. Ce fut le coup de foudre, un honnête coup de foudre. Mercadier était parfaitement capable de lire une

âme et d'analyser un caractère, mais à la manière des grands peintres de portraits qui peignent l'esprit de leurs modèles, et qui ne le sauraient définir, ainsi qu'ils ne le savent rendre, que par le moyen des teintes et des lignes.

Il avait contre Madeleine la même prévention que contre Philippe, elle lui procura la même agréable surprise. Pour employer son langage, il les croyait tous deux « à la pose » : la grâce bourgeoise de la femme le réconcilia, comme tout à l'heure la simplicité du mari, et il eut un peu de remords de les avoir témérairement jugés. Il ne se sentait plus seulement à son aise, mais à la vérité heureux, du bonheur visible et en quelque sorte pittoresque de ces trois êtres privilégiés ; car il ne séparait point, dans sa pensée, ce bel enfant du père et de la mère. Les quitter lui fut pénible, et il eut l'inspiration, bourgeoise aussi, de les inviter à dîner tous les trois pour leur faire connaître son propre ménage.

Cet homme timide n'éprouva aucun embarras à leur faire cette invitation un peu précipitée. Il la ménagea toutefois adroitement. Il dit à Philippe qu'il souhaitait le mettre en rapport avec un artiste encore jeune, peu connu, du plus beau talent.

— Il fera de vous une étude, dans votre jardin...

Ici, Mercadier glissa l'invitation. Il ajouta, par parenthèse, que la femme de ce jeune peintre inconnu était une créature de la plus rare et (il hasarda cette épithète qu'eût blâmée Goncourt) de la plus céleste beauté. Il revint à l'étude de plein air, qu'il voulait placer, dit-il, à la première page du livre ; et comme si André Jugon lui eût fait la leçon, il répéta que l'œuvre de Philippe, écrite *for the happy few*, devait, pour cette raison même, être présentée au public sous un demi-déguisement. Il assura que le portrait de l'auteur en frontispice était une enseigne innocemment trompeuse, et ferait douter l'acheteur, le temps de l'achat, si le livre était d'un idéologue ou d'un romancier mondain.

— Ceux, — dit-il, avec un bon rire, — qui s'y laisseront prendre, ne viendront pas ensuite me réclamer leur argent. Il n'y a pas de *rendus* en librairie comme dans les magasins de nouveautés.

Les Lefebvre acceptèrent l'invitation comme elle était

faite, de bon cœur et sans façon. Philippe sut gré à *son éditeur* de n'avoir pas oublié Rex. La petite mortification de la lecture d'où l'enfant avait été exclu s'effaçait. Le fils et le père eurent le sentiment que leur malentendu était dissipé. Mercadier vit bien qu'il faisait plaisir et voulut se retirer là-dessus ; mais il chercha un peu trop longtemps sa réplique de sortie.

— Au moins, — dit-il, — vous m'autorisez à le publier, ce portrait? C'est que je suis payé pour me méfier de vos confrères. Croiriez-vous que Maupassant m'a envoyé du papier timbré parce que je me suis permis de reproduire une de ses photographies?

La gaucherie de Mercadier avait on ne sait quoi de touchant et fut loin de le desservir. Les Lefebvre étaient aussi contents de lui qu'il s'en allait content d'eux.

« *Mais*, se disait-il en retournant rue de Grenelle, j'ai passé une heure exquise ! »

— *Mais* c'est un homme charmant ! — dit Madeleine à Philippe.

— Oui, — dit Rex avec une gravité comique.

— Et plein de goût, — dit Philippe, qui affectait de plaisanter, mais dont la vanité était satisfaite.

Ils n'auraient su dire pour quelle raison mystérieuse : jamais ils ne s'étaient sentis — tous les trois — unis si étroitement.

Les Lefebvre étaient trop du monde pour faire grande affaire de donner à dîner ou de se rendre à une invitation. Cependant, on parla, au cours de la semaine, plusieurs fois de ce dîner chez les Mercadier qui était pour le mercredi suivant. Madeleine n'oublia point de faire préalablement une visite, — inutile, car elle ne trouva pas madame Mercadier; Philippe, toujours soucieux de correction, y posa sa carte, et même, sur la demande expresse de l'enfant, celle de Rex. La question de la tenue fut aussi fort discutée. La table des Mercadier avait une bonne réputation, mais ils passaient pour recevoir sans cérémonie, et l'éditeur, bien qu'il fréquentât des journalistes qui vont quasi tous les soirs au théâtre, portait plus souvent le veston que l'habit. Mais Philippe flaira qu'il y aurait ce soir, en son honneur, plus d'étiquette, et ne se trompa point. Madame Mercadier, un peu émue de

recevoir ces grands bourgeois, bourgeoise elle-même, qui, sans snobisme, avait le sentiment de sa valeur et de sa dignité, proscrivit cette fois le « genre artiste » : elle obligea son mari de s'habiller.

C'était une femme de petite taille, malheureusement abîmée par l'embonpoint, mais qui avait gardé, après la quarantaine, une ravissante figure, éclairée par des yeux du gris le plus doux. Son intelligence était d'une fille de notable commerçant, née femme d'affaires et d'intérieur, à qui la conversation des lettrés ajoutait de très agréables ornements ; ayant tout maîtresse chez elle, menant au doigt et à l'œil son mari, qui se laissait mener avec reconnaissance et, pour la galerie, avait l'air de rechigner. Elle menait de même les domestiques, et se flattait de mener aussi ses enfants, à qui elle ne faisait sentir son autorité que par des chamailleries où ils avaient toujours le dernier mot. Ils étaient trois, famille nombreuse pour l'époque : un garçon, à peine plus âgé que Rex, qui avait les charmants yeux gris de sa mère, mais plus tendres et voilés de la mélancolie paternelle ; une toute petite fille, encore plus maîtresse femme que madame Mercadier ; et une aînée de douze ans qui en paraissait hardiment quinze, très grande, mince et souple, à qui déjà l'on ne pouvait manquer de prêter attention. Chateaubriand eût reconnu en elle son imaginaire sylphide. A l'étudier, on ne lui trouvait guère que des imperfections, même des vulgarités, et l'ensemble était délicieux. Philippe définit heureusement l'un, entre autres, de ses contrastes : petits yeux, grand regard.

Un admirable tableau de Renoir, mais contourné, représentait madame Mercadier et ses trois enfants sur un divan assez ordinaire au pied duquel était couché un gros chien. Ce tableau était placé dans le salon, au-dessus du même divan, où les quatre personnages se tenaient volontiers, dans la même attitude gauche et difficile ; les Lefebvre, dès leur entrée, eurent simultanément la vision des portraits et des originaux. Ils avaient d'abord monté un escalier droit et raide, éclairé brutalement au gaz, où vis-à-vis la porte une armure de samouraï montait la garde, et où les cadres, sur les deux murs, se touchaient ; puis traversé une galerie vitrée, sur la cour, et de là entrevu, derrière un store de perles, la

pénombre de la salle à manger, où des Monets de la première manière jetaient des lueurs. L'intimité du salon leur plut. C'était encore le temps des lampes, et il y avait là ce luxe, non seulement personnel, mais qui ne s'achète point, à aucun prix, qui ne sent pas l'intermédiaire et la boutique. A quoi devine-t-on qu'un tableau, une statuette, sont venus tout droit de l'atelier, sans passer chez le revendeur? N'importe : on le devine. Pas une de ces œuvres d'art n'avait non plus l'âge du musée ; toutes dataient ou d'hier ou d'aujourd'hui ; et sans doute elles n'étaient point vénérables, mais elles vivaient.

Les Lefebvre eurent la petite gêne d'arriver les premiers, dans une maison où ils venaient pour la première fois ; mais la simplicité de l'accueil leur procura l'illusion d'une amitié déjà ancienne et familière. Madame Mercadier faisait seulement un peu trop de frais, peut-être un peu d'esbroufe. Les deux mères, d'un regard furtif, comparèrent leurs garçons ; puis, tandis que Philippe et Mercadier, debout à la cheminée, croyaient devoir, par manière d'acquit, s'entretenir de leurs affaires d'édition, elles entamèrent une grande conversation dont madame Mercadier donna le la. Elle n'avait pas honte de ses bourgeoises vertus et ne semblait volontiers discourir que sur les choses ménagères ; mais des transitions insensibles et à la fois soudaines la ramenaient toujours au chapitre de ses relations. C'est ainsi qu'à propos de l'hygiène des enfants, elle conta une anecdote de Victor Hugo à Guernesey. Le *Père* faisait déposer chaque soir sur son balcon une cuve pleine d'eau ; il se réveillait à point pour assister au lever du soleil, et durant cette cérémonie se tenait debout, en chemise, les pieds dans l'eau froide.

« — Madame Mercadier, — disait-il, — vous devriez faire comme moi et obliger votre fils à en faire autant. C'est très sain.

» — Ce n'est pas mon système, — répondait madame Mercadier. »

Madame Lefebvre put inférer de cette histoire que madame Mercadier avait un système, qu'elle était femme à principes, qu'elle connaissait très intimement Victor Hugo, et qu'elle avait séjourné à Hauteville-house, dont elle esquissa une

description et un inventaire. Mercadier et Philippe s'étaient rapprochés.

Sur ce, quatre invités firent leur entrée simultanément. C'était, avec leurs femmes, le peintre qui devait exécuter le portrait de Philippe et le graveur qui devait exécuter le bois. Les deux couples faisaient un contraste si bien ménagé que, dans une société curieuse comme celle-ci du pittoresque et de l' « amusant », on devait, sans le moindre doute, les inviter ensemble exprès. Séruys, le peintre, était un petit homme à poil noir, ras, aux yeux fureteurs, sec, triste et absent. Famechon, le graveur, était cordial, bouffi, ventru, « tout ventre », comme dit Amyot, et tout ce qu'ajoute le vieux traducteur de Longus, que la pruderie moderne interdit de répéter. Sans avoir le génie du diagnostic, on apercevait d'abord que le scrupule, chez ce Famechon, n'allait point jusqu'à la maladie, et que son indifférence conjugale pouvait aller jusqu'à la philosophie. L'éclat emprunté de madame Famechon — Sidonie — témoignait que cette ancienne beauté, genre Rubens, s'évertuait, si l'on peut dire, afin de plaire encore, et que la coquetterie ou l'art pour l'art n'en étaient point les seules causes. Le mari avait l'air d'un homme qui veut ses aises, ne les chicane point et pense qu'il faut ce qu'il faut ; la femme avait si ingénument l'air d'une lionne pauvre que, par esprit de contradiction, Philippe douta qu'elle le fût. Il douta pour la même raison, ou l'inverse, que Claire Séruys fût aussi parfaitement immaculée que son visage de madone engageait les naïfs de le croire.

Un dernier convive fit une entrée à effet, juste au moment que madame Mercadier parlait de se mettre à table sans l'attendre, vu que le lièvre à la royale n'attend point. C'était un des polygraphes, ou plutôt des pantographes alors les plus importants et les plus fameux, de qui la gloire déjà ne sentait pas bon. Il y avait on ne sait quoi de malsain sur sa réputation et sur sa personne, toutes deux si soufflées qu'au coup d'épingle de la mort elles devaient se dégonfler subitement. Ce maître-Jacques de la littérature, entre autres poète lyrique, avait du moins le physique de ce dernier emploi : il portait une cravate Lavallière de soie blanche, et livrait au vent, même entre quatre murs, ce qu'il lui restait de cheveux,

comme Chateaubriand sur sa tour ou Byron à Missolonghi. Romantique de chez Tortoni, fripé, soignant sur lui les stigmates de vices qu'il ne pratiquait point, il se soumettait à un régime sévère tout en simulant l'alcoolisme. Il avait le verbe haut et rieur, et l'on n'imaginait point de quoi, sinon de lui-même, il pouvait toujours être si content. Il déclara qu'il n'avait rien mangé depuis la veille, en prévision du bon dîner qu'il comptait faire, et l'on fut en cortège dans la salle du festin.

Elle était simple, de dimensions petites et même d'aspect campagnard, mais toute réveillée par le plein air des tableaux. Philippe, si peu connaisseur et peut-être bien, comme on disait, réactionnaire en peinture, fut cependant séduit par un village au crépuscule, de Sisley, et par des glaçons de Monet dont le glissement faisait quasi trompe-l'œil entre deux lignes de peupliers. Le service de la table était correct, sans rien pour la montre, et Mercadier versait lui-même les vins, qui méritaient cet honneur. Quant au menu, il était pour satisfaire le goût, non le protocole, et ne comportait, outre les accessoires, que deux gros plats, le lièvre à la royale étant précédé d'un chou farci, dont la recette, fort compliquée, fut sollicitée en vain, et par madame Séruys et par madame Famechon.

— C'est un secret de famille, — dit madame Mercadier.

Elle faisait mine de plaisanter, mais son refus était sans réplique.

Ce chef-d'œuvre de chou farci défraya un bon quart d'heure la conversation qui, pour être culinaire, ne fut pas moins littéraire, et que le poète lyrique illustra d'anecdotes, de Dumas père et de Théophile Gautier.

Cependant Philippe était contraint et se reprochait de l'être. Ses hôtes lui inspiraient de la sympathie, mais comme une sympathie de raisonnement, et qui ne l'entraînait point. La chaleur fausse du poète le glaçait. Il songeait : « C'est donc cela qu'on appelle un causeur étincelant? » Il ne l'enviait ni certes ne se souciait pas d'entrer avec lui en compétence, et ce n'est point par vanité, mais par esprit de justice qu'il souffrait de passer au second plan. Il s'effaçait et gardait le silence, mais craignait aussi qu'on n'imaginât qu'il se taisait

par hauteur ou par bouderie. Il faisait de son mieux l'empressé auprès de Claire Séruys sa voisine, mais ne pouvait se défendre de l'arrière-pensée qu'on l'eût mise là pour la lui offrir. Il en eût été moins choqué si, comme Sidonie Famechon, elle eût avoué de toute sa personne ce qu'il la soupçonnait d'être; et d'autre part, le cynisme physique de Sidonie l'irritait comme une fausse note extravagante dans un milieu si évidemment bourgeois. Il échangea un regard avec Madeleine et se sentit un peu moins seul, de la voir aussi dépaysée que lui.

Lorsque l'on retourna dans le salon, il était déjà empli de gens conviés pour l'après-dînée, les « cure-dents », comme disait alors un argot passablement vulgaire. Ces *tarde venientes*, qui ne participaient point de la béatitude ni de l'optimisme que procure un bon repas, firent à ceux qui sortaient de table l'effet de témoins importuns ; et les Lefebvre, qui ne se sentent bien qu'entre soi, éprouvèrent d'autant plus le besoin de s'échapper le plus tôt possible. La soirée cependant était charmante, et aucun banquier de Francfort n'aurait pu s'offrir à prix d'argent un tel programme : il était impayable. Les artistes étaient chez eux, ce qui leur peut arriver à Londres, mais point à Paris, même dans le monde artiste. Quand on les priait de travailler de leur métier, ils ne se le faisaient pas dire deux fois. On ne craignait pas non plus, comme Napoléon, la confusion des genres. Le *Chat noir* était alors en grande vogue. Les chansonniers de cet établissement débitèrent leurs chansons classiques : *le Bal de l'Hôtel de Ville, les Fœtus, l'Expulsion* ; après quoi on applaudit une grosse belle fille, qui est devenue grande cantatrice depuis, qu'un brave homme de peintre avait découverte récemment dans une auberge de la banlieue. Elle faisait ce soir ses véritables débuts et, d'une voix superbement maladroite, chantait du Berlioz pêle-mêle avec des vieilleries d'opéra-comique.

Les Lefebvre ne demeurèrent qu'une heure ; mais ce peu de temps leur suffit pour nouer, dans ce monde cordial et facile, une foule de relations qu'ils ne cherchaient pas, qu'ils ne pouvaient pas fuir. Quand ils battirent en retraite, ils avaient le sentiment accablant d'avoir aliéné leur liberté pour deux mois au bas mot. Des gens qu'ils ne connaissaient point

tout à l'heure, qui ne leur étaient pas odieux, mais dont la fréquentation forcée menaçait de désorienter leur vie, les avaient contraints d'accepter des invitations à raison de trois par semaine, qu'ensuite il faudrait rendre.

Philippe songeait, dans la voiture :

« Et tout ce remue-ménage est causé par mon petit livre, que mes nouveaux amis se croiront tous obligés de lire parce qu'ils savent maintenant comment j'ai le nez fait, qu'ils prôneront par snobisme, qu'ils comprendront peut-être parce qu'ils ne sont point sots, mais qui leur semblera un paradoxe *inactuel* et dénué du moindre intérêt ! »

Madeleine, comme à l'ordinaire, trop certaine de penser les même choses que lui, se taisait. Rex avait reposé sa tête sur l'épaule de son père et s'était endormi au petit trot du cheval. Le tiède contact de l'enfant pénétrait Philippe d'une joie délicieuse. Il sentait contre son âme l'âme pareille, mais neuve, cette fois par hasard confiante et abandonnée.

V

LA SUGGESTION

Ce monde où les Lefebvre venaient d'être si brusquement jetés n'avait pas sans doute le caractère que La Bruyère juge « bien fade », qui est celui de n'en avoir aucun ; mais il manquait de définition, et rien ne pouvait davantage incommoder Philippe, de qui l'entendement et la sensibilité se trouvaient paralysés à la lettre, sitôt que l'un ni l'autre ne parvenaient point à définir leur objet clairement et distinctement. Ce besoin est commun à tous les Français, mais Philippe l'outrait encore. Deux peuples, depuis l'origine des peuples, se sont montrés entièrement réfractaires à la notion de l'illimité : les Hellènes et nous. La Grèce l'a témoigné plutôt dans l'ordre esthétique et la France dans l'ordre de la raison ; l'art grec est fini, et les idées françaises sont définies.

On appelait alors ce monde-là le monde artiste, pour le discerner du monde tout court ou proprement dit ; mais le monde lui-même n'était, dès cette époque, susceptible d'au-

cune définition qui répondît à l'adverbe proprement. Et de plus les deux se communiquaient, se pénétraient. Ils se prêtaient leurs effectifs. Les mondains qui fréquentaient dans les deux compagnies en étaient quittes pour changer assez notablement de visage et de ton chaque fois qu'ils changeaient de place. Ils le faisaient sans y penser, avec la même facilité que Maître Jacques.

Ce qui signalait le monde artiste (où les artistes n'avaient pas la majorité), c'était le sans-cérémonie, ou plutôt l'affectation de sans-cérémonie, qui ne dégénérait pas en bohème et ne passait point un fort agréable laisser-aller. Le snobisme n'en était nullement banni. L'atelier de B... était plus somptueux que beaucoup de salons à l'ancienne mode, et d'ailleurs B... ne se croyait pas obligé d'être peintre parce qu'il avait un atelier. Deux ou trois duchesses y coudoyaient une centaine de grandes bourgeoises et une douzaine de « femmes d'artistes ». B..., pour donner la note, allumait une pipe au lieu d'un cigare ; mais cette pipe était si élégante et fumée avec tant de désinvolture que l'on ne concevait point qu'il lui pût jamais dire, comme ce pauvre Giboyer :

« — Je ne te mènerai plus dans le monde. »

Faute de savoir compter, ou pour toute autre cause, la dépense était large dans le monde artiste, et le luxe y était réel, non point sans montre, mais sans trop d'étalage. Il y régnait une facilité sociale qui hâtait les amitiés, d'ailleurs superficielles. L'indiscrétion y était plus rare qu'on n'aurait pu craindre et procédait d'une confiance réciproque, poussée jusqu'à la niaiserie : c'était le défaut d'une qualité. En ce pays du cœur sur la main, on ignorait l'éminente dignité de la solitude ; on y avait un perpétuel besoin de compagnie, de vie extérieure, comme dans le Midi, où les gens ne se sentent chez soi qu'au café-glacier et ne sauraient prendre que sur une table de marbre tous leurs repas, fût-ce le petit déjeuner du matin. Tous ces artistes ou penseurs ne témoignaient aucun goût pour le recueillement, dont l'utilité leur échappait, et l'on pourrait leur appliquer la critique passablement méprisante qu'asséna Renan un jour à un politique du même temps : ils ne faisaient jamais oraison.

Ils ne faisaient pas davantage la fête, sauf deux ou trois

originaux demeurés pis que célèbres : légendaires. Par exemple, quand on avait la fâcheuse fortune de tomber entre les pattes de l'un ou l'autre de ces deux ou trois, on ne pouvait plus s'en dépêtrer. Après dîner, il vous traînait au théâtre, d'où il vous ramenait souper, jusqu'à des heures indues, la maîtresse de la maison vous demandait alors sérieusement si vous pensiez retourner chez vous à une heure pareille et si vous ne préfériez pas que l'on vous dressât un lit : comme l'on comptait bien sur vous pour déjeuner demain matin, vous vous seriez trouvé ainsi tout porté. Mais, partout ailleurs, les mœurs étaient beaucoup plus régulières.

Seulement, toutes les maisons de ce monde étant, pour ainsi dire, solidaires et succursales, on s'y trouvait comme emboîté du premier coup. Une première invitation nécessitait toutes les autres, qu'il n'était pas moins obligatoire d'accepter. Un homme qui, hier encore, n'était pas « du monde », ou de ce monde, et n'allait nulle part, se voyait, dès la première fois qu'il était allé quelque part, requis d'aller désormais partout. C'était une franc-maçonnerie où l'on ne pénétrait certes point sans invitation, mais où les épreuves d'entrée étaient le pont aux ânes.

Nul régime n'était plus fait pour déplaire à Philippe ; mais il ne s'en avisa pas d'abord, pour l'unique raison qu'il ne s'ennuya point chez ses nouveaux amis, ni chez les amis de ses amis. Il se crut même à son aise dans le milieu littéraire mondain, lui qui se sentait toujours déplacé dans les milieux littéraires tout court. Il accepta de bonne grâce, durant plusieurs semaines, une servitude qui ne lui parut décidément insupportable que le jour qu'il estima au juste la médiocrité foncière de tous ces braves gens.

C'est environ le même temps qu'il prit garde à une certaine particularité de leurs mœurs, et que sa candeur s'en effaroucha au plus haut point. Sa découverte aurait bien prêté à rire aux vieux routiers. Bien que la règle du ménage à trois fût moins générale que ne l'ont prétendu les mauvaises langues, il ne laissait pas d'y avoir pas mal de liaisons hors mariage; et l'extrême bourgeoisie du monde artiste se marquait, non par la réprobation, mais, à rebours, par l'aveu et la consécration quasi officielle de ces arrangements

quasi conjugaux. Ces *collages* — comme on s'exprimait alors dans la meilleure littérature — étaient tenus pour des espèces de mariages d'une qualité à peine inférieure, toujours respectables, parfois exemplaires, à condition que l'homme fût « arrivé » et la femme « honnête », c'est-à-dire mariée d'autre part. Quelqu'un qui savait son monde n'avait pas le droit de les ignorer, ni une bonne maîtresse de maison celui de n'en pas tenir compte.

En vertu de ces principes, les divers amphitryons qui reçurent les Lefebvre consentaient bien, à la rigueur, que Madeleine « ne fût encore avec personne » ; mais ils se demandèrent ingénument « avec qui pouvait bien être » Philippe, quitte à lui indiquer une maîtresse d'office au cas qu'il ne la déclarât pas lui-même. Les deux femmes avec lesquelles il cherchait le tête-à-tête plus volontiers étaient les comtesses Wieliczka, en ce moment à Paris et fort répandues ; mais la fille semblait trop jeune et la mère trop défraîchie. En procédant par élimination, l'on pouvait attribuer à Philippe, soit la femme du peintre qui faisait son portrait, Claire Séruys, ou celle du graveur, Sidonie Famechon ; mais on doutait que cette dernière, trop besogneuse, courût la chance de se brouiller, pour une fantaisie, avec un homme d'âge fort riche qui l'entretenait ; au lieu que l'autre, avec ses airs de vierge, était connue pour tellement facile qu'on n'imaginait point que Philippe fût venu cinq ou six fois poser chez le mari sans qu'elle eût trouvé dix ou douze occasions et autant de prétextes pour tomber entre ses bras.

Les Lefebvre, en conséquence, ne furent désormais d'aucun dîner dont ne fussent point les Séruys, et Philippe fut toujours placé à la droite ou à la gauche de Claire. Elle avait peu de conversation, mais il prenait plaisir à la regarder. Elle le regardait aussi, et il était si neuf qu'il ne s'en apercevait pas. Elle semblait lui dire en toute innocence : « Qu'est-ce que vous attendez? Tout le monde le veut. » Quand il comprit, il fut d'abord effaré, et ne put ensuite s'empêcher de rire. Que pouvait-il craindre? N'était-il pas assez grand pour se défendre, ni assez adroit pour se dérober sans ridicule? Il ne s'alarmait pas ; néanmoins, ces entreprises contre sa vertu lui semblaient inconvenantes et le mortifiaient. Il avait même

un peu de remords, si l'on peut dire, virtuel, et poussait le byzantinisme du scrupule jusqu'à se reprocher un manquement, possible en théorie, à la foi conjugale, dans l'instant même qu'il se reconnaissait incapable d'une infidélité pratique. La victime, également imaginaire, de cette imaginanaire tromperie n'était plus Rex, mais Madeleine, ou peut-être Zosia.

Persuadé, selon l'évidence, que nul être humain n'avait le pouvoir exorbitant de l'obliger à « se mettre » avec madame Séruys, il en voulut cependant au monde qui formait un si téméraire dessein, et prit fantaisie de le bouder. Il se jugea bien assez grand homme pour imiter les façons bourrues, et l'on oserait dire mal élevées, d'autres grands hommes, qui, sous prétexte qu'ils n'écrivent jamais une lettre, ne répondent même pas aux invitations. Il en déclina plusieurs par caprice plutôt que par système, et sans prendre la peine de colorer ses refus. On le rechercha d'autant plus qu'il se prodiguait moins : il se cloîtra. Madeleine obtint malaisément de lui l'autorisation d'expliquer aux fâcheux qu'il avait commencé de corriger ses épreuves, que cette besogne l'absorbait et qu'il ne voulait plus voir âme qui vive.

— Moi-même, — disait-elle, en baissant les yeux et en rougissant du mensonge, — je n'ai pas le droit d'entrer dans le cabinet de mon mari quand il travaille.

— C'est comme moi. Ah ! ils ne sont pas drôles tous les matins, les écrivains de génie ! — soupirait en minaudant l'épouse d'un romancier prodigieusement médiocre, dont la spécialité était l'étude des mœurs villageoises.

Le succès rompit la retraite de Philippe. Sa nouvelle « idéologie », qui n'avait rien pour séduire un public alors peu épris de l'intelligence pure, fut tirée à un plus grand nombre d'exemplaires qu'en moyenne les romans dits « contemporains ». La portée de sa doctrine fut mesurée à la rigueur, et Philippe décidément consacré prince de la jeunesse. Il apprécia cette rare bonne fortune d'être jugé selon son mérite... Il attendait avec angoisse le jugement de Zosia Wieliczka. Elle seule, pensait-il, était capable de comprendre sa pensée, mais cette cosmopolite ne l'aimerait point. Il exprima ce doute par une dédicace qu'il trouvait lui-même prétentieuse et alambiquée.

Puis il attendit la réponse et le verdict de l'étrangère, dans un état de véritable transe : au bout de plusieurs jours le volume lui fut renvoyé !

Les deux comtesses Wieliczka, selon l'habitude de leur fantaisie, étaient parties brusquement pour Nice. Cette fuite suggéra aussitôt à Philippe des projets de voyage. Il s'avisa qu'il n'avait pas quitté Paris depuis bien longtemps. Comme la plupart des hommes qui se flattent de soumettre leurs moindres actes au contrôle de la raison, il prenait ordinairement les résolutions les plus graves par caprice et par association d'idées. Il ne connaissait pas encore la Grèce ! A la réflexion, cela lui parut un scandale. Il songeait, avec un contentement mêlé de tendre jalousie : « Rex a plus de chance que moi, c'est à l'heure de mon *aube ardente* que j'aurais dû faire ce pèlerinage. » Il apprit de la sorte qu'il ne doutait point d'emmener son fils ni, par conséquent, sa femme. Mais la Grèce est inhabitable à l'époque des vacances ! D'ailleurs, ni Madeleine, ni surtout Rex ne voulaient entendre parler d'un si long délai. Quant à son livre, Philippe l'abandonnait sans souci et sans remords. Il le pouvait d'autant mieux que le succès ne se démentait pas ; et Mercadier, qui visitait les Lefebvre le plus souvent possible, criait dès la porte :

— Je tire encore !

Le bon éditeur ajoutait naïvement :

— C'est fabuleux.

Philippe avait fait suivre à Nice l'exemplaire de Zosia. Il croyait n'y plus penser ; il ne sut qu'en recevant une lettre d'elle avec quelle impatience il attendait son jugement et avec quelle appréhension. Mais c'était à l'instant même du départ pour Brindisi, et il glissa la lettre, avec d'autres, dans la poche de son veston.

Un peu plus tard, dans l'omnibus, en route pour la gare de Lyon, Madeleine lui dit :

— Tu n'as seulement pas regardé ton courrier.

— Ah ! non, — fit-il.

Et il prit d'abord *la* lettre, ouvrit l'enveloppe, en tira trois feuilles de grand format, fit une moue hypocrite et murmura :

— Il y en a long.

Puis il remit les douze pages dans l'enveloppe et l'enveloppe dans sa poche.

— Tu ne lis pas? — dit Madeleine.

— C'est de la petite Wieliczka, — dit-il. — Sans doute à propos de mon bouquin. J'aurai largement le temps de lire en wagon cette prose abondante.

L'indifférence jouée, le ton dédaigneux causèrent à Rex un vif plaisir : il ne put se défendre de sourire très malicieusement. Philippe lui demanda ce qui l'égayait. Il repartit avec finesse que « papa, qui n'aimait pas écrire des lettres, ne devait pas être flatté d'en avoir une à répondre, de douze pages, à mademoiselle Zosia ». Rex avait ouï parler du « droit de réponse », dans les journaux, et imaginait que le « devoir de réponse », dans les relations de la société, comporte de même l'égalité de copie. Philippe le plaisanta doucement. Philippe II avait trop d'esprit naturel pour ne pas fort bien prendre la plaisanterie. Puis ils s'entretinrent d'autre chose.

A la gare, Philippe perdit un peu le sang-froid : il ne voyageait plus avec le même calme, à présent qu'il ne voyageait point seul. Enfin, les bagages furent enregistrés ; la famille Perrichon, comme disait Philippe II, s'installa dans le sleeping ; et le train partit. Philippe ne paraissait plus songer à la lettre. Rex n'était dupe qu'à demi de cet oubli apparent, mais garda bien de souffler mot. Philippe, en effet, n'oubliait point, mais voulait être seul pour lire la « prose abondante » de Zosia. Il dut se contenter d'un à peu près de solitude. Quand le soir vint, il céda les deux divans à sa femme et à son fils, et choisit celle des couchettes supérieures sous laquelle était Madeleine, l'autre demeurait inoccupée. Rex s'était endormi presque aussitôt. Madeleine, crainte de le réveiller, se taisait, et avait fait la nuit. Philippe, étendu, accoudé, rabattit un seul fuseau du ballon bleu qui voilait le globe de la lampe. Une lueur de lanterne sourde se projeta sur son drap, sur ses mains qui tenaient la lettre, et tremblaient un peu, mais évitaient de la froisser. Il la lut, à la dérobée.

Ce n'était pas la lettre qu'il attendait : quelle lettre est jamais celle qu'on attend? Et ce qui d'abord le mortifia — vanité petite — fut qu'elle ne débutât point par des bana-

lités agréables, par un enthousiaste accusé de réception du chef-d'œuvre, par un de ces cris qu'il semble qu'on ne puisse retenir. Selon sa coutume, Zosia parlait d'elle-même, avec un égoïsme effréné, non pas indifférent, mais hostile à tout ce qui existe, et son accent avait une âpreté singulière. Si intermittentes étaient les relations de Philippe Lefebvre et de Zosia Wieliczka, que toutes les fois qu'il la revoyait après une absence ou recevait d'elle une lettre, il avait le sentiment de prendre contact avec un personnage nouveau. Non point qu'elle ne fût conséquente ni qu'il méconnût cette identité ; mais elle était en perpétuel progrès ; et si l'on peut emprunter cette façon de dire aux médecins, qui l'appliquent à des maladies, son caractère, ainsi que sa personne physique, était à évolution rapide. Femme à l'âge où les autres sont petites filles — c'était hier — elle n'avait pas perdu depuis une minute cette avance, ni ralenti sa hâte d'anticiper. Elle accusait toujours un appétit de vivre, suspect au même titre que ces fringales qui sont des symptômes de la consomption. Ce n'est pas elle qui se fût accommodée de faire à travers la réalité une charmante promenade : elle prenait un galop, et déjà elle était à la cravache. Ces métaphores étaient de son style, et Philippe, à qui elle avait révélé son mal, les trouvait sinistres, ou peut-être inconvenantes.

C'est par un rappel de cet aveu qu'elle débutait. Une consultation peu rassurante avait déterminé ce nouveau départ brusque de Paris pour Nice. Elle annonçait un départ prochain pour la Pologne, dont le climat, disait-elle, ne lui était pas si défavorable qu'on aurait pu croire. Elle parlait de son état précaire avec une brutale et impudique franchise, mais elle ne le plaignait pas. L'élégie n'était pas du tout son genre, et si elle n'était enragée de vivre que par pressentiment de mourir jeune, du moins elle ne parlait que de vivre et sous-entendait la mort.

Toutes les existences possibles, elle les avait déjà vécues ou rêvées. Elle citait, avec des formules de chronique mondaine, les hommes — un peu pressés — qui chaque jour demandaient sa main : un duc... Elle n'avait pas de ces snobismes ; ou bien alors, elle voulait un roi. Mais de quel droit se fût-elle mariée? Les longs desseins ne lui étaient pas permis.

Elle ne pouvait aimer qu'en passant. Elle écrivait : « Je ne suis pas assujettie à la même loi que celles qui durent » ; et elle déclarait à Philippe, cette innocente, que volontiers elle l'eût agréé pour amant, le jugeant digne d'elle comme elle se jugeait digne de lui. C'était la transition imprévue par où elle retournait à son livre.

Elle lui promettait « la gloire », dans les mêmes termes qu'une bohémienne qui lui eût prédit l'avenir. Après le coup d'encensoir, elle revenait à soi, sans quitter le thème de la gloire ; mais il n'était plus question que de la sienne. Elle avouait hautement ses ambitions universelles, l'ennui que lui causait la lenteur de sa renommée de peintre. La publicité du théâtre la tentait. N'avait-elle pas une voix admirable? Hélas ! les médecins lui interdisaient jusqu'à nouvel ordre tout effort et tout travail.

Puis elle revenait à Philippe, et de nouveau lui donnait de l'encensoir. Elle parlait enfin du livre, mais n'en discutait point les idées. Elle louait la forme, le style, le français, avec une compétence bien remarquable chez une étrangère. Elle louait Philippe d'avoir réussi, et ne semblait prendre garde qu'au profit matériel, de gloire, sinon d'argent. Il en était choqué. Cette enfant ardente, intelligente, mais positive, et trop tendre au succès finissait par lui inspirer quelque mépris. Il lui reprochait amèrement de n'apercevoir que les grâces de son œuvre et de n'en point pénétrer le sens profond : petite fille qui s'amusait aux miroitements de la surface; il la comparait à lord Swanage, renversé parmi les coussins rouges du bateau, et jouant avec la pâle monnaie de lumière, avec les ombres innombrables de feuilles qui couraient sur ses mains, sur ses joues colorées, sur tout son corps vêtu de blanc.

Mais soudain la petite fille s'attaquait à ces idées dont Philippe était si fier et à quoi elle n'avait semblé d'abord prêter aucune attention ; elle en faisait la critique partiale, mais perspicace, — qui sait? perfide. Avait-elle deviné le symbolisme, pour elle injurieux, du livre et que sans y paraître visiblement ni sans y être nommée de son nom elle y jouait cependant le rôle de l'entité ennemie? *Forse che no* ; mais, au cas qu'elle l'eût deviné, elle n'eût point défendu avec

plus de chaleur la cause du cosmopolitisme malmené par Philippe Lefebvre : elle semblait faire sa propre apologie. Elle usait de plus de sarcasmes que de raisonnements, tournait en dérision la thèse, particulièrement chère à Philippe, du moi de la Patrie. « Une vieillerie », disait-elle. Les arguments de Zosia n'étaient point non plus trop neufs, malgré l'appareil d'érudition, et même de pédanterie philosophique dont elle les déguisait ; mais toutes les armes lui étaient bonnes pourvu qu'elles fissent mal. La petite fille était trop femme pour ne se point soucier davantage de blesser Philippe que de le réfuter. Elle connaissait tous ses points faibles.

Le pire poison était à la fin de la lettre. « Vous vous flattez, écrivait Zosia, d'être indépendant, et vous êtes l'esclave de préjugés que, pour rassurer votre conscience, vous appelez des traditions ; mais vous n'osez pas aller jusqu'au bout de votre logique, parce que vous avez l'obscur sentiment qu'elle contredirait votre instinct de liberté. » Zosia lui éclairait si bien cet « obscur sentiment » qu'il prenait peur. « J'ai horreur, disait-elle encore, d'un nationalisme étroit et exclusif ; mais il est l'aboutissement de votre doctrine, et il y a une espèce de lâcheté de votre part à n'en pas vouloir convenir : j'aimerais mieux que vous n'eussiez pas commis cette lâcheté. Au surplus, elle ne vous servira de rien. Vous serez entraîné plus loin que vous ne pouvez croire. Je vous vois fort bien devenant un jour ou l'autre un « animal religieux ». Si vous ne suivez pas vous-même le mouvement que vous avez créé, il se continuera sans vous. Désormais vous avez trop d'influence. Peu importe qu'après avoir semé, vous refusiez de faire la moisson. Les disciples et les héritiers achèveront, malgré le maître, la pensée du maître. »

Quels disciples? Philippe Lefebvre n'en connaissait nommément aucun ; mais le mot « héritier » le fit frémir. Il abaissa la vue sur Philippe II qui dormait, et il se souvint du jour où pour la première fois il l'avait vu dormir dans son berceau ; et il se demanda si cette intelligence, parce qu'elle était fille de la sienne, n'était pas nécessairement son ennemie, s'il n'y verrait pas un jour les idées qu'il ne pouvait faire autrement que de lui transmettre, lever au delà de ses désirs et donner des fruits qu'il ne souhaitait point.

VI

HYLAS

Le subtil poison qu'avait insinué dans l'âme de Philippe la lettre de Zosia Wieliczka, demeura longtemps sans effet. L'air sec et léger de l'Attique était pour lui comme un remède, un antidote souverain. Nul souci actuel ne pouvait le divertir de sa piété. Il avait de naïfs attendrissements. Ce qui ne cessait pas de l'attendrir, c'était la petitesse des choses. Il se disait : « Cette terre élue est le berceau de la beauté, et elle est véritablement un berceau. » Il reconnaissait avec orgueil qu'il était bien pénétré de l'esprit classique, puisqu'il avait le goût de cette mesure et une sorte d'horreur de l'infini. Quand il contemplait le golfe d'Égine, il s'étonnait naïvement que tous les lieux de la plus noble histoire fussent ainsi resserrés les uns contre les autres, et il admirait d'autant plus Salamine qu'il la voyait à la portée de sa main.

Longtemps il ne put se résoudre de se déplacer pour visiter les rives illustres et les îles de plus près, mais une par une et en perdant la vue de cet ensemble qui le ravissait. Enfin, suivant à la lettre les prescriptions du guide, il se mit en quête d'un drogman. Philippe ne pouvait faire une nouvelle connaissance, fût-ce de cet ordre, sans éprouver d'abord le besoin, non pas de définir le personnage, mais d'en exécuter, pour son plaisir, le portrait : ce n'est pas la même chose, car la définition, si brève soit-elle, ne doit rien omettre, au lieu qu'un seul caractère, avec le seul mot qui l'exprime, suffisent au portrait. Philippe Lefebvre pensa donc avoir achevé celui de son drogman, quand il eut trouvé que c'était un homme qui suait. Il observa en passant que ce mot sueur, presque ignoble chez nous, est usuel et de bon ton chez les anciens Grecs, qui même le prennent quelquefois au sens moral. Ils le prennent du moins toujours au sens athlétique. C'est toujours, bien que Platon ni Xénophon ne spécifient pas, une noble sueur, une sueur olympique, isthmique ou néméenne. Ils ne spécifient pas, parce qu'il y a la sueur de l'homme libre et celle de l'esclave, qu'on le sait bien, et qu'il

va de soi que ces philosophes de race supérieure ne peuvent parler que de la première. Mais la sueur d'Eleuthère Stavros (il s'appelait Eleuthère, par antiphrase) était essentiellement une sueur d'esclave.

Déjà sur l'âge, adipeux malgré cette perpétuelle sécrétion, et luisant, Stavros trouvait moyen d'être à la fois très lent et très empressé. Il n'avait à aucun degré la faculté de l'organisation, ce qui, dans son métier, est fâcheux. Il se donnait, sans effort, un mal incroyable, pour faire des choses qu'il avait l'habitude de faire depuis une vingtaine d'années on ne saurait dire combien de fois par an pendant la saison des étrangers. Le moindre accroc le jetait dans des crises nerveuses ; son désespoir se traduisait par une sorte de mélopée, par un gémissement continu, ou plutôt par un hennissement; mais il était, d'autre part, toujours enchanté de ce qu'il faisait, et il célébrait son génie de courrier avec une enflure comique, avec des gestes de bouffon napolitain.

Stavros demanda trois jours pour combiner l'excursion du golfe, comme si tout n'eût pas été réglé d'avance par un invariable protocole. Le troisième soir, il vint trouver, à l'hôtel de la Grande-Bretagne, les Lefebvre qui achevaient de dîner. Un peu alourdis par la chaleur et par un repas trop copieux, d'ailleurs fort bon, ils faisaient encore des excès de miel de l'Hymette et riaient tous les trois comme des fous. Philippe avait dit au garçon :

— Puis-je me faire expédier à Paris une provision de ce miel délicieux?

On ne lui avait pas caché que les formalités de l'envoi étaient innombrables et assommantes ; mais on se faisait fort de vaincre toutes les difficultés pour l'amour de lui, et on avait reçu sa commande; après quoi on lui avait révélé qu'il trouverait autant de miel de l'Hymette qu'il pouvait souhaiter, dans une grande épicerie de la place Saint-Augustin. C'était tout. Il faut peu de chose pour amuser les voyageurs. Stavros parut choqué de cette hilarité dont il n'était ni la cause ni l'objet. Il attendit que les Lefebvre eussent fini de rire.

Quand on daigna lui prêter attention, d'abord il s'essuya le visage avec la serviette que Rex venait de poser sur la

table ; puis il annonça pompeusement que tout était prêt et que son programme passait les plus ambitieuses espérances. Pour tout dire d'un mot, il avait réussi à se procurer un vapeur, il avait loué un « pyroscaphe » ! On pourrait coucher à bord ! La chose était nécessaire, au moins une nuit : le pyroscaphe devait faire escale dans une petite anse tranquille, voisine d'Épidaure, vu que, pour se rendre de là, par voie de terre, au temple d'Esculape, il fallait partir dès le point du jour.

Eleuthère Stavros ne dissimula pas à ses clients que cette dernière partie du voyage serait un peu dure : on fait la route à dos de mulets, et ils ne sont point sellés, mais bâtés. Impossible d'obtenir des agoyates aucun autre harnachement que le bât. Stavros conta que l'année précédente, un Français dont il dit le nom (qui était une des grosses fortunes d'alors) était allé au même endroit avec sa maîtresse, et que cette maîtresse prévoyante avait apporté de Paris, exprès, une selle « tout en or ». Jamais les agoyates n'avaient consenti de débâter une des mules ni de remplacer le bât par la selle en or, et la maîtresse du richard en avait été pour ses frais, outre la courbature.

Rex ne craignait pas les courbatures, il ne savait même pas ce que c'est, et il se moquait absolument de monter une mule bâtée. L'histoire du drogman ne l'intéressa point ; il ne prit garde qu'au pyroscaphe. Comme il avait une imagination d'enfant, mais d'enfant riche, il se représenta un beau jouet, un yacht où chacun aurait sa chambre, tenu à l'anglaise, avec des acajous merveilleusement cirés et des cuivres resplendissants. Philippe, dont l'imagination était plus rassise, mais pareille, se laissa prendre comme lui aux phrases de Stavros ; et tous deux firent la grimace quand ils virent le misérable sabot. La bonne humeur de Madeleine les empêcha de se plaindre, ils auraient eu honte ; et Rex, après tout, sentit qu'il aimait beaucoup mieux un « vapeur » comme celui-là, qu'un vrai grand vapeur pour les grandes personnes. Il lui accorda sur-le-champ sa protection, et cette tendresse touchante que les enfants ne manquent guère de témoigner aux objets de rebut ou aux êtres laids et déshérités ; car c'est une des délicatesses de la sensibilité puérile que

Victor Hugo a traduite quand il a écrit : « J'aime l'araignée et j'aime l'ortie, parce qu'on les hait... »

Avant même qu'on eût levé l'ancre, Philippe II avait achevé la visite de ce bateau noir et malpropre, qui, dès que l'on allumait les machines, s'enveloppait de suie et de fumée, comme une sèche s'enveloppe d'encre. Ce qui lui plut d'abord fut la cuisine, si impraticable qu'il ne semblait point que l'on y pût préparer autre chose que des dînettes de théâtre. Il put pénétrer dans ce lieu nauséabond sans avoir l'appétit aussitôt coupé ! Après la cuisine, il appréciait la cabine unique où il se réjouissait de passer la nuit avec ses parents, et s'amusait d'avance, parce qu'il imaginait comme on y serait mal. Eleuthère Stavros avait parlé de trois lits : il y avait, dans le sens de la longueur, deux planches, vis-à-vis l'une de l'autre, qui se rabattaient et, une fois rabattues, se touchaient presque. Une troisième, en travers, était si courte qu'un enfant y avait à peine la place de s'étendre.

— Moi, — dit Philippe, — je ne couche pas là-dedans. A aucun prix ! Je dormirai sur le pont.

Rex comptait bien que Madeleine en voudrait faire autant, et que cette infâme — cette merveilleuse cabine serait son domicile particulier.

Cependant le pyroscaphe, cahin-caha, se faufilait entre les îles, avec la même lenteur que les vaisseaux creux de l'*Odyssée*. Ce souvenir s'imposait, bien que l'odeur abominable de l'huile et du charbon en accusât l'anachronisme ; et l'on comprenait aisément que certains des héros de jadis eussent mis dix années à regagner leur patrie, après avoir détruit la puissante ville fortifiée de Troie. La promenade, pour ce motif, n'ennuyait pas Philippe en dépit des incommodités, et de la monotonie d'un spectacle, toujours splendide, toujours le même. Mais il regardait surtout aller et venir son fils. Et il se ressouvenait du fils d'Hector, qui se rejette avec un cri contre le sein de la nourrice à la belle ceinture, quand il voit branler terriblement la crinière de cheval au cimier du casque paternel. « Quel cri, songeait-il — un peu bizarrement — pousserait un enfant d'aujourd'hui, qui pourrait voir, non l'aigrette du casque, on n'en porte plus, mais les cimes orgueilleuses de l'intelligence d'où il procède?

Car la nature veut, et j'ai le droit de souhaiter comme le héros troyen, qu'on dise de lui un jour : « Celui-ci est semblable » à son père, mais il vaut encore mieux. »

Alors Philippe s'avisa que rien à ses yeux ne comptait, ni ses ambitions, ni ses idées, ni ses souvenirs classiques et la Grèce, rien n'existait que ce radieux enfant. Jamais il n'avait réussi à s'aimer lui-même comme depuis qu'il s'aimait en Philippe II. Il pénétra, bien mieux qu'il n'avait pu faire jusqu'alors, le mystère de cette identité. Seulement, il en renversait les termes, il ne disait pas : « C'est un autre moi », il disait : « Je suis un autre lui ». Le père et le fils se regardèrent en souriant, ils avaient un nouveau secret, et ce secret, encore puéril, c'est que cela les assommait prodigieusement de visiter l'île d'Égine, le temple d'Aphrodite, les tombeaux souterrains, et même, demain à Épidaure, le hiéron d'Asclèpios. Ils acceptaient cette corvée parce qu'on ne peut pas s'en dispenser, parce qu'ils étaient, l'un comme l'autre, des hommes de devoir, ou de bons élèves consciencieux ; mais ils ne songeaient qu'à une chose, à cette escale, ce soir, sur une grève inconnue : récompense de la fatigante journée, dont l'espoir les aidait à supporter la fatigue, mais leur donnait aussi des impatiences.

Ils se hâtèrent si bien, sans le faire exprès, que le devoir en fut abrégé. Ils abordèrent plus tôt qu'ils ne pouvaient raisonnablement espérer, et longtemps avant le soir, au lieu de leur repos nocturne. Ils se l'étaient figuré d'avance et jetèrent un cri de surprise, tant l'aspect des choses répondait au vœu de leur imagination et, loin de la décevoir, la passait. L'arc de la plage, net ainsi qu'ils l'avaient rêvé, dessiné comme par une main ferme, avait de surcroît une manière de grâce féminine, et Philippe se ressouvint que, dans le divin langage antique, un seul mot signifie la courbe d'un golfe et le sein d'une mère ou d'une nourrice. Les rochers qui bornaient la vue semblaient des ouvrages d'architecture cyclopéenne, allégés par la lumière cendrée qui les enveloppait, les pénétrait et les rendait presque transparents. Mais la plus grande beauté de cette rade était sa parfaite solitude. Les voyageurs n'y apercevaient aucune voile, si loin qu'ils portassent leurs regards sur l'étendue de la mer violette,

calme et inféconde. Quand ils se tournaient vers la terre, ils n'y découvraient par bonheur aucune habitation. La campagne ne semblait pas tout à fait stérile ; du moins, elle semblait inculte. On voyait un chemin tracé un peu en arrière de la grève ; on y reconnaissait le travail des hommes, mais on pouvait l'attribuer à un travail très ancien ; et rien d'actuel ne détruisait le sentiment d'un voyage dans le passé, dans un pays qui a vécu, où cependant la mort est sereine, exempte de corruption, exempte des ténèbres et du froid de l'Érèbe, éclairée jusqu'à la fin des temps par un soleil splendide et morne.

Quel repos de trouver ici l'ombre du rêve antique, sans être contrarié par les banalités importunes qui ailleurs s'installent dans le vieux décor et ne savent point s'y adapter discrètement! Philippe, en débarquant sur ce rivage, éprouvait certainement les mêmes émotions qu'Ulysse quand la tempête le jette dans l'île des Phéaciens. Il ne se fût pas étonné de s'endormir, recru de fatigue, et d'être bientôt réveillé par les cris joyeux de Nausicaa et de ses compagnes, qui jouent à la balle après avoir lavé leurs vêtements dans l'eau courante du ruisseau. Il ne rencontrait pas la fille d'Alcinoüs, mais il y pouvait songer parce que, au moins, il ne rencontrait personne. Il observait son fils, dont il aimait bien, à cette minute d'élection, la tenue respectueuse, l'air sérieux et un peu inquiet. Il sentait que Philippe II, dans la mesure où cela est possible à l'âge et à l'ignorance d'un enfant, goûtait comme lui le charme de cette promenade aux pays dépeuplés de la fable.

Le drogman avait fait mettre à la mer le canot de sauvetage pour conduire à terre les trois voyageurs avec leurs provisions. Lui-même devait dîner à bord avec l'équipage, mais il leur avait persuadé qu'ils seraient plus à leur aise dans une maison de paysan. Cette rive, en dépit de l'apparence, n'était pas inhabitée, et derrière les rochers du premier plan, quelques masures se dissimulaient. Madeleine, guidée par Stavros, alla reconnaître ces divers logis, faire son choix, et dresser tant bien que mal le couvert. Elle fut absente plus d'une heure. Le père et le fils demeurèrent seuls. Jamais ils ne s'étaient sentis si près l'un de l'autre et n'avaient goûté si pleinement

qu'au bord de cette mer morte le mensonger plaisir d'être seuls au monde, tous deux.

D'abord, Philippe s'était assis sur la grève. Il avait dit à Rex : « Joue », et Rex, qui n'avait pas envie de jouer, par obéissance avait pris du sable dans ses mains et le faisait couler entre ses doigts. Qu'il était mystérieux et beau ! Il semblait un Éros distrait qui joue avec le sablier du Temps. Puis il envisagea son père, et Philippe comprit qu'il avait un grand désir, naïf, irrésistible, fatal, un de ces désirs que les Anciens appelaient un divin désir. Et le père, souriant pour s'engager d'avance à le satisfaire, lui demanda :

— Qu'est-ce donc que tu désires si fort?

Et Rex, comme angoissé de la peur d'un refus, et cependant avec cet air de confiance rusée que lui donnait la certitude de ne pouvoir pas avoir une volonté qui ne fût la volonté de son père, Rex, d'un ton suppliant et impérieux, répondit :

— Oh ! papa, je voudrais me baigner dans la mer !

Il le dit vite, comme pour faire entendre à Philippe qu'il voulait profiter de l'absence de Madeleine : non qu'il la crût capable de défendre ou seulement de désapprouver une chose si simple ; mais il aimait mieux qu'elle n'en sût rien. Pour la même raison obscure, Philippe ne le marchanda point, et ne se donna pas le plaisir de se faire prier. Rex jeta un petit cri de triomphe et fut dans l'instant même délivré de ses vêtements, d'autant que, vu la lourde chaleur, il était à peine vêtu. Son geste fut si adroit et si rapide que Philippe ne put se défendre d'en rire. A cette gaîté se mêla un souvenir attendri d'Oxford. Il se rappela d'y avoir jadis remarqué, au Parson's pleasure, que les enfants observent une rigoureuse décence, et que c'est à l'âge où l'on n'a plus le droit d'ignorer le bien et le mal que, selon l'expression de la Bible, on n'a pas honte d'être nu. Rex n'était encore qu'un enfant, et cependant son innocence tranquille ne recourait pas à l'hypocrisie. Déjà, il semblait affranchi de toute suspecte pudeur ; et comme les Anciens qui croyaient qu'elle est un aveu de difformité, il se tenait orgueilleusement debout dans le soleil. « ... Qu'en dis-tu, Socrate? N'est-il pas beau de visage? Et tu oublierais qu'il a un visage s'il se dépouillait de ses vêtements, tant il est beau de tout le corps ! »

A la vue de cette statuette sans défaut qui était son œuvre matérielle et vivante, Philippe eut aussi un mouvement d'orgueil, mais il eut un sentiment de peur. L'enfant, d'un pas hardi, s'était dirigé vers la mer, puis arrêté tout au bord, pour recevoir sur ses pieds blancs la première caresse de l'écume ; et maintenant il entrait dans l'eau perfide, qui peu à peu montait autour de lui et le prenait, liait ses genoux, sa taille flexible, son cou mince, et jetait sur ses frêles épaules comme un trop vaste manteau. Est-ce que les divinités de l'onde, amoureuses ou jalouses, n'allaient pas essayer de ravir ce jeune mortel, comme elles tentèrent, mais en vain, de séduire Narcisse, ou comme elles entraînèrent Hylas, plus confiant, qu'Héraclès appelle à grands cris sur la rive et qui ne lui répond jamais? Philippe eut presque aussi vite fait que Rex de courir à l'eau; il l'enleva dans ses bras, et il se figura que c'était Achille enfant, et qu'il était le centaure Chiron.

Mais bientôt ils furent lassés du bain, leurs caprices étaient changeants. Ils revinrent, en se tenant par la main, vers la terre. Ils étaient à peine sortis de l'eau que déjà le soleil les avait séchés ; mais ils ne voulurent pas encore reprendre leurs vêtements. Ils firent une course le long de la mer, et ce fut comme ces jeux que les navigateurs d'autrefois, quand ils abordaient à de nouveaux rivages, célébraient en l'honneur des dieux inconnus. Philippe, encore très jeune et très agile, gagna la course, malgré l'agilité de son jeune rival. Ils avaient oublié de convenir d'un prix ; mais Rex ingénument devina quel était pour son père le plus désirable des prix, et se tenant debout devant lui, serré contre lui, dressé sur la pointe de ses pieds, il lui offrit, afin que Philippe les baisât, ses paupières à demi closes qui étaient tièdes et pures comme des lèvres. Et Philippe, en les baisant, écoutait chanter dans sa mémoire les vers du divin Théocrite : « Heureux celui qui juge les baisers de ces enfants ! Il prie les dieux que sa bouche devienne sensible comme la pierre lydienne à l'aide de laquelle les changeurs éprouvent le titre de l'or. »

Puis, en hâte, ils reprirent leurs vêtements. Madeleine les trouva, quand elle revint, assis l'un contre l'autre, silencieux et qui regardaient la mer d'Égine comme les bergers de Théocrite contemplaient la mer de Sicile.

Elle ne revenait que pour les emmener : il était l'heure de e mettre à table. Comme le jour ne voulait pas finir et qu'un peu de brise rendait seulement la chaleur moins cruelle, elle avait fait servir le dîner dehors, et ils ne pénétrèrent dans la maison qu'un instant, par curiosité. C'était une maison pareille à n'importe quel gîte de paysans ; car la pauvreté est la même partout et n'a pas de couleur locale. Un terrain de culture l'environnait, terrain pelé, où ne poussaient que çà et là quelques maigres légumes. Madeleine y avait fait apporter une table, des assiettes grossières, des verres épais. Elle avait dressé le couvert elle-même avec une corbeille de beaux raisins au milieu, et dans un bol trois morceaux de glace qui n'étaient pas encore tout à fait fondus. L'hôte, sa femme, ses nombreux enfants, sa vieille mère se tenaient rangés à une certaine distance, et regardaient les voyageurs dîner. Pour leur faire plus d'honneur, c'était l'aïeule qui parfois se détachait du groupe, venait les servir. Elle avait une méchante robe de cotonnade, courte, les jambes et les pieds nus ; mais elle était belle encore et pleine de majesté.

Et Philippe songeait combien tout cela était vraiment homérique, il allait le dire, quand Rex jeta ce mot qui lui fit l'effet d'une étrange fausse note :

— Papa !... C'est comme dans l'histoire sainte...

VII

LA FONTAINE DE CASTALIE

Tous trois juchés sur leurs ânes, à la file indienne, ils suivaient péniblement la route d'Épidaure. Le drogman ouvrait la marche, Philippe la fermait, Rex cheminait entre Madeleine et lui. La route, à peine tracée, n'était qu'une ride sinueuse entre deux talus. On n'y rencontrait que de loin en loin la maigre touffe d'un myrte à demi enseveli dans la poussière, çà et là un laurier blanc et gris, ou un laurier gris et rose. Outre que le bât est un siège rude et incommode, les montures ne tenaient aucun compte de leurs cavaliers. Ces bêtes indépendantes avaient une façon sûre, aisée (pour elles

seules), de poser leur sabot juste où il fallait ; mais leurs quatre pieds ne se trouvaient jamais de niveau, et l'on était plus balancé sur leur dos que sur celui d'un chameau de caravanes, selon un rythme encore plus court et plus saccadé. C'était un mélange de roulis et de tangage, avec quantité d'autres mouvements impossibles à définir et qui ne semblaient concevables que dans un espace à plus de trois dimensions.

Philippe endurait ce supplice, mais prenait en pitié Madeleine, qui pourtant ne se plaignait pas. Eleuthère, qui avait le cœur sur la main, à tout propos se retournait vers elle afin de l'encourager, et chaque fois il lui répétait :

— Ce monsieur, vous savez, qui est venu de Paris l'année dernière... Sa maîtresse avait apporté une selle tout en or. Eh bien, elle a fait le voyage en travers de son bât comme les autres.

Seul, Rex s'amusait de la fatigue et ne sentait pas les cahots. Sa légèreté, sa souplesse, naturelles à cet âge, semblaient surnaturelles. Il était vraiment impondérable. Philippe se ressouvint d'avoir lu quelque part que la beauté, c'est la même chose que la liberté, un miraculeux affranchissement des lois physiques, et d'abord de la pesanteur. Tandis que les soubresauts de Stavros, de Madeleine elle-même étaient disgracieux ou grotesques, ceux de Rex étaient d'un charmant danseur.

— Euphorion... — murmura Philippe.

Mais cette comparaison lui fit peur, la même peur qu'il avait éprouvée en lisant la lettre de Zosia Wieliczka. « Je l'ai créé, se disait-il, sur le modèle de mon idéal : il y sera donc plus conforme que moi-même. » Et aussitôt il se résignait à ce désastre, sans jalousie. C'est le renoncement sublime et banal de tous les pères passionnés. Leur vie n'est plus une fin en soi, ils ne lui attribuent que la valeur d'une préface. L'expérience et ses désenchantements les inclinent à se prendre pour des ratés, qui du moins n'auront pas été des inutiles, puisqu'ils ont allumé et transmis le flambeau ; et ils se réjouissent amèrement de pressentir que le fils de leurs œuvres accomplira la destinée qu'ils avaient rêvée pour eux.

Euphorion... Philippe, qui avait des scrupules d'intelli-

gence, comme d'autres ont des scrupules de conscience, Philippe se demanda s'il ne péchait point contre l'esprit en citant *Faust* à contre-temps et en mêlant aux visions saintes de l'Antiquité ce souvenir de littérature, après tout, romantique. En vain alléguait-il le goût officiellement classique de Gœthe, et le symbole d'Hélène « terriblement ressemblante aux déesses immortelles », qui revient d'entre les morts pour féconder la stérilité médiévale. Il ne voulait plus nommer son fils Euphorion, ni rien emprunter à un poète né barbare ; et comme il avait toujours dans les yeux la vision ravissante d'hier et l'éphèbe debout au bord de la mer violette, il préférait de le comparer à Sophocle élu pour chanter et danser le Péan sur la grève de Salamine.

Car Philippe était vraiment ivre du miracle grec. Son zèle avait même des façons arrogantes, et semblait toujours outré par esprit de contradiction. Quel douteur craignait-il donc, sinon lui-même, et à qui éprouvait-il le besoin de protester sa foi? Mais il était le meilleur aveugle, celui qui ne veut pas voir. Le long de cette route, jadis sacrée, où l'on foulait aux pieds l'histoire, mais aussi, hélas! où l'on buttait contre tant de pierres, il refusait de voir qu'il n'y a plus rien, que les souvenirs ainsi que les ruines ont péri : l'imagination les restitue tant bien que mal, mais la réalité ingrate ne prête aucune aide à sa bonne volonté. Cette bonne volonté même devint impossible quand les voyageurs arrivèrent à Épidaure. En présence de vestiges dont le néant ne saurait plus intéresser que des érudits, des archéologues, Philippe, qui n'était nullement archéologue, fut pris d'une colère froide. Il reprocha au guide étonné de lui avoir fait faire un si long effort et accepter tant de fatigues pour une trop médiocre récompense. Cependant, Madeleine, recrue, s'était assise sur un débris de colonne, et Rex, infatigable, escaladait les gradins du théâtre. Ses mouvements étaient vifs et exprimaient une joie un peu débridée, comme ceux de la danse appelée jadis angélique, où le mime jouait le rôle du messager porteur d'une bonne nouvelle qu'il avait fortement arrosée en chemin. Et Philippe songeait : « Quelle est cette nouvelle heureuse que tu es venu m'annoncer? » Il reprenait courage en voyant le courage de Rex ; et de nouveau il se disait : « C'est lui

qui fournira ma carrière, qu'importe maintenant si je succombe avant la fin? »

Rex ne trahissait aucune déception et Philippe se félicitait de ne lui en avoir pas imprudemment ménagé, en l'instruisant avant le départ des beautés que l'on aurait dû rencontrer ici, que le temps ennemi avait détruites. Il n'en avait pas moins honte de ne lui pouvoir montrer que de si pauvres reliques, et il baissait le front devant ce juge, comme s'il eût été responsable personnellement de la dilapidation du plus bel héritage humain. Il était humilié comme les pères prodigues qui transmettent à leurs descendants une fortune amoindrie.

Ces délicatesses et ces bizarreries de sentiment lui donnèrent une inquiétude qui d'heure en heure s'aggravait, et il eut hâte de quitter la Grèce pour y échapper. Il n'osa ni avouer son impatience, ni rayer du programme aucune des visites indispensables, mais le voyaage, qu'il réglait seul, devint une course. A chaque station, il épiait le visage de Rex, il y guettait la moue fugitive d'une fâcherie, et semblait toujours, quand il lui offrait quelque nouveau spectacle moins royal qu'il n'eût souhaité, lui demander timidement pardon. Mais Rex avait un heureux caractère, une bonne humeur inaltérable, une aimable facilité de gratitude et il était toujours content de tout.

Philippe, à Olympie, eut un véritable désespoir. Après un trajet plus pénible encore et plus long que le jour qu'ils étaient allés depuis la côte jusqu'à l'hiéron d'Asclèpios, ils ne voyaient du péribole tracé jadis par Hercule que le plan à peine en relief, et comme un dessin d'architecte à même le sol le grand quadrilatère du Léonidæon, la noble colonnade du Prytanée. Du temple de Zeus, rien ne demeure qu'un informe soubassement. Les eaux de l'Alphée grossies ont noyé le peuple des statues et déraciné les oliviers de l'Alsis. Mais, cette fois encore, Rex ne murmura point ; et quand les trois visiteurs pénétrèrent dans la salle de l'Hermès, comme si c'était lui qui eût les souvenirs d'Oxford, il s'écria :

— Père, est-ce qu'on ne dirait pas un jeune Anglais?

Ce que Philippe admirait le plus, de Rex, était la justesse de ses expressions de physionomie. Elle est instinctive chez

les enfants, et elle annonce un infaillible tact. Sur les âpres terrasses de Delphes, les sentiers qui toujours montent et descendent, il s'avançait à pas rythmés, comme un initié de la veille, pour la première fois admis à figurer dans le cortège de la panhellénie pythique, grave comme s'il dût tout à l'heure s'asseoir lui-même sur le trépied terrible et, parmi les vapeurs qui s'exhalent du sol, recevoir les conseils du dieu.

La chaleur était accablante ce jour-là. Philippe ébloui, étourdi, la gorge desséchée, avait peine à suivre le radieux enfant, Il vit un réservoir, de construction récente et turque, il s'arrêta pour boire; et déjà il recueillait l'eau fraîche entre ses deux mains réunies et creusées, quand Rex lui fit signe. Non, ce n'était pas à cette fontaine barbare qu'ils devaient se désaltérer, mais un peu plus loin, où jaillit par mille veines l'onde argentée de Castalie. Elle n'est plus abondante comme au temps ou les pèlerins venaient s'y purifier avant de déposer leurs offrandes dans le téménos d'Apollon. La façade taillée dans le roc a perdu son revêtement de marbre, les sept bouches ne sont plus ornées de mufles de bronze et ne laissent goutter que quelques larmes. Ce fut Rex qui patiemment, dans ses petites mains réunies et creusées, recueillit ces larmes avares, mais divines, et les fit boire à son père. Il but ensuite, et ainsi communia le père avec le fils à la source du Citharède et des Muses.

(A suivre.)

ABEL HERMANT

LA POPULATION PARISIENNE

AU MILIEU DU XVIIIe SIÈCLE

D'après les statisticiens, Paris aurait compté, au XVIIIe siècle, entre 500 000 et 600 000 habitants. Le développement de la capitale s'étant surtout prononcé dans le second tiers du siècle, la population parisienne s'élevait tout au plus, en 1750, à 550 000 âmes. Cette population, très diverse, comprenait des nobles, des prêtres, des bourgeois, des artisans, des gens riches, des gens de condition moyenne, des pauvres. Quelle était l'importance relative de chacune de ces catégories sociales? C'est ce que nous voudrions chercher à déterminer ici [1].

1. Les documents utilisés pour cette étude sont multiples. On a dépouillé les volumes de la collection *Joly de Fleury* (département des manuscrits, Bibliothèque nationale) relatifs aux corporations, et surtout les *Registres de la Taxe du Grand Bureau des Pauvres* pour l'année 1747 (*eodem loco*). Le Grand Bureau des Pauvres était, à la fin de l'ancien régime, l'équivalent de notre Assistance publique. Il avait dans chaque paroisse des commissaires chargés de recouvrer la *Taxe des pauvres*, taxe progressive, calculée d'après les locaux d'habitation et la fortune supposée du contribuable. Tous les registres de la taxe sont aujourd'hui perdus, sauf ceux que nous indiquons. Ils constituent une source précieuse pour l'histoire sociale de Paris; malheureusement, ils sont incomplets, certains rôles paroissiaux manquent, et d'autres ne sont que médiocrement tenus. Nous avons complété ces sources par l'*Almanach des Corps de Marchands* (1757), et le *Guide des Marchands* (1766), que possède la Bibliothèque historique de la Ville de Paris; le *Dictionnaire du Commerce* de Savary, dont M. de Lespinasse a reproduit souvent le résumé dans ses volumes sur les *Métiers et Corporations* (documents concernant l'histoire de la Ville de Paris). Enfin nous avons eu recours aux listes et catalogues des métiers, et aux factums que possède la Bibliothèque nationale.

Par ses fonctions, sa richesse, le clergé joue en France, au XVIIIe siècle, un très grand rôle. Il occupe dans le Paris de 1750 une place très considérable. Si les documents ne permettent pas de préciser le chiffre de ses membres, on ne peut l'évaluer à moins de plusieurs milliers. Paris est desservi en effet par un nombre élevé d'églises, dont beaucoup, collégiales et paroissiales, possèdent à la fois un chapitre de chanoines, assistés par des chapelains, et un clergé paroissial. Saint-Germain-l'Auxerrois comptait, à lui seul, plus de 100 ecclésiastiques; Notre-Dame, près de 200. Les dignités canoniales et les chapellenies, que mentionnent Sauval et les états du clergé, s'élèvent pour 13 églises à plus de 400. L'ensemble du clergé séculier devait donc atteindre un total imposant. Il en était de même du clergé régulier; mais, là encore, force est de se contenter d'indications assez vagues. Si nous connaissons le nombre et l'histoire des couvents établis soit à Paris même, soit dans la banlieue, nous ignorons le total de religieux. On admet communément, d'après les contemporains mêmes, que la population monastique du royaume ne dépassait pas 70 000 en 1771, et qu'aux alentours de 1789, elle n'excédait pas 56 000. Cette décadence des ordres religieux est d'origine lointaine : si le mouvement s'est poursuivi — et le fait est probable — durant toute la seconde moitié du siècle avec la même rapidité, il faut admettre que, vers 1750, les couvents étaient peuplés de 85 à 90 000 personnes. Cette masse de religieux et de religieuses n'était pas uniformément répartie sur le territoire français; et proportionnellement Paris en abritait sans aucun doute plus que sa part : rois et reines, princes et princesses ont multiplié au XVIIe et au XVIIIe siècle les fondations, et le voisinage de la cour et de la ville a dû déterminer nombre de vocations. Enfin à ce clergé sédentaire se superposent d'autres éléments venus du dehors. La plupart des archevêques, des évêques, des abbés riches avaient un pied-à-terre dans la capitale : beaucoup de prêtres, surtout de jeunes abbés venaient à Paris, soit pour compléter leurs études, soit pour s'initier à la vie du monde, soit — le cas est particulièrement fréquent dans la région de l'Université — pour accompagner leurs élèves. C'est donc par milliers que se comptaient les membres du clergé à Paris

vers 1750, et leur chiffre total ne devait pas s'éloigner de 10 000.

La noblesse ne formait point une classe aussi nombreuse, à beaucoup près. De très bonne heure, les grandes familles sont venues s'établir à Paris, et le Marais abonde en souvenirs illustres. Au XVIIIe siècle encore, ces grandes familles gardent leurs anciens hôtels, ou s'en font édifier de nouveaux. Mais elles ne sont plus seules à habiter la capitale ; une foule de nouveaux venus leur font cortège. Ruinés par les guerres, obérés de dettes, incapables de se relever par l'agriculture qu'ils méprisent, le commerce et l'industrie qui leur sont interdits, les gentilshommes du XVIIIe siècle n'attendent plus la fortune que de la faveur royale ; et, pour l'aller quérir, ils abandonnent leurs domaines. Le fait, que Taine a mis si fortement en lumière, a eu des conséquences politiques et sociales incalculables, puisque les seigneurs, en quittant leurs terres sans espoir de retour, ont perdu tout contact avec leurs tenanciers, et qu'amenés à exagérer les fermages et les redevances pour mieux tenir leur rang ailleurs, ils provoquèrent par ces exigences la colère et même la haine de la classe paysanne. Mais, de 1660 à 1715, c'était à Versailles et non plus à Paris que se rendaient les émigrants : leur ambition était d'avoir appartement au château : ils ne se préoccupent guère de la grande ville. Au XVIIIe siècle, il en va tout autrement. La pompe du grand roi paraît insupportable. Louis XV le premier s'en évade, quand il le peut. Les courtisans l'imitent ; ils ont aussi leurs petits dîners, leurs voyages ; et, puisque la vie ne vaut à leurs yeux que par le plaisir, ils vont chercher le plaisir là où il est le plus facile, le plus varié, le plus intense, c'est-à-dire à Paris. Ils y trouvent les joies de l'esprit, de la conversation polie, comme aussi celles de l'amour, de la table et de l'orgie. Les grands seigneurs ont leurs petites maisons, leurs « folies » où ils convient leurs amis. Mais ils ont aussi leur résidence dans la capitale. Pas un duc et pair, pas un gouverneur de province, pas un brigadier des armées dont on ne retrouve le nom sur les registres du Grand Bureau. Quant aux gentilshommes de qualité plus médiocre qui ont suivi leur exemple, il est hors de doute que leur nombre est considérable. Les listes

du Grand Bureau sont incomplètes ; entre autres lacunes, il manque un rôle de la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois, paroisse royale et quartier aristocratique, et pourtant le recensement donne un relevé d'un millier.

La noblesse d'épée trouve, au XVIIIe siècle, une rivale dans la noblesse de robe. Nulle part plus qu'à Paris celle-ci n'est nombreuse et puissante. Le Parlement de Paris a joué sous l'ancienne monarchie un rôle trop important pour qu'il soit besoin de le définir. Si l'on prend toutes les Cours souveraines, Parlement, Chambre des comptes, Cour des Aydes, Cour des monnaies, Grand Conseil, on arrive à un total de plus de 700 magistrats. Mais il faut ajouter à ce chiffre les robins de province qui, comme les gentilshommes, tiennent à posséder pignon sur rue dans la capitale : leur nombre est considérable. Plusieurs présidents ou conseillers de Metz, d'Artois, figurent ainsi sur les listes du Grand Bureau.

A ces aristocraties de naissance ou de fonctions s'est superposée, depuis la Régence, une nouvelle classe dirigeante, plus puissante que les autres, puisqu'elle peut acquérir tout ce qui distingue celles-ci, titres et charges, la finance. La fortune trop soudaine de certains spéculateurs a troublé les esprits : nobles et bourgeois ont voulu s'enrichir sans effort ; ils ont, tel le duc de la Force, pratiqué l'accaparement, et leurs manœuvres ont tellement terrifié le peuple, que le souvenir en domine le XVIIIe siècle et inspire la législation révolutionnaire du maximum. Mais il ne faut pas s'exagérer l'importance numérique de cette caste financière. On compte 52 fermiers généraux, 40 payeurs de rentes. Les banquiers, les intéressés, les agents de change dont nous possédons les noms ne sont pas plus de 250. Si l'on ajoute à ces chiffres celui des fonctionnaires des finances qui résident à Paris, trésoriers de France, intendants des finances, élus, on n'arrive pas à 400. Il y a eu sans doute des spéculateurs professionnels qui opéraient à la Bourse ou sous le manteau ; mais leur nombre n'est pas élevé. Il faut se méfier des déclamations des littérateurs en ce qui concerne la noblesse dorée. L'éclat de la fortune a déterminé comme une erreur d'optique ; on a exagéré, sinon sa puissance sociale, au moins son volume. Et dès lors, si nous groupons tous les éléments que nous venons de passer

en revue, clergé, noblesse d'épée, noblesse de robe, finances, nous constaterons que ces privilégiés forment un ensemble singulièrement réduit ; réunis, ils sont au maximum 15 000, probablement moins; ils forment le cinquantième de la population totale. Et même si, par crainte d'erreur, on veut considérer les données que nous avons fournies comme inférieures à la réalité, on n'arrivera point, à moins de les majorer à l'excès, à donner à cette aristocratie l'importance numérique qu'on aurait pu supposer.

Les gens de loi, procureurs, avocats, notaires, huissiers, forment l'élément le plus actif de la bourgeoisie. Ils ont été les meneurs de la Révolution; dans beaucoup de bailliages, ils ont présidé aux assemblées électorales, rédigé les cahiers du tiers état ; partout ils se sont faits journalistes, pamphlétaires; dans la Constituante, la Législative, la Convention, ils ont joué un rôle capital ; après avoir détruit l'Ancien Régime, ils ont façonné le nouveau. A Paris, les légistes sont plus nombreux qu'ailleurs. Le ressort du Parlement comprend près de la moitié du royaume ; de tous les points de la France, les plaideurs viennent soumettre à la Grand'Chambre les cas privilégiés. En dehors du Parlement, il y a dans la capitale le Grand Conseil, la Cour des Aydes, le Châtelet, l'Hôtel du Roi, l'Hôtel de Ville, la Maréchaussée, l'Officialité. Lorsque les corps judiciaires se mettent en grève, ce qu'ils firent plusieurs fois au XVIIIe siècle, ou que le roi exile le Parlement et que la justice est ainsi suspendue, c'est un vrai désastre. Les plaideurs de province s'en vont par milliers; des centaines de clercs et de commis, congédiés, partent à la campagne; beaucoup d'hôtels ferment leurs portes et, de toutes parts, des supplications parviennent au trône, implorant un accommodement sans lequel le commerce métropolitain ne saurait subsister. Ce rôle que la justice joue dans la vie de la cité explique le développement qu'ont pris les corporations judiciaires. Le barreau parisien compte en 1750 plus de 600 avocats, plaidant soit aux Conseils, soit à la Cour; les procureurs sont en nombre à peu près égal; les huissiers dépassent 200; les notaires 100. Si l'on ajoute les greffiers, les commissaires de police, tout ce qui, dans l'organisation de répression, revêt un caractère nettement bourgeois, on n'ar-

rive pas loin du chiffre de 2 000, si on ne le dépasse pas.

Au-dessous de cette catégorie, les fonctionnaires de second ordre. Parmi eux, les secrétaires du roi, du moins les 200 qui résident à Paris (car beaucoup d'autres, probablement honoraires, figurent sur les états officiels comme domiciliés en province), les employés soit des ministères, soit des grandes administrations, dont le total, impossible à déterminer, est certainement élevé. Ajoutons à ces éléments bureaucratiques les éléments intellectuels, et nous voici en présence de la bourgeoisie commerçante et industrielle.

Elle peut se diviser en trois groupes : alimentation, toilette, industries diverses. Le premier est peu considérable : son effectif dépasse à peine 4 000. Les boulangers — et nous aurons à revenir sur ce fait — ne sont dans la ville proprement dite que 250, les pâtissiers 200. Les épiciers, par contre, sont près d'un millier, et les marchands de vin gargotiers, 1 500. Le second groupe, avec ses 14 000 inscrits, est de beaucoup le plus important : les tailleurs, les cordonniers, les savetiers, les couturières oscillent entre 13 et 1 900; les merciers, d'après certaines évaluations, seraient plus de 2 000; les fripiers sont au nombre de 700, les perruquiers, de 900. Enfin le troisième groupe, où entrent les industries du fer, du bois, de la pierre, du cuir brut, du verre, des métaux précieux, du papier, est à peu près l'égal du premier. L'ensemble est de 22 500. Sans doute, ces chiffres n'ont pas une valeur mathématique, ils sont un minimum : mais nous possédons des renseignements précis sur la plupart des grandes corporations : pour certains métiers, les plus lourdement cotés, les relevés du Grand Bureau ont été faits soigneusement. Les catalogues syndicaux qui nous sont parvenus sont complets. Les indications fournies par l'*Almanach des Corps des Marchands*, par Savary, sont sérieuses; parfois elles émanent des intéressés. Et si le *Dictionnaire du Commerce* pèche, c'est plutôt par exagération. On ne saurait donc, à notre sens, estimer à plus de 10 p. 100 l'écart possible entre la réalité et nos évaluations, et c'est aux environs de 25 000 qu'il faudrait fixer la population bourgeoise vivant du commerce et de l'industrie. Ces chiffres se passent de commentaires : leur médiocrité même est éloquente.

Les bourgeois de Paris n'étaient pas tous marchands. Sur les listes du Grand Bureau, plusieurs centaines de contribuables sont désignés par les mots « bourgeois de Paris », « propriétaires », ou inscrits sans épithète, c'est-à-dire sans profession, qui vivent de leurs biens ou de leurs rentes. Beaucoup de Parisiens possédaient des immeubles. Nous connaissons pour certains quartiers de la capitale les noms des propriétaires des maisons : ce sont pour la plupart des noms bourgeois ; et si, dans la région du Palais-Royal, le sol est concentré entre les mains de quelques grands seigneurs ou de riches spéculateurs, ailleurs il apparaît comme très divisé, et l'on voit un certain nombre de propriétaires habiter leur maison — dont en général ils louent une partie. Toute une série de témoignages nous attestent d'autre part le rôle que jouait le revenu immobilier dans le budget des bourgeois parisiens. Les plus intéressants sont ceux qui sont relatifs à la culture de la vigne. Les Parisiens possédaient sur les coteaux de Suresnes des vignobles dont ils étaient très fiers. Les premiers rois capétiens pensaient faire à leurs fidèles un beau cadeau en leur donnant un muid de leur verjus. Les crus de la Seine sont au XVIIIe siècle éclipsés par ceux de Champagne, de Bordeaux, de Bourgogne, d'Anjou ; dans ces terroirs plus lointains, les Parisiens possèdent également des vignobles, dont la récolte constitue une partie de leurs ressources. Ils ne la vendent pas, au moins tout entière : ils se font accorder le droit de n'en porter à l'Étape, c'est-à-dire au marché public, qu'un tiers, et du surplus qu'ils rentrent dans leurs caves, ils vendent ce qui excède leur consommation familiale à tout venant; aujourd'hui encore, dans le Nord, les ouvriers qui se rendent à l'usine vont chercher chez l'habitant leur verre de genièvre coutumier. Et cet usage de vendre du vin, sans payer aucun droit, s'est complété par celui de vendre des aliments. Beaucoup de Parisiens, pour écouler les produits de leurs terres, se font ainsi restaurateurs en petit.

Autrefois, lisons-nous dans un factum, les bourgeois de Paris vendaient le vin de leur cru sans donner à boire ou à manger : eux-mêmes ou un domestique versaient le vin par l'ouverture d'une porte en dehors de la maison, d'où est venu le terme de vendre le vin bourgeois à *huis coupé* et *pot renversé* ; mais à présent et depuis un

temps immémorial, ils ont vendu et vendent actuellement leurs vins dans l'intérieur de leurs maisons... L'arrêt du Conseil de 1718 leur a permis de faire la vente et le débit du vin de leur cru à assiettes, sans nappe seulement, au moyen de quoi leurs maisons sont devenues de véritables tavernes, puisqu'ils y donnent à manger et à boire à tous venants...

Bien que l'usage fût des plus répandus, les rentiers et propriétaires ne traitaient pourtant pas, tous, les passants et l'on est ainsi en droit de conclure qu'il y avait à Paris, en 1750, plusieurs milliers de gens vivant, sans rien faire, de leurs rentes ou de leurs domaines, et que l'effectif global de la bourgeoisie devait être voisin de 40 000.

Le prolétariat était infiniment plus nombreux. Comme dans toutes les grandes villes, et surtout les capitales, il était multiple. Chaque catégorie supérieure avait, dans l'ordre social, une contrepartie, une classe inférieure qui lui faisait équilibre. Les nobles, les riches, les gens aisés entretiennent une énorme domesticité. La maison des ducs d'Orléans, des princes de Conti, des financiers comme Crozat, des fermiers généraux, des parlementaires fortunés comme d'Aligre, est une cour au petit pied. Laquais, cochers, valets de pied, valets de chambre, porte-chaises, huissiers, cuisiniers, écuyers, femmes de chambre, lingères y abondent. La duchesse d'Orléans parle de ses 118 serviteurs. Et ces domestiques ne restent pas longtemps en place, puisque beaucoup, au bout de dix ans, quelques-uns de trois ou quatre, ayant fait leur fortune, retournent dans leur pays ou s'installent à leur compte. Les robins ont leurs petits suivants que la gravure a rendus populaires ; beaucoup de bourgeois ont un domestique; sous la Révolution, même dans la période la plus égalitaire, le nombre des « officieux » sera considérable. D'autre part, dans tous les corps, les administrations, il y a un personnel subalterne important. Pour les Parlements, Cours et Conseils, ce personnel n'est pas inférieur à 400, sans parler des secrétaires des juges. Les avocats, les procureurs, ont aussi leurs secrétaires et leurs clercs. Les bureaux des secrétaires d'État, de la Ferme générale, de la police, de la voirie, des ponts et chaussées, des mines, de l'Hôtel de Ville sont peuplés d'employés mal rétribués et qui n'ont rien de

bourgeois. Les marchands autorisés trouvent une concurrence redoutable dans les « regrattiers » ou revendeurs au détail, auxquels on accorde, par grâce, une resserre pour y enfermer leur marchandise, une place au marché ou sur la place publique pour la débiter, et contre lesquels l'autorité royale sévit, au cours du siècle, sur la plainte des corporations, de plus en plus sévèrement. Nous n'avons pas le total de ces pauvres colporteurs, d'autant que beaucoup, vendant en contrebande, dissimulaient leur profession comme leurs denrées. Un détail montrera cependant l'importance de ce prolétariat commerçant; dans un mémoire adressé au Châtelet, les fruitiers de Paris demandent des mesures contre les 3 000 regrattiers ou marchands des quatre saisons qui s'emparent de la clientèle et menacent de les ruiner. Sans doute, la plupart de ces pauvres gens logeaient dans les faubourgs ou en banlieue, et ne venaient en ville que pendant la journée. Il serait cependant injuste et faux au point de vue historique de ne pas les compter : ils ont joué leur rôle dans la Révolution.

Les ouvriers formaient déjà la partie la plus considérable et la plus active du prolétariat. S'ils avaient eu, en 1750, une importance proportionnée à celle qu'ils détiennent aujourd'hui, ils auraient été près de 250 000 [1]. Il n'en était rien. Paris n'était pas encore, au milieu du XVIIIe siècle, une ville de grande industrie : les fabriques, ignorées des commissaires du Grand Bureau, n'apparaîtront guère que sous Louis XVI. Les statuts des corporations ne subissent, durant le siècle, aucune modification appréciable, au moins quant à la main-d'œuvre. Les maîtres sont astreints presque toujours à faire travailler chez eux, sous leurs yeux : il leur reste interdit d'employer les ouvriers à façon, les « chambrelans ». Or la maison du maître, même quand il l'occupe en entier — ce qui n'est pas le cas le plus fréquent — n'est pas assez vaste pour qu'il puisse y loger sa famille, ses compagnons, son apprenti, y aménager sa boutique et s'y réserver un vaste atelier. D'ailleurs, que ferait-il de ce vaste atelier? La jalousie des patrons subsiste intacte à l'égard les uns des autres : les règlements, et plus encore les usages, ne permettent pas à un

1. Le recensement de 1906 évalue leur total à 1 200 000, la moitié environ de la population parisienne.

confrère d'augmenter son chiffre d'affaires aux dépens d'un autre. On ne peut s'établir dans le voisinage d'un concurrent. Puis les compagnons doivent être d'anciens apprentis : or, dans la plupart des métiers, le maître ne peut former à la fois qu'un apprenti, et l'apprentissage dure plusieurs années : les brodeurs, les fourbisseurs prennent un apprenti tous les dix ans, les couteliers, tous les cinq ans, les tapissiers, tous les six ans. Dans ces conditions, les ouvriers ne pouvaient être en très grand nombre.

Il y a plus. La plupart des corporations parisiennes s'occupent non pas de produire les matières premières, mais de transformer ces matières premières et de les adapter aux besoins individuels, ou simplement de vendre des objets fabriqués. Ainsi les corporations du fer sont peu considérables par rapport à celles du vêtement, de l'épicerie, ou des marchands de vin. Or les industries qui produisent les matières premières sont celles qui nécessitent la main-d'œuvre la plus importante. Les corporations marchandes ont à leur service, non pas des artisans, mais des commis, dont le personnel est restreint. Quant aux métiers de transformation, ils auraient pu, s'ils avaient été très actifs, avoir besoin de nombreux ouvriers. Tel ne semble pas avoir été le cas. Le boulanger cuisait d'ordinaire son pain, avec fort peu d'aides : dans certains procès-verbaux, le maître est seul mentionné avec sa femme comme présents au four ou dans la boutique. Les savetiers font presque tout par eux-mêmes. En 1770, les tailleurs dénoncent un entrepreneur qui a recruté dans un atelier deux cents ouvriers. Le travail ne peut être satisfaisant, déclarent-ils, dans ces conditions; le contrôle effectif du patron n'est efficace que s'il se réduit à la surveillance de quelques compagnons, conformément aux usages syndicaux.

Loin de s'atténuer, cette situation s'aggrave au cours du siècle. Paris devient de moins en moins une ville industrielle et de fabrication. Les drapiers ne façonnent plus leurs draps, qu'ils achètent en Flandre, à Amiens, à Lyon ; les couteliers se bornent, en dépit des règlements, à graver leur marque sur les lames de Langres et de Thiers; de même les fourbisseurs importent de Franche-Comté, de Saint-Étienne, ou d'Allemagne, les lames qu'ils auraient dû forger; les serru-

riers achètent en Picardie ou dans le Forez les serrures qu'ils se déclarent incapables de produire aux mêmes prix ; les bonnetiers du faubourg Saint-Marcel, obligés de fabriquer des bas à quatre ou cinq fils, qu'ils ne peuvent vendre assez cher, s'entendent avec des artisans de Beauce ; les fripiers introduisent à Paris avec gros bénéfice des articles de chaudronnerie flamande, ou font confectionner en province des vêtements, qu'ils ajustent aux mesures de leurs clients. Quand on lit les mémoires de ces négociants parisiens, on retrouve partout les mêmes doléances : Nous ne pouvons plus soutenir la concurrence : la province nous tue, on y travaille à trop bon marché. Écoutez cette plainte des boutonniers :

Les points d'Espagne, les réseaux, les olives, les ganses, les boutonnières, les tresses en fin ou en faux, en poils ou en fils, en or ou en argent faisaient autrefois l'un des principaux objets de la fabrique des passementiers. Mais l'économie, devenue plus que nécessaire, fait préférer les ouvrages tissés de Lyon et des autres provinces, quoique fort inférieurs à ceux des fabriques de Paris : celle-ci tombe ; l'impossibilité de la concurrence dans les prix en est la cause, et si cette fabrique existe encore pour ces sortes d'ouvrages et pour en transmettre le véritable goût, ce n'est que pour les véritables connaisseurs ou pour les ouvrages que l'on ne peut tirer à l'instant de la province, ou par les nouveautés, que les fabricants de Paris s'efforcent d'inventer par leur industrie. Et encore ces nouveautés n'existent-elles pas longtemps pour eux ; elles passent dans l'instant aux fabricants de province, elles leur sont envoyées pour les imiter et les donner à meilleur compte... Ces inconvénients détruisent complètement la communauté des boutonniers. Autrefois composée de 700 maîtres, tous fabricants, elle est réduite à 360, dont il y a au plus 200 qui fabriquent... Leur situation est à ce point critique que si les soies, les fleurets, les fils et les autres matières premières nécessaires et indispensables pour leurs fabriques sont assujetties au moindre droit, il leur est absolument impossible de ne pas quitter le travail.

Même lorsqu'ils pourraient accroître leur chiffre d'affaires, les Parisiens semblent s'y refuser. Les boulangers de la ville réaliseraient des bénéfices considérables, s'ils voulaient fournir à toutes les catégories de leur clientèle le pain qu'elles réclament : mais ils répugnent à fabriquer le pain commun et s'obstinent à pétrir le seul pain blanc, les espèces de luxe, qu'ils livrent aux riches. Ainsi, partout, l'industrie reste stationnaire ou tombe, et c'est le commerce qui tend à dominer.

Dans ces conditions, les maîtres, loin d'augmenter leur main-d'œuvre, s'efforcent plutôt de la restreindre, afin de diminuer le nombre des concurrents qui disputeront la maîtrise à leurs enfants. Leur véritable souci est de ne pas élever les salaires, malgré le renchérissement des denrées; pour parvenir à cet effet, ils cherchent à réduire l'ouvrier en une sorte de servitude, lui interdisent de partir sans leur congé, s'engagent solennellement, sous des peines sévères, à ne point louer d'artisan en rupture de ban ; ils fixent parfois entre eux le barême des paies ; ils instituent une législation ouvrière dont Le Chapelier et Napoléon se borneront en somme à reproduire les dispositions essentielles. Mais il résulte de tout cela que le prolétariat ouvrier était très inférieur en nombre à ce qu'on pourrait croire, que son effectif ne dépassait pas 100 000, qu'il n'atteignait pas probablement ce chiffre et que, de ces 100 000 salariés, beaucoup étaient commis ou employés de magasins. Il n'y avait pas à Paris, en 1750, une classe ouvrière assez forte, assez unie, assez organisée pour que son action explique ou domine la Révolution française [1]. Sans doute, à la fin du siècle, les seuls progrès du machinisme ont accru le prolétariat; la crise économique résultant du traité de 1786 avec l'Angleterre a déterminé l'exode vers Paris de provinciaux sans travail, hommes et femmes. Ces changements n'ont point été suffisants pour modifier sensiblement l'état de choses de 1750. Dans le mouvement révolutionnaire, le peuple et la bourgeoisie se sont trouvés mêlés.

***

Aristocratie, bourgeoisie, prolétariat sont d'ailleurs mots de notre langue actuelle. La distinction des deux dernières catégories sociales, si souvent artificielle aujourd'hui, l'était encore davantage autrefois. Entre la condition des patrons et celle des artisans, il n'existait pas toujours une différence essentielle. Si les uns avaient moins de liberté, les autres

1. En réunissant tous les chiffres donnés, nous obtenons un total de 180 000 à 200 000 personnes. Le reste, ce sont les femmes, les enfants, les vieillards, la population flottante.

n'avaient guère plus de ressources. Les Parisiens vivaient, en majorité, d'une vie médiocre et étroite.

Ce n'est pas que la capitale n'ait été une ville de luxe, demeure de gens très riches. Les œuvres littéraires du XVIIIe siècle révèlent les folles dépenses de la haute société : les caprices de Manon sont satisfaits par un fermier général, le Crésus de l'époque. Les mémoires enregistrent les cadeaux merveilleux que nobles d'épée ou nobles de robe envoient à leurs maîtresses, soit pour obtenir leurs faveurs, soit pour adoucir la rupture. Savary compte en 1750 735 rubanniers, plus de 300 ouvriers d'étoffes d'or, 20 découpeurs de soie, plus de 200 brodeurs, auxquels il faut ajouter 300 passementiers, des ouvrières en broderies d'or. Tout ce monde ne travaillait point pour les bourgeois : c'étaient des habits de cour, délicats et somptueux, qui sortaient des mains de ces artistes. C'était également pour les millionnaires du temps que travaillaient surtout les 300 orfèvres, les lapidaires, les joailliers, les éventaillistes, les miniaturistes, les doreurs qui constituaient un des groupes les plus vivants, les plus divers, les plus parisiens de l'industrie métropolitaine. Mais il ne faut rien exagérer. Que seraient les 300 orfèvres de 1750 dans le Paris d'aujourd'hui, et les 100 lapidaires, et les 60 éventaillistes? Si l'on ajoute surtout que plusieurs de ces négociants célèbres avaient une maison peu solide et qu'on les payait mal? N'a-t-on pas soutenu que le joaillier de Marie-Antoinette avait persuadé au cardinal de Rohan d'acheter et d'offrir à la reine le fameux collier, simplement parce que, sans une importante rentrée de fonds, il était menacé de banqueroute? La corporation des émailleurs disparaît au cours du siècle ; celle des éventaillistes se plaint du ralentissement des commandes. Les bouchers déclarent que les grandes maisons leur font attendre des mois, parfois des années, le règlement de leurs comptes, et menacent en cas de réclamations trop vives de se fournir ailleurs. La haute société du temps a beaucoup dépensé ; mais elle a trop dépensé. Les revenus des domaines, même majorés, n'ont pas suffi ; il a fallu trop souvent hypothéquer la terre, et emprunter chez l'usurier. Le luxe d'un Crozat suscite l'envie et l'émulation : on dépense d'abord sans compter ; bientôt la réflexion s'impose. Si le prince de

Conti gère bien sa fortune, si le duc de Bourbon l'augmente par toutes sortes de moyens, le duc d'Orléans perd une partie de la sienne, et la liquidation de ses dettes est une grave affaire d'où sortira la construction des galeries du Palais-Royal. Pour un président d'Aligre, dont la bourse est inépuisable, combien de parlementaires ruinés? Maupeou abandonne la présidence du Parlement contre un brevet de pension dont il a le plus urgent besoin. La noblesse de robe qui voit au XVIIIe siècle ses charges s'avilir, qui gagne de moins en moins, ne peut suffire à ses dépenses, ni retrouver son capital engagé. La correspondance de Miromesnil, premier président de la Cour de Normandie, n'est qu'un long soupir de mendicité.

Parmi les bourgeois, beaucoup, avisés et prudents, économisent et s'élèvent dans la société. A jouer sur les titres, les terrains, à construire des maisons de rapport, à s'intéresser aux affaires nouvelles, ils réalisent de gros bénéfices. Plus que tous, les épiciers s'enrichissent. Le commerce des colonies, notamment le trafic du café, du sucre, de l'alcool, leur procure d'énormes profits. S'il y a eu parmi eux des fils prodigues, il s'en est trouvé beaucoup d'économes, qui sauront, sous la Révolution, profiter de la vente des biens nationaux, pour se constituer, à bon compte, une grande fortune immobilière. Mais la plus grande partie de la bourgeoisie n'a pas d'aussi larges moyens d'existence. Si elle est animée d'un désir croissant de bien-être, si elle aspire aux jouissances du luxe, sa grande préoccupation est d'assurer l'existence du lendemain. Le procureur général Joly de Fleury, admirateur du vieux temps, déplore que les personnes aisées n'aillent plus, comme jadis, faire leur marché elles-mêmes, et qu'elles chargent leurs cuisinières d'acheter pour elles. Le règne du sou du franc a déjà commencé. Mais en général les patrons et les artisans continuent d'aller aux provisions pour acheter au moindre prix. Toute une série d'indices nous attestent la médiocrité de leurs ressources. La taxe du Grand Bureau des Pauvres varie selon l'importance du logement et la fortune des contribuables. Or si les membres des corporations riches, épiciers, drapiers, acquittent triple droit, la plupart des commerçants ne payent que double ou même simple droit. D'autres documents montrent également que la majeure partie

de la population parisienne vit à l'étroit, presque pauvrement. Les boulangers de la capitale font un pain excellent, célèbre par l'Europe, dans la composition duquel entrent le lait, le beurre, avec la levure la mieux choisie, mais qui n'est pas pesé, et qui vaut cher. C'est une denrée de luxe, une gourmandise, interdite au vulgaire. Beaucoup de ménages cuisent leur pain chez eux, et c'est pourquoi vraisemblablement on rencontre aujourd'hui tant de panetières authentiques dans les boutiques des antiquaires. C'était l'usage des grandes maisons : il est significatif que dans l'île Saint-Louis, peuplée d'hôtels, habitée par des parlementaires riches, ou des personnages de qualité, on ne rencontre aucun boulanger. Les bourgeois faisaient souvent de même, faute d'argent ou de place ; ils allaient acheter leur miche au marché, aux boulangers des faubourgs, ou à ceux de Gonesse. Le pain qu'on leur vendait n'était pas excellent. Cuit de la veille, parfois avec un levain médiocre et rare, il était bis-blanc, ou tout à fait gris; mais il pesait le bon poids et valait le juste prix. Encore s'ingéniait-on à le payer moins cher. Les débitants de la halle n'avaient pas le droit de remporter leur marchandise : passé midi, ils étaient obligés d'abaisser leurs prix : et à quatre heures tout devait être vendu : beaucoup de clients pauvres attendaient ce moment pour bénéficier de l'avilissement des cours. Ce soin que prennent les consommateurs pour débourser le moins possible lorsqu'il s'agit de pain, leur nourriture essentielle, est significatif. Dès qu'on annonce une hausse sensible, Paris s'agite, crie aux accapareurs, demande des mesures de contrôle et de répression, l'établissement d'un maximum. Et le pouvoir s'inquiète lui aussi. La « mercuriale » est une des préoccupations les plus angoissantes du procureur général au Parlement et du lieutenant de police. Les rapports qu'ils reçoivent portent en première ligne sur la question des blés, la quantité des approvisionnements en vue, la variation des cours. Quand une période critique est passée, ils sont heureux : plus de mouvement populaire à craindre ; que la récolte soit mauvaise, que les boulangers cuisent mal, leur humeur s'assombrit. On voit dans les *Mémoires de Marville*, le *Journal de Barbier*, les *Lettres du commissaire Dubuisson* que, si le pain

manque, tout est à redouter. Par là s'explique la rigueur avec laquelle les autorités sévissent contre les fabricants et les rendent responsables de tout. En 1752, elles veulent contraindre les boulangers de Paris à cuire la moitié de leurs panetées en pain bis ; n'étant pas obéies, elles recourent aux saisies, aux perquisitions, au pilori, murent la porte d'un patron récalcitrant pendant six mois. Rien n'y fait. Ces conditions économiques du XVIIIe siècle éclairent singulièrement l'histoire de la Révolution. Que le blé, la farine fassent défaut, que la banlieue cesse d'apporter à Paris son industrie, et voilà les ménagères, troublées dans leurs habitudes, obligées de ne plus cuire, d'acheter au marché, forcées de recourir à ces 250 boulangers de Paris, ces 600 des faubourgs, qui répugnent à produire un pain commun peu rémunérateur et ne sont pas en outre outillés pour suffire aux besoins de 600 000 âmes. D'un côté c'est le désir de bien gagner, contrarié par la crainte de mécontenter une foule impatiente ; de l'autre, la colère de l'attente, la tendance au soupçon, l'état d'esprit qui conduira plus tard à la loi de maximum.

Ce qui est vrai du pain l'est aussi de la viande, des légumes. Paris, en 1750, consommait, proportionnellement, beaucoup moins de viande qu'il ne fait aujourd'hui. L'animal le plus recherché était le veau. Les chefs des grandes maisons venaient à l'étal, vers deux ou trois heures du matin, rafler les meilleurs morceaux. La clientèle bourgeoise, peu nombreuse, faisait des achats médiocres. Les garçons bouchers se la disputaient entre eux, parfois par la force. On n'achetait guère de belles pièces que le samedi, ou le dimanche matin : le bourgeois les confiait au pâtissier ou au rôtisseur voisin, dont le four, par principe, restait allumé ce jour-là, et le soir on dégustait le rôti cuit à point. Mais, toutes proportions gardées, la question de la viande soulève les mêmes appréhensions que celle du pain. Le pouvoir veut empêcher, quoi qu'il arrive, la hausse des cours; les bouchers répliquent en arguant de la diminution des bénéfices. Partout c'est le même conflit, conflit entre le consommateur dont les revenus n'augmentent pas, qui ne veut pas payer plus, et le producteur qui, devant le renchérissement général des denrées, exagère ses exigences.

Unis par le besoin de se défendre contre le poids des lois économiques, par la crainte de n'avoir pas de quoi vivre le lendemain, patrons et artisans se retrouvent ailleurs séparés par la concurrence, ou par les injustices de l'organisation sociale. Les corporations du siècle, à l'étroit dans leurs statuts, cherchent à sortir des limites qui leur ont été fixées. Comme une ville en marche, leur activité se déplace ; les fripiers veulent faire office de tailleurs, les pâtissiers entreprennent sur les droits des charcutiers, les passementiers sur ceux des brodeurs. Parfois le champ d'un métier est trop restreint pour qu'il puisse subsister : force lui est de disparaître, ou de se fondre avec un autre : les tablettiers qui ne font plus que la monture des éventails cherchent, pour obtenir le privilège de décorer et de monter la feuille, à se reunir aux éventaillistes. Cette lutte pour l'existence, tout aussi âpre que celle d'aujourd'hui, présente un caractère corporatif qui nous est inconnu ; c'est la guerre de groupe à groupe. Mais c'est la véritable guerre. Aucun respect des uns pour les autres, aucun ménagement, aucune courtoisie. Les syndics accueillent dans leurs mémoires toutes les imputations qu'ils ont pu recueillir contre leurs adversaires. Les merciers seraient des prête-noms qui acceptent de faire toutes les besognes ; les épiciers, des fraudeurs qui baptisent l'eau-de-vie ; les tailleurs tromperaient sur la qualité. On n'en finirait pas si l'on voulait dresser le catalogue de ces accusations réciproques.

Compagnons de misère, artisans et maîtres sont d'autre part ennemis nés. Les seconds asservissent les premiers. La maîtrise devient de plus en plus, au cours du siècle, un titre de noblesse, réservé à une caste. On distingue, dans les statuts des corporations, entre les enfants nés depuis la maîtrise et ceux qui sont nés auparavant. Les premiers sont presque considérés comme les seuls légitimes, et bénéficient de privilèges spéciaux. Si la distinction est si nette entre fils de même père, comment ne serait-elle pas plus tranchée encore entre patrons et ouvriers? Les compagnons n'ont pas le droit de choisir leurs maitres, de discuter leurs salaires ; quel que soit leur mérite, ils resteront toute leur vie compagnons, s'ils n'épousent pas la fille d'un patron. Pour acquérir la maîtrise, il faut subir un examen professionnel, faire un

chef-d'œuvre et tous sont admis à subir l'épreuve. Mais les conditions sont inégales : le jury est composé de maîtres, jaloux de réserver à leurs enfants leur commerce ou leur industrie : les fils de maître peuvent se présenter à dix-huit ans; ils sont en général affranchis de tout stage. L'examen n'est pas le même pour les deux catégories de candidats. Les fils de serruriers exécuteront seulement une serrure à trois fermetures, les artisans auront à fabriquer trois serrures différentes fermant la porte d'un cabinet, celle d'un buffet, et le couvercle d'un coffre. Les fils de boulangers passent l'épreuve chez eux devant un jury réduit, en secret, et l'ouvrage proposé est dérisoire. Bien plus, tandis que les fils de maîtres bénéficient, pour la délivrance de leurs lettres de maîtrise, de tarifs de faveur, les artisans sont obligés de payer les droits ordinaires, qui, relevés au cours du XVIIIe siècle, sont devenus presque prohibitifs. L'on comprend la fureur des travailleurs, et les rares documents parvenus jusqu'à nous attestent en effet un véritable désespoir, une colère très vive contre l'organisation du travail et contre leurs patrons.

***

Si donc on ne peut admettre l'existence, en 1750, d'un prolétariat ouvrier fortement organisé dont l'influence souveraine expliquerait la Révolution, il ne saurait être question non plus de présenter à cette date la bourgeoisie parisienne comme une classe unie et cohérente, attachée aux idées de conservation sociale et politique. Loin de là. Presque tout entière, la société parisienne souffre de la mauvaise organisation économique ; elle a peur de l'avenir, elle est pleine de méfiances, de jalousies, de rivalités. Elle est prête à se dresser pour des idées, sans doute, mais encore davantage contre des hommes et contre des systèmes, dans l'espoir d'un avenir meilleur et d'une place plus grande au soleil. Si le XVIIIe siècle n'a pas connu d'émeutes graves, c'est qu'un changement important paraissait impossible. La royauté avait trop de puissance pour qu'on pût agir contre elle. Les troubles des régences avaient laissé des souvenirs trop profonds de misère, qui incitaient à la prudence. Mais, peu à peu, le prestige de la monar-

chie décroît : des idées nouvelles se propagent; les francs-maçons aident à l'œuvre des philosophes ; et si le livre n'a sur le peuple qu'une influence restreinte, si le journal politique manque encore, le foyer d'où toutes les théories novatrices vont se répandre dans le peuple, se constitue et augmente rapidement de puissance et d'intensité : le rôle politique et social du marchand de vin commence. Débitants de vin, cabaretiers, taverniers, ils sont près de 2000 vers 1750, et leur chiffre augmente incessamment. Le nombre des débits n'est pas limité. Pour en ouvrir, il suffit d'acheter 13 livres une licence, de posséder 18 à 20 pistoles, et de produire un certificat de bonne vie et mœurs que des protections obtiennent, même lorsqu'il n'est pas justifié. Ce sont surtout des valets de grande maison qui s'établissent, lorsque, après cinq ou dix années de domesticité, ils ont ramassé quelques fonds. Ils donnent à boire à l'ouvrier le matin, quand il se rend au travail, le soir, quand il en revient ; ils servent, avec la boisson, la nourriture. La causerie se prolonge, les clients qui devaient être mis à la porte de bonne heure s'attardent. En vain les autorités cherchent à appliquer les règlements, défendent aux débitants de recueillir les gens de mauvaise vie, les ivrognes, de tolérer les jeux de cartes, les blasphèmes, les discours libertins, les mauvais propos. Les mastroquets sont les plus forts. Peu à peu leur influence se confirme. Ils font sonner haut l'importance de leur commerce — 300 000 tonneaux par an —, celle des sommes qu'ils payent à l'État sous forme de droits, la solidité de leur crédit, la rondeur de leur bourse. Dans les occasions du passé, ils ont donné au Trésor plus que personne ; à l'avenir, ils sont prêts à donner plus encore. Mais en échange ils exigent une reconnaissance officielle de leur suprématie : l'entrée — jusque-là refusée — de leur corporation dans ces Six Corps des Marchands qui constituaient alors l'aristocratie bourgeoise par excellence, fournissaient les échevins, et, avec les représentants du roi, administraient la cité. On juge de l'irritation que provoquent leurs prétentions :

Ils n'ont pu [ne pas] céder, écrivent les représentants des Six Corps, à la démangeaison qu'ils ont depuis longtemps de satisfaire leur ambition désordonnée; leurs yeux se sont voilés sur toutes les

différentes tentatives qu'ils ont déjà faites et dans lesquelles ils ont toujours échoué... Leur plus grand nombre ne sait ni lire, ni écrire; un marchand de vin sorti de la domesticité et qui aura porté la livrée de ces chefs se trouvera de pair et assis à côté d'eux dans les assemblées, où il y délibérera et partagera avec eux l'honneur de l'administration. N'est-ce pas avilir ces prérogatives et souiller ces illustres chefs que de leur associer leurs propres valets et de donner de tels avantages à des artisans?

A ces attaques passionnées, les marchands de vin répliquent sans se troubler que, s'ils ne savent lire ni écrire, ils ont les moyens de donner à leurs enfants la plus belle éducation qui soit. Leur force est telle, en effet, que le Gouvernement change d'attitude et les ménage; que les agitateurs, les thaumaturges, Cagliostro, Messner, les françs-maçons leur demandent asile, et font de leurs débits le centre de leur propagande. Cette puissance des marchands de vin, ce contact fréquent, prolongé avec la petite bourgeoisie et le peuple aident singulièrement à comprendre la diffusion rapide des idées, le discrédit croissant de la monarchie.

En 1789, ce discrédit est complet : on n'a plus peur, et ce sera la Révolution. Dès 1750, on peut prévoir que cette Révolution ne saurait être calme ni pacifique. On se représente souvent le bourgeois parisien du XVIIIe siècle comme un disciple de Voltaire et d'Épicure, à l'âme sereine, à l'intelligence claire, moqueur impitoyable, dont l'ironie masque l'orgueil et la timidité, délicat qui sait apprécier les charmes de l'existence et les joies de l'esprit. Rien n'est plus faux. Si le type existe, il est d'exception. Dans la classe moyenne, dans le peuple, la mentalité est autre. Patrons et ouvriers sont des hommes violents, portés aux excès, chez qui le déchaînement des passions abolit soudain le respect de la vie humaine. Mercier nous a brossé, dans son *Tableau de Paris*, un portrait des garçons bouchers qui fait songer à l'émeute cabochienne : les rapports de police et les mémoires du temps en confirment l'exactitude. Les maîtres ne sont pas différents. Un siècle plus tôt, en 1652, les fripiers de la Tonnellerie arrêtent, de leur propre autorité, un marchand épinglier coupable d'avoir mal parlé d'eux ; ils le rouent de coups, lui cassent la jambe, puis l'attachent sur une chaise, et, se formant en rangs, quatre par quatre, tambour et capitaine

en tête, le fusil sur l'épaule, ils sortent de leur quartier et se dirigent vers la Grève, déchargeant leurs armes sur ceux qui paraissent les suivre. Arrivés rue des Déchargeurs, ils s'arrêtent, et, après avoir à coups de feu obligé les riverains à s'enfermer chez eux, ils tiennent conseil et fusillent à bout portant leur victime. Enfin, toujours en cortège, ils transportent le corps du malheureux épinglier à l'Hôtel de Ville, l'y déposent en disant que c'est un ennemi de Beaufort, puis rentrent chez eux, avec le même appareil militaire et sans être inquiétés. En un siècle, le tempérament des Parisiens ne s'est guère adouci. C'est, sous des dehors parfois plus raffinés, la même brutalité. Les passions politiques le cèdent pour un moment aux passions religieuses, mais les manifestations ne changent guère. La croyance se répand que le monde, corrompu et souillé à l'excès, approche de sa fin ; le Rédempteur va venir. Il faut hâter ce jour, pensent les uns, et ils multiplient les abominations ; les autres veulent trouver sans tarder un nouveau Christ qui purifiera l'univers. L'exaltation est telle qu'on assiste à des scènes du genre de celle-ci. Des mystiques tirent au sort celui d'entre eux qui jouera le rôle du Sauveur : tous jurent de se soumettre au destin, et sur les hauteurs du Montparnasse, on convient d'ériger la croix, pour que le martyr revive la montée du Calvaire. Le sort désigne un abbé de bonne famille qui tout d'abord s'incline devant la volonté divine, se laisse attacher la couronne d'épines, la croix et gravit la colline, entouré de ses compagnons. Arrivé au lieu fatal, il retrouve la volonté de vivre, se révolte contre le crime imminent, il implore les assistants : ceux-ci restent inexorables. « Tu es le Christ, il faut que tu meures comme lui. » La peur du trépas lui donne de l'esprit : il rappelle que le Christ a douté de sa destinée, il promet de revenir, si on lui laisse le loisir de triompher de lui-même. L'argument porte : il faut que le drame soit une reviviscence fidèle. On le laisse aller ; il court se mettre sous la protection du lieutenant de police qui l'abrite à la Bastille et fait arrêter ses camarades. De tels exemples projettent un jour singulier sur la Révolution : ils annoncent les massacres de septembre, le meurtre d'un Foulon, le sang-froid de la foule parisienne devant le sang qui coule ; ils expliquent comment

la Révolution a pris tout de suite ce caractère passionné, enthousiaste, religieux et même mystique Entre le Paris de 1750 et celui de 1789, il y a une absolue continuité.

***

Si Paris s'est transformé au cours du siècle, c'est au point de vue géographique. Les classes sociales qui constituent la population n'ont point changé de sentiments ni d'importance relative; elles ont tendu à se dissocier plus nettement, à choisir pour domicile des quartiers différents. Dans la cité des premiers temps, les gens d'un même métier s'étaient tout de suite groupés : les orfèvres sur le quai, les changeurs sur le pont, les drapiers, les fourreurs dans les rues qui portaient leur nom. Mais il n'y avait pas d'ordre géographique : métiers communs et métiers de luxe étaient confondus. De même les gens riches se portèrent vers les endroits plus spacieux et plus sains ; mais l'ensemble restait désordonné et confus. Au XVIIIe siècle, au contraire, tout ce qui est richessse et luxe tend à se porter vers l'ouest, tandis que la région orientale est occupée par la classe inférieure et les métiers communs.

Les raisons du mouvement sont profondes et multiples : on ne peut même les discerner toutes. En voici les principales. Paris se développe au XVIIIe siècle, et, comme toutes les villes, tend à se déplacer vers l'ouest. Les nouveaux venus se portent de préférence vers les nouveaux quartiers. Beaucoup de bourgeois suivent leur exemple. C'est que le vieux Paris n'était point agréable à habiter. Les odeurs nauséabondes l'empestaient. Les cimetières étaient nombreux, en pleine ville ; les charniers dégageaient des miasmes intolérables ; les étaux des bouchers, mal entretenus, en faisaient tout autant ; Mercier nous a dressé un tableau saisissant de l'îlot du Châtelet, de la rue Pied-de-Bœuf vers 1780. Les Parisiens réclament avec force la construction aux portes de la ville d'abattoirs centraux, et les bouchers ont beau répliquer en opposant leurs faces rubicondes et leur tempérament robuste aux visages pâles et anémiques qu'on rencontre aux alentours du Charnier des Innocents, la plaisanterie ne convainct pas. Les égouts sont à ciel ouvert,

la plupart des rues sont des cloaques. En outre le progrès de la circulation rend les voies plus bruyantes et plus poussiéreuses. Plus que jamais les gens riches évitent les corps de bâtiments sur rue, installent leurs appartements privés dans ceux qui donnent sur la cour. Enfin le choix de Versailles comme résidence royale, l'aménagement de promenades comme le Cours la Reine, les Champs-Élysées, ont certainement influé sur l'évolution de Paris. Il était vraiment désagréable d'avoir à traverser toute la ville, mal pavée, de circuler au milieu des encombrements pour se rendre à la cour, ou pour prendre l'air.

On comprend donc que la partie fortunée de la population tende à se porter vers les nouveaux quartiers plus aisés, plus sains, plus commodes, où les spéculateurs construisent des maisons de rapport relativement confortables. Naturellement l'exode se fait peu à peu, par degrés. En 1750, le mouvement est surtout prononcé sur la rive gauche : le sommet de la montagne Sainte-Geneviève est comme une citadelle où quelques éléments bourgeois résistent encore à la poussée des classes inférieures qui les cernent et les pressent. La paroisse Saint-Séverin est maintenant habitée en majorité par des petites gens ; celle de Saint-André-des-Arts est plus complexe ; au delà de la rue Dauphine, vers la Seine, la fortune domine. Sur la rive droite, l'évolution, moins apparente au premier abord, ne peut pourtant être mise en doute. En 1750, le Marais reste un quartier aristocratique, mais d'où l'aristocratie s'en va pour se transporter aux alentours de la Madeleine ou au faubourg Saint-Germain. Vers la place des Vosges, certaines rues malsaines, désertées par leurs anciens propriétaires, constituent des brèches par où les petites gens s'insinuent. Une des formes les plus curieuses de cette substitution progressive des prolétaires aux anciens habitants est la transformation de l'hôtel seigneurial en cité ouvrière. Les propriétaires se mettent d'abord à louer les corps de logis sur rue, puis quittent leur demeure ; ils ne font subir presque aucun aménagement à leurs appartements, qui sont divisés au hasard; nombreux et peu fortunés sont, d'après les registres du Grand Bureau, les locataires qui s'y installent.

Les commerçants sont obligés de céder à la même loi

d'évolution. Paris devient trop étendu pour que la clientèle puisse aller en un seul point acheter les marchandises, ou que les négociants puissent rayonner partout. Au groupement de jadis succède peu à peu la décentralisation. Sans doute le mouvement n'est pas général : certaines corporations sont forcées par leurs statuts mêmes de rester où elles sont établies : les imprimeurs, les libraires, les graveurs ne peuvent résider hors des limites de l'Université. D'autres, comme les horlogers, paraissent constituer des exceptions et ne pas souffrir de la situation. Mais la plupart des métiers se déplacent et se divisent. Par exemple on trouve partout des tailleurs, des cordonniers, des fruitiers. Quand on dresse le relevé général des métiers, on s'aperçoit que le changement ne se fait point au hasard. Le commerce et l'industrie de luxe, orfèvres, joailliers, gantiers, parfumeurs, se portent de préférence vers les quartiers riches de l'ouest, aux alentours du Palais-Royal. Si les fripiers continuent d'élire domicile dans leur Tonnellerie, endroit central, voisin du marché Saint-Honoré, où peuvent venir aisément les campagnards de la banlieue, les journaliers de la Grève, les artisans et les compagnons de Paris, l'îlot qui est situé plus au nord se transforme : la soierie s'installe dans les rues, jadis misérables, qui touchent aux boulevards, et l'on voit peu à peu se constituer ce fief du Sentier, qui jouera dans les romans de Balzac comme dans la bourgeoisie de 1830 un rôle si considérable. Au contraire les métiers vulgaires, l'industrie commune se portent vers les quartiers de l'est, que les riches abandonnent, où ils trouvent, à peu de frais, de vastes locaux. Ainsi les quincailliers, les ferblanquiers (ferblantiers), les ferandiniers, les fourbisseurs se concentrent autour de Saint-Méry : les distillateurs succèdent aux tanneurs sur le quai de la Mégisserie. Le cas des menuisiers est surtout remarquable. Tandis que la plupart des « ébénistes », ouvriers de luxe, continuent de résider rue de la Lune, que les tapissiers sont nombreux entre les rues Montmartre et Saint-Roch, les menuisiers proprement dits émigrent de la paroisse de Bonnes-Nouvelles, et élisent domicile rue et faubourg Saint-Antoine, à proximité du marché au bois, et de la Seine.

Les deux mouvements, celui de la population et celui du

commerce, se complètent donc et s'enchaînent ; ils ont pour effet de dissocier de plus en plus les riches et les pauvres, de séparer le Paris occidental où domine la fortune, du Paris oriental, peuplé d'ouvriers et de petits bourgeois. Or la distinction de ces deux Paris est un des faits les plus importants de notre histoire contemporaine. De 1794 jusqu'à nos jours, il y a eu entre eux lutte constante et parfois guerre ouverte. Et l'on voit ainsi une fois de plus que, si l'on veut comprendre la Révolution, il faut remonter au XVIIIe siècle : l'histoire, pas plus que la nature, ne connaît les sauts brusques. Le Paris de 1750 est, à tous les points de vue, l'annonce exacte et fidèle du Paris révolutionnaire.

LÉON CAHEN

AVEC LE TSAR FERDINAND[1]

JUILLET-SEPTEMBRE 1910

Fiume, vendredi 19 août. — Nous avons roulé toute la journée. Après avoir laissé la Serbie derrière nous, et dépassé Belgrade, nous avons remonté le cours de la Save, traversé l'Esclavonie, puis toute la Croatie, sans guère nous arrêter ailleurs qu'à Agram, où un excellent repas nous attendait au buffet. La descente sur Fiume à travers les merveilleuses forêts du Karst est unique en son genre. Le roi se sent dans son élément. Il est en chemin de fer et regarde par la portière ! Il avoue qu'il a toujours adoré voyager, mais jamais autant que depuis qu'il ne peut plus se déplacer facilement en raison de sa « profession ». « Néanmoins, ajoute-t-il, je crois être le souverain d'Europe qui voyage le plus. J'accomplis fréquemment des parcours de deux mille kilomètres par mois, parfois davantage. »

A bord, samedi 20 août. — Nous nous sommes embarqués dès hier soir à bord d'un vapeur de la ligne côtière *Ungarisch-Kroatisch*, mais nous avons passé la nuit à l'ancre au large d'Abbazia, car le roi n'a voulu rien perdre du paysage des îles dalmates, parmi lesquelles nous avons glissé toute la journée. Le temps radieux et une mer d'huile donnent des beautés attiques à ces îlots semés d'oliviers, aux vieux toits de tuiles de tous ces pauvres villages maritimes, aux lumineux cou-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 août 1919.

vents perchés sur les collines, aux bateaux de pêche que nous laissons loin derrière nous, et même aux familles de dauphins qui nous accompagnent des heures entières et dont les gracieux ébats mettent en liesse roi et princes. Nous n'avons pas fait escale de toute la journée, si ce n'est à Zara-Vecchia, pour satisfaire les exigences du « chef » qui réclamait du poisson frais. Plusieurs pêcheurs italiens ont accosté notre vapeur, se disputant l'aubaine du royal client, et le roi, qui a tenu à faire son marché lui-même, flanqué du chef, a eu quelque peine à choisir. Il n'a pas pu éviter de faire des jaloux, mais — rendons à César ce qui est à César — le poisson qu'on nous a servi à dîner était succulent... et presque sans arêtes.

Peu avant le coucher du soleil, le roi m'a fait appeler afin que je lui lise dans *le Temps* l'allocution annuelle de M. Lavisse à la distribution des prix du Nouvion. Il dit goûter beaucoup la prose de M. Lavisse et loue son « patriotisme exempt de chauvinisme ». Lui-même se dit un patriote français éclairé. L'est-il vraiment? Je l'ignore, mais je suis porté à le croire plus Européen que Français, et plus ambitieux qu'Européen. J'ai toujours avec lui l'impression qu'il est trop épris de sa propre royauté pour ne pas vouloir en agrandir le cadre. Il est Français avec des Français, mais n'est-il pas archiduc à Vienne et prince saxon à Cobourg?

Cettigné, dimanche 21 août. — La fin de notre croisière a été digne de son beau début. Nous étions tous debout ce matin à quatre heures et demie, heure à laquelle nous devions apercevoir Ragusa-Vecchia, juste avant le lever du soleil. Nous sommes demeurés saisis du pittoresque sauvage et vraiment byronien de cette vieille cité maritime fièrement campée sur ses rochers, ceinte d'un chaos de fortifications anciennes, et dominée par un campanile de style très vénitien.

Tard dans la matinée, comme nous approchions de la côte monténégrine, un yacht tout pavoisé est venu au-devant de nous, au son de l'hymne bulgare. C'est le prince héritier Danilo qui vient souhaiter la bienvenue à l'auguste visiteur, sous un soleil de plomb. Des chaloupes nous débarquent sur un minuscule appontement et nous gagnons le château princier — j'allais dire la bicoque princière — de Topolitza, qui

n'est qu'à quelques pas de distance. Au demeurant, le site en est admirablement choisi : la salle à manger donne d'un côté sur la mer, d'un bleu étincelant, de l'autre sur les montagnes hautes de plus de quinze cents mètres qui s'élèvent presque verticalement à un kilomètre de la côte. Premier déjeuner officiel ! Premiers toasts !

L'après-midi a été douloureuse. Entassés à quatre dans le coffre d'une des automobiles postales que Nikita a, dit-on, reçues en cadeau du vieux François-Joseph, cependant que Ferdinand et les jeunes princes filaient en auto découverte avec Danilo pour chauffeur, nous avons rôti consciencieusement dans la poussière pendant quatre heures et demie, sans trêve, sans air, sans extension de jambes possible. Nous voyons d'abord, près de la mer, des oliviers, des figuiers, des chênes, puis plus un arbre, à peine un arbuste de-ci de-là, jusqu'à Cettigné, niché dans son cratère. Mais la vue est superbe, sur l'Adriatique d'abord, sur Virpazar et le lac de Scutari ensuite, puis sur un océan figé de pics rocheux d'inégale hauteur, pointillés de petits creux que l'industrie des Monténégrins, ou plutôt des Monténégrines, a convertis en champs minuscules.

A peine arrivés à bon port, nous dûmes nous jeter sur nos malles, pour nous habiller et assister au grand dîner officiel qui se donne au palais. Le vieux prince, sanglé dans le nouvel uniforme monténégrin, a l'air de s'y sentir mal à l'aise. La princesse, son épouse, paraît assez embarrassée de sa personne et ne souffle mot. Les princes Danilo et Mirko ont des traits singulièrement mâles et énergiques, mais des manières un peu « voyou ». Leurs sœurs, les princesses Xenia et Vera, sont quelconques. En somme, Ferdinand et ses fils écrasent toute la dynastie monténégrine tant par leur physique que par leur prestance et leur personnalité.

Après dîner, le cérémonial exige la présentation personnelle des membres de la suite du roi au prince et à la princesse. Puis des groupes se forment au salon, la raideur s'atténue, le prince prodigue les poignées de main ; les officiers s'entretiennent avec nous. Parmi ces derniers, il en est un seul qui a endossé l'ancien uniforme monténégrin : c'est l'attaché militaire à Paris, qui ne fait qu'arriver de France et n'a pas eu le

loisir de se commander la nouvelle tenue. Qu'il a eu raison! Le costume national est tellement plus seyant ! Il consiste en des pantalons bouffants retenus à la taille par une vaste ceinture qui laisse crânement dépasser le canon d'un pistolet, en une petite veste amarante passementée d'or et garnie de deux paires de manches, dont l'une retombe derrière les épaules, enfin en une coquette petite toque ronde et basse, sans visière.

Cettigné, lundi 22 août. — Le roi est hébergé à la légation de Bulgarie (on a eu toutes les peines du monde à lui organiser une salle de bains de fortune), mais la suite couche au « ministère de la Guerre ». C'est dire le peu de confort dont nous disposons. De crainte de verser dans le réalisme le plus cru, glissons et revenons à nos rois et princes.

L'arrivée du roi et de la reine d'Italie dans la matinée, puis celle du prince Georges de Serbie ont soulevé les *Jiveo* enthousiastes de la foule cettignote, qui m'a déjà la veille frappé par sa grande politesse et les visages agréables, quoique sans beauté, de ses femmes. Ces dernières faisaient au roi des révérences pleines de grâce tout le long du chemin.

Après le grandissime déjeuner de gala, laissant le roi Ferdinand recevoir consciencieusement, membre après membre, tout le corps diplomatique de Cettigné, je m'éclipse un instant pour me promener par le hameau — car Cettigné n'est guère davantage avec ses quatre mille habitants. Je rencontre au bout de quelques pas madame Kolouchefi, la jeune femme du chargé d'affaires bulgare. Elle me montre fort aimablement les curiosités de Cettigné, c'est-à-dire le petit étang où l'on patine l'hiver, le terrain de tennis où l'on joue deux heures tous les matins en été, la route sur laquelle on toboggane, lorsque il y a de la neige. Il faut réagir ferme contre l'ennui, à Cettigné, capitale du Monténégro.

Le soir, « grand » dîner officiel, en l'honneur du roi et de la reine d'Italie, puis l'inévitable réception. Le roi m'a joué le tour de me faire appeler auprès de la princesse Vera, sous prétexte qu'elle aimerait s'entretenir avec moi « des choses de France ». Par surcroît, il m'impose comme entrée en matière, en nous laissant en tête à tête, le fameux discours

de distribution des prix du Nouvion, qui lui tient décidément à cœur. La princesse l'a naturellement lu dans *le Temps*, avec plaisir, dit-elle. De Lavisse, elle passe vite à Marcel Prévost, un de ses favoris, et me demande si je connais son *Jardin secret*. A quoi j'ai perfidement répondu non, afin de lui procurer le plaisir de m'en donner l'analyse et de m'en recommander la lecture.

Mardi, 25 août. — Ce matin, « grande » revue des troupes monténégrines ! Elles ont défilé devant les trois souverains, très sérieusement, fortes de trois mille hommes environ, dans leur nouvel uniforme kaki sans élégance, mal ajusté, et plus mal porté. Ces pauvres diables ont l'air gauche au possible, ainsi travestis à l'européenne. Ce sont de grands gaillards secs, osseux, efflanqués. Leurs sentiments paraissent extrêmement loyalistes, royalistes même, puisque roi il y a, ou roi il y aura dans cinq jours.

Le comte de S..., ministre de France, dont je fais la connaissance sur le terrain d'exercice, est un bien charmant homme, qui me parle longuement de ses fils, internes à Louis-le-Grand. Il les reverra prochainement, car ils sont en vacances. Madame la comtesse de S... n'est pas moins aimable que son mari. La légation de France, où je les accompagne, ressemble à une villa cossue des environs de Paris ; elle est si neuve que le jardin qui doit l'entourer est encore à l'état de chantier, ou tout comme. C'est, je crois, la plus « chic » maison de tout Cettigné, le palais princier y compris. Je félicite la comtesse de son installation. « Sans doute nous sommes bien logés, dit-elle, mais quelle misère pour avoir de l'eau ! L'autorité municipale ne s'est-elle pas avisée, l'autre jour, sous prétexte de grande sécheresse et de sources taries, de nous couper l'eau toute la soirée? Pensez donc, monsieur, vous couper l'eau à l'heure où toutes les maîtresses de maison se préoccupent de leur dîner ! Je n'ai fait ni une ni deux : j'ai couru chez le prince, que j'ai trouvé à sa partie de cartes, et ce bon Nikita a aussitôt intimé au maire l'ordre de me faire donner de l'eau.

L'après-midi nous étions invités au skating-ring du prince héritier, une manière de garden-party. Nous y avons assisté

aux évolutions des princes et des princesses, et aux demi-chutes de leurs dames d'honneur, qui ne sont point encore aussi sûres d'elles-mêmes que leurs maîtresses.

J'ai été frappé de l'insociabilité des officiers bulgares de la suite du roi. Le général Nicolaïeff en particulier, ministre de la Guerre, et le général Paprikoff, ministre des Affaires étrangères, n'ont pas desserré les lèvres pendant tout l'après-midi. J'en suis à me demander si cette sauvagerie leur est naturelle ou si elle est voulue.

Le soir, le roi donnait à son tour un dîner de gala à la légation de Bulgarie. Affolement de monsieur et de madame Kolouchefff, qui me font faire, défaire, et puis refaire le tableau de l'ordre dans lequel doivent s'asseoir les convives.

Après dîner, nous prenons officiellement congé de ces braves gens de Cettigné, qui paraissent si contents de nous recevoir, et qui sont, le roi m'en a fait lui-même la remarque, moins renfermés et meilleurs causeurs que ses « malappris de généraux ».

Mercredi 24 août. — Couchés à une heure du matin, nous nous sommes levés avant trois heures, pour que nos autos pussent nous débarquer à Cattaro vers huit heures. Nous nous élevons d'abord au-dessus de Cettigné à travers un vrai chaos de rochers. Rien n'en peut donner une meilleure idée que la curieuse légende qui prétend expliquer ce phénomène volcanique : l'un des tout premiers jours de la création, saint Pierre s'en allait, sur l'ordre du Seigneur, procéder de par le monde à une juste répartition des rocs, pierres et cailloux, dont il portait un plein sac sur l'épaule. Il avait à peine dépassé Cettigné quand le sac vint à crever, au grand désespoir de l'apôtre. De là cet inextricable amas de rocs.

Nous redescendons maintenant vers le bourg monténégrin de Niegoch, où nous prenons un thé matinal, au pied du mont Lovcen. Un tournant, deux tournants, et la baie de Cattaro s'ouvre devant nous. L'émerveillement nous écarquille les yeux. Je me refuse à tenter la moindre description du panorama grandiose qui passe et repasse devant nos regards à mesure que se déroulent les lacets de la route. Cette route excellente est, paraît-il, due au maréchal Marmont et fut construite vers 1810, — il y a juste un siècle.

L'arrivée de notre cortège d'autos à Cattaro est comique au possible : nous avons tous les cils, les sourcils, les oreilles, la barbe et les moustaches complètement blancs de poussière. Nous nous époussetons chacun de notre mieux, parmi de grands éclats de rire auxquels le roi ne dédaigne pas de participer.

Un *vaporetto* nous conduit à Zelenika, par des passes étroites succédant aux évasements de la baie. Un petit incident a rendu très divertissante cette courte traversée ; j'ai découvert, en flânant sur le pont, le général Markoff, aide de camp du roi, le général Nikolaïeff et le général Paprikoff assis devant une table, ou plutôt affalés sur elle, dans un petit salon, et ronflant affreusement de concert. Je me hâtai de signaler le fait au prince Boris, qui s'en amusa fort et alla chercher Stancioff (le frère cadet du ministre), avec son appareil photographique. C'est ainsi que furent portraiturés dans leur attitude grotesque ceux que le prince a surnommés plaisamment « les trois Grâces ». J'ai rarement vu quelqu'un de plus penaud que ce trio quand il se réveilla entouré d'un groupe de rieurs.

A Zelenika, un train complet sur voie étroite nous attendait. C'est dans ce train que nous allons traverser toute l'Herzégovine et toute la Bosnie.

Après avoir contemplé, pendant les premières heures du voyage, une nature en tout semblable à celle du Monténégro, avec la différence toutefois qu'il croît des arbrisseaux entre les pierres, nous nous engageons dans les gorges de la Narenta, qui, en leur genre, sont aussi belles que la descente sur Cattaro. Le roi ne quitte pas la portière et ne se lasse pas d'admirer les innombrables sources qui jaillissent de la paroi de rochers en volumineux jets d'éblouissante écume et s'écroulent à même la Narenta. De temps en temps un élargissement de la vallée ralentit le courant vertigineux; alors le lit se peuple de bancs de sable, de roseaux, de laveuses accroupies, de petits baigneurs noirs comme des moricauds, de hérons « au long bec », parfois même de chèvres. Une demi-heure d'arrêt à Mostar nous permet de prendre des voitures et de courir, entre deux rangées de fez et de femmes voilées, admirer le vieux pont auquel Mostar doit son nom. La population est

foncièrement slave, mais «musulmanisée,» au grand dégoût de tous les Slaves chrétiens, et spécialement du commandant Naoumoff, qui crache en voyant ces renégats se presser autour de nos voitures.

Nous passons la nuit dans notre wagon, en gare de Konjica. Demain sera consacré à la visite de Séraïevo.

Jeudi 25 août. — Quelques autorités attendaient le roi à la gare de Séraïevo, bien qu'il voyage incognito. Elles nous conduisent en auto d'abord à l'hôtel de ville, qui n'offre rien de remarquable, puis à une hauteur non loin de la ville, d'où l'on a sur elle la vue la plus étendue et la plus belle. Séraïevo occupe toute une vallée et en escalade les flancs avec ses maisons, ses jardins, et surtout son grand nombre de mosquées, qui lui donnent l'aspect d'une ville arabe. Redescendus en ville, nous avons visité la principale de ces mosquées, qui date du XVIe siècle. Après quelques achats dans les bazars attenants, le roi insiste pour nous faire longuement admirer, au musée ethnographique, quelques spécimens empaillés d'oiseaux du pays, très rares, puis nous passons à l'école professionnelle des arts décoratifs, où l'on fait surtout de l'incrustation d'argent et où nous assistons à l'ornementation de divers objets plus jolis l'un que l'autre : manches de parapluies, presse-papiers, porte-cigarettes, boucles de ceintures, plateaux, etc. C'est là toute une industrie locale que la municipalité s'attache intelligemment à développer et à perfectionner.

Après un déjeuner aussi tardif que hâtif, nous voici de retour dans nos wagons. Nous serons demain matin à Budapest.

Pleszo, vendredi 26 août. — Ce n'est que ce matin, en gare de Budapest, que j'ai su notre nouvelle destination, Pleszo. Nous y sommes arrivés ce soir, assez tard. Vive Pleszo ! et une chambre où l'on a plus de place que dans un wagon de « tortillard », et la possibilité de se bien laver !

Dimanche 28 août. — A Pleszo, je lis les journaux, travaille de temps en temps une heure avec le roi quand il me fait

appeler, ou flâne en forêt, ordinairement avec le *rotmistr* Bogdanoff, pendant que le roi gagne en auto Pustopolje, Pohorella ou Murany, toujours en quête de fleurs ou d'insectes. Parfois je pêche à la truite dans le ruisseau voisin, une Bistritza quelconque. En pays slave, on peut admettre qu'une rivière sur deux s'appelle Bistritza !

Cet après-midi j'ai eu la main heureuse : je levais une truite toutes les cinq minutes. J'ai offert le produit de ma pêche au roi, qui m'a blâmé de m'être exposé à prendre froid en restant immobile au bord de mon ruisseau. Ce n'est pas la première fois que je m'aperçois combien il redoute les rhumes et quelle peur il a de tout mal contagieux.

C'est aujourd'hui 28 août que se proclame la royauté monténégrine. Le roi m'a fait rédiger les deux télégrammes de félicitations à l'adresse du nouveau roi et de la nouvelle reine. Je lui ai en même temps signalé un article paru dans la *Neue Freie Presse* sur sa visite à Séraïevo. Le roi, selon l'auteur, serait revenu du Monténégro par la Bosnie uniquement pour montrer à ses fils la capitale des provinces annexées par l'Autriche, et dont l'annexion avait rendu possible la proclamation de l'indépendance et de la royauté bulgares. Outre cela, l'article contient quelques remarques désobligeantes sur les sentiments de solidarité slave exprimés avec insistance, dans son toast de Cettigné, par un « Viennois qui a pourtant dû garder au fond du cœur quelque amour pour Vienne ». Or, son dégoût de Vienne est, avec son dégoût pour les Bulgares en général, un des sentiments que le roi cache le moins, au moins vis-à-vis de moi.

J'apprends que j'ai été fait chevalier de cinquième classe de l'ordre de Danilo. Il paraît que Nikita a décoré en bloc toute la suite bulgare.

Lundi 29 août. — Grande excursion à cheval à Szmreczyna, pavillon de chasse et bientôt résidence du roi, située à quelque douze kilomètres de Pleszo, à quatorze cents mètres d'altitude. Il y a de la salle à manger une vue splendide sur le Tatra, qui est malheureusement resté encapuchonné la plus grande partie de la journée. Toute une aile est en construction et sera achevée à la fin de la semaine. Cela ne m'étonnerait

pas que Szmreczyna, mieux ensoleillée, plus élevée, et jouissant d'une vue splendide, fût destinée dès l'an prochain à supplanter Pleszo, trop ombreux et trop humide.

Sofia, jeudi 1er septembre. — Nous voici de nouveau à Sofia, après une très agréable fin de séjour à Pleszo. Le roi a fait une bonne partie du parcours hongrois en auto, tandis que je prenais le train avec Zlataroff, l'intendant de la liste civile. Le roi me « laisse la paix » (ce sont ses propres termes) pendant une dizaine de jours. Il va visiter les champs de bataille de la guerre russo-turque de 1877 avec le duc d'Orléans et le général Bonnal, puis chasser le chamois dans les Rhodopes. Je lui ai demandé la permission d'aller pendant ce temps passer quelques jours à Constantinople, mais le hasard a voulu qu'il ait lu ce matin dans le journal que deux cas de choléra étaient signalés de Stamboul, et il a si grand'peur que je lui rapporte la terrible maladie qu'il me dissuade d'y aller. C'est une manière polie de m'interdire le voyage! Pour me consoler, il m'a invité à puiser largement dans sa bibliothèque.

Jeudi 8 septembre. — La bibliothèque du roi est fort belle. L'histoire semble y dominer. J'ai été surpris de trouver beaucoup d'ouvrages qui n'ont pas été, ou n'ont été qu'incomplètement coupés. C'est que le roi, la chose m'a été confirmée par M. Paléologue, a très peu de lecture. Où en effet prendrait-il le temps nécessaire? S'il a un savoir encyclopédique, il le doit presque entièrement à la conversation et à ses entretiens avec les spécialistes de chaque branche. C'est à mon avis son très grand mérite d'avoir su pleinement profiter des innombrables occasions de s'instruire bien et vite qui se présentent d'elles-mêmes à n'importe quel roi ou fils de roi. S'il a du goût pour l'ornithologie, des ornithologues distingués s'estiment trop heureux de lui communiquer le meilleur de leur science. Met-il le pied dans un musée? Vite le personnel donne un coup de téléphone au directeur qui accourt et se met à la dispositon de son auguste visiteur. Ferdinand a su mettre à profit toutes ces « facilités scolaires » que n'a point le commun des mortels. De plus, le frottement quotidien avec des ambassadeurs ou des personnages en vue a été pour lui la plus merveil-

leuse des leçons d'histoire. Comme il a une mémoire qui tient du prodige, il a retenu beaucoup. Comme il prend plaisir à savoir ce qu'il sait, il en fait volontiers part à son entourage. Il y met quelque vanité, c'est possible; mais je lui suis pour ma part reconnaissant du grand nombre de choses qu'il m'a apprises.

Dimanche 11 septembre. — J'ai visité le parc d'automobiles, les écuries et les remises royales. Weich m'a montré entre autres le carrosse assez misérable dans lequel Ferdinand a fait sa première entrée à Sofia, il y a vingt-trois ans. Depuis, ce carrosse a eu bien des successeurs. Tout m'a l'air très bien organisé et très proprement tenu. Je l'ai dit à Weich, qui a paru flatté. C'est en effet à lui que s'adressaient mes éloges, car sa carte de visite porte la mention : « *Führer des königlichen Automobilpark* ».

Mardi 13 septembre. — Le roi, à peine de retour, reçoit aujourd'hui en audience les ministres de Grèce et d'Italie, récemment accrédités à Sofia. Les discours qu'il doit prononcer en recevant leurs lettres de créances m'ont coûté une peine inimaginable. Ils sont pourtant bien courts. Comme il faut mesurer les termes ! Comme il faut atténuer les expressions de courtoisie, de peur qu'elles ne produisent l'effet d'une sollicitation d'amitié ! J'ai bien retouché mes projets une demi-douzaine de fois avant que le roi m'ait fait rédiger la copie définitive. Une phrase qui risque d'être considérée comme un peu trop amicale pour la Grèce a dû être approuvée par le ministre des Affaires étrangères Paprikoff avant d'être définitivement insérée dans le corps du discours [1].

Le roi m'a demandé si je voulais assister avec lui aux grandes manœuvres. Je lui en ai exprimé le désir et il m'a aussitôt désigné ma monture. Nous nous mettrons en route demain soir.

Jeudi 15 septembre. — Je me suis réveillé à Stara-Zagora,

1. Les journaux turcs n'ont en effet pas manqué de prendre texte de ce discours pour ajouter foi aux bruits qui circulaient déjà depuis quelque temps au sujet d'un rapprochement gréco-bulgare.

la dernière station avant Nova-Zagora, où nous devons descendre de wagon.

La première chose que j'ai apprise en me levant, c'est que le ministère a démissionné hier. Je comprends maintenant pourquoi, au lieu de quitter Sofia à dix heures du soir, comme nous devions le faire, nous n'en sommes partis qu'à minuit.

Deux ou trois kilomètres en voitures à quatre chevaux à travers les rues inondées et pleines de fondrières de Nova-Zagora nous amènent près de l'emplacement d'où nous devons observer les opérations. Encore dix minutes de cheval et nous avions rejoint les états-majors, les arbitres, les attachés militaires, etc., tous groupés sur un tertre élevé qui domine la plaine.

Ces quatre heures d'observation immobile ne m'ont pas paru trop longues. D'abord j'ai la bonne fortune de rencontrer plusieurs officiers bulgares que je connais et dont l'un au moins, le major Naoumoff, un Macédonien, a beaucoup d'humour. Puis je fais la connaissance de notre attaché militaire, le capitaine Tabouis, auquel M. Paléologue avait parlé de moi. Il paraît ne pas précisément s'amuser. Enfin je me distrais en fouillant à la lorgnette les crêtes successives et déboisées du Karadja Dagh, qui s'élèvent à mille mètres, et derrière lesquelles on devine, plus au nord, toute l'ampleur de la chaîne des Balkans.

Des opérations, je ne dirai rien, car je n'y ai pas compris grand'chose. D'ailleurs le capitaine Tabouis m'a assuré que tout leur intérêt réside dans le grand nombre des troupes engagées — 50 000 hommes, chiffre qui n'a encore jamais été atteint dans les annales des grandes manœuvres bulgares — et dans le fonctionnement des services du ravitaillement et de l'intendance.

Nous sommes allés passer la nuit, dans notre train naturellement, auprès d'une petite station perdue entre Nova et Stara-Zagora. Le village semble se composer d'une seule maison, : c'est à la fois un cabaret et une mercerie. Un gramophone, ma foi excellent, a joué jusque tard dans la soirée quelques chants bulgares, mais surtout de jolies et languissantes mélodies turques. Tout le monde dans les Balkans,

même les Bulgares, convient que les Turcs sont le peuple le plus musicien de la péninsule.

Vendredi 16 septembre. — Nous avons aujourd'hui suivi les manœuvres de deux observatoires, car on s'est battu jusque très tard et l'un des partis avançait continuellement. Notre second emplacement était distant du premier d'une vingtaine de kilomètres, que nous avons vivement franchis au trot. Le roi, qu'on m'avait décrit mauvais cavalier, se tient très bien en selle. Ce qui nuit à son bon renom de cavalier, c'est évidemment le secours qui lui est indispensable, en raison de sa goutte et de sa corpulence, pour lui permettre d'enfourcher sa monture.

L'artillerie et les mitrailleuses ont beaucoup donné toute la journée. L'assaut général d'une colline proche des bords de la Tundja a terminé le tout vers six heures. Cet assaut est très méritoire comme dernier effort de ces soldats qui manœuvraient depuis plus de douze heures, avaient parcouru près de soixante kilomètres en moins de trente-six heures, et se trouvaient encore sous le coup fâcheux d'une nuit passée en plein air par une pluie diluvienne. De ces manœuvres, je retire en somme l'impression que le soldat bulgare est très discipliné et d'une endurance à toute épreuve.

Samedi 17 septembre. — Nous avons de nouveau passé la nuit dans notre train garé en pleine chêneraie, aux portes de Sliven. Les branches de chêne touchaient les portières de notre salle à manger des deux côtés, et les cigales nous faisaient le plus beau des orchestres.

Je me souviendrai d'aujourd'hui comme de la journée la plus pittoresque que j'aie eue depuis longtemps. Accompagné du directeur des chemins de fer bulgares et de M. Karakachef, j'ai visité la vieille ville de Sliven, passionnément intéressante! C'est, me dit-on, la cité la mieux conservée de ce côté-ci des Balkans. Le directeur, qui y passa deux années d'études voici plus d'un quart de siècle et n'y est pas retourné depuis, n'y découvre aucun autre changement que l'addition de quelques rares bornes-fontaines dont l'eau jaillit parmi les accidents de terrain qui séparent, je ne dirai pas les rues,

mais les deux rangées irrégulières de maisonnettes. Ces maisonnettes basses sont ravissantes. Le plus souvent une grande et lourde porte cochère, munie d'un loquet et d'un marteau à forme d'anneau artistiquement forgé, est entr'ouverte; au-dessus, un étage en surplomb dont les solives saillantes, ciselées et sculptées rappelent la décoration de nos maisons normandes du XVIe siècle. Vous entrez et vous avez devant vous une petite cour carrée, une sorte de patio mal pavé, mais minutieusement propre, irrégulièrement planté de figuiers ou de lauriers et en partie occupé par un jardinet où foisonnent les géraniums, les sauges et les asters. Tout autour, il y a parfois une étroite galerie toujours en bois sculpté, qui achève de donner à la demeure son aspect de cloître. Un double escalier vous mène à l'étage; quelque brave femme bulgare, avenante et proprette, vous fait les honneurs. Tout y est original, « non déjà vu » : la huche à pain, les commodes, le petit salon où l'on reçoit les visiteurs et boit le café à la turque (les quatre parois sont garnies d'un étroit canapé à coussins rouges qui fait tout le tour sans s'interrompre aux angles); la chambre à coucher montre ses lits maladroits. Les murs sont blanchis à la chaux.

Il y a quelques années, nous dit une des villageoises chez qui nous sommes entrés, le roi, alors prince, visita l'intérieur, laissant un souvenir aux enfants et une figue de moins sur le figuier. Nous aussi, invités par elle, nous cueillons quelques figues. Elles sont exquises. Et nous continuons notre chemin par les venelles tortueuses, qui ressemblent fort à des ravins, le village escaladant le versant abrupt de la colline.

Mais il est grand temps de regagner notre home ambulant et de nous préparer pour la revue de fin de manœuvres. Au surplus rien à en dire, sinon que les soldats ont correctement défilé sur le champ d'exercice, comme eussent fait tous autres soldats de n'importe quelle armée européenne en semblable occurrence.

La soirée, et spécialement la demi-heure qui a précédé le banquet de gala donné en l'honneur des attachés militaires, fut fertile en incidents qui mirent en lumière les habitudes parfois déconcertantes du roi.

Or donc, il avait été question toute la journée du banquet *militaire* de cent vingt couverts qui devait se donner au cercle des officiers de la garnison. Seul civil admis à suivre les manœuvres, allais-je ou non figurer à cette cérémonie? Je comptais sur la négative; aussi, peu avant huit heures et demie, n'entendant plus parler du discours que j'avais préparé l'avant-veille pour le roi, n'ayant pas non plus reçu l'ordre d'assister au banquet, étais-je tranquillement occupé à faire les cent pas devant le train. Pris d'une dernière hésitation, je consulte le général Markoff : il ne sait rien et me renvoie au lieutenant-colonel Stoyanoff, qui lui non plus ne sait rien et me renvoie à l'intendant Ankoff. Parvenu à mettre la main sur ce dernier, j'apprends de lui à huit heures et demie que je suis bel et bien du banquet, « ordre de Sa Majesté ». Il s'excuse de ne point m'avoir prévenu. Je cours à mon compartiment, où j'avais préparé mon habit par mesure de précaution, et je boutonnais mes souliers vernis quand on vient me dire de la part du roi que je dois me mettre en redingote. Tout est à recommencer. Je recommence donc. A peine avais-je déboutonné mes souliers vernis que Stoyanoff m'arrive, armé du fameux discours qui doit être prononcé tout à l'heure : « Le roi l'a corrigé ; il vous faut le recopier, et lisiblement ; le temps presse, le roi est prêt et attend. »

Je me savais la main beaucoup trop fébrile pour recopier lisiblement mon discours, d'ailleurs à peine retouché. J'envoie donc Stoyanoff chercher le télégraphiste qui écrira sous ma dictée. Nouvelle difficulté : on m'a dérobé mon encrier, ou plus exactement — c'est le comble — Ankoff me l'a emprunté pour le roi. J'en « emprunte » donc à mon tour un, non sans mal, et le télégraphiste recopie lentement et calligraphiquement, tandis que j'enfile ma redingote et ajuste ma cravate. Le lieutenant-colonel et le général surviennent : « Le roi s'impatiente, il est neuf heures cinq. » Est-ce ma faute si le roi a lu mon projet de discours une demi-heure avant d'avoir à le prononcer et s'il s'est mis en tête de le faire recopier au dernier moment pour quelques mots changés?

A neuf heures dix nous étions au cercle, et le roi, son discours en poche, faisait son apparition parmi une centaine de généraux et colonels bulgares en vareuse blanche, et

une dizaine d'attachés militaires. Le plus ancien des attachés est le colonel anglais Hon. D. Napier dont le dolman rouge voisine à table avec la tunique blanche royale. Je suis à côté de Weich, qui me débite toutes sortes de plaisanteries en viennois du cru. C'est le cuisinier du roi, dit-il, qui a préparé dans la cuisine du wagon les plats destinés à Sa Majesté et aux attachés militaires, et ce sont les marmitons du cercle qui ont exécuté le menu destiné au fretin des colonels et généraux bulgares. Aussi Weich et moi, dédaignons-nous cette cuisine inférieure; nous arrêtons sur leur chemin le retour des plats qui ont été présentés au roi. J'y goûte par curiosité, mais me garde bien de recommencer l'expérience.

Parmi tous ces officiers bulgares, je remarque peu de têtes intéressantes, tout au plus quelques visages d'hommes d'action. L'expression dominante de presque toutes est la brutalité. Quel contraste entre le roi, si aristocrate, si plein de distinction, et son peuple si plébéien, si grossier ! Jamais je n'en ai été si frappé.

Le moment venu, le roi a lu son toast, ou plutôt l'a scandé lentement, impeccablement. C'est un plaisir pour des oreilles françaises d'entendre de si purs sons français. Je me sens ce soir presque fier de constater que notre langue ait la préséance sur toutes les autres, jusque dans ce coin reculé de l'Orient.

Après dîner, Ferdinand a successivement serré la main à tous ses invités, s'entretenant deux ou trois minutes, parfois davantage. Sous un déluge de notes criardes — qu'elle était insupportable et tapageuse, cette musique militaire qui ne nous a pas laissé de trêve pendant toute la soirée ! — dans une atmosphère surchauffée et empestée, debout pendant une heure et demie au moins après un repas fatigant, le roi a su rester aimable, bavarder familièrement avec l'un, parler avancement avec l'autre, règlements militaires avec un troisième. Je l'admire. Il est vrai que c'est son métier. A un roi, il est au moins aussi nécessaire de flatter ses sujets que de s'attirer leurs flatteries.

L'air froid de la nuit me parut délicieux quand nous traversâmes le jardin du cercle pour gagner nos autos. J'entendis textuellement cette exclamation du roi : « Bon Dieu ! Ce que les bottes de mes généraux puaient ! »

Un quart d'heure après, notre train nous emportait vers Sofia.

Sofia, dimanche 18 septembre. — Je me suis réveillé en gare de Philippopoli. Nous y avons fait un assez long arrêt, le roi étant descendu du train pour aller entendre la messe.

Au déjeuner dans le wagon-restaurant, le roi, préoccupé de ses affaires politiques, ne parla guère ; tout ce qu'il dit fut quelques mots sur « l'enfer » qui l'attendait à Sofia. Il n'aime pas les désagréments du métier.

La crise ministérielle fut d'ailleurs rapidement résolue : à huit heures du soir, Dobrovitch m'annonçait que le nouveau cabinet s'était formé sans grande difficulté, toujours sous la présidence de Malinoff : Paprikoff et Sallabacheff, mis de côté dans la nouvelle combinaison, se voient consolés en recevant, le premier le poste de ministre bulgare à Saint-Pétersbourg, le second le poste correspondant à Vienne ou à Berlin. Malinoff passe des Travaux publics aux Affaires étrangères ; Mouchanoff (celui des ministres qui parle le mieux français, celui aussi qui a été le plus apprécié à Paris lors de la dernière visite du roi) passe de l'Instruction publique à l'Intérieur ; Nikolaïeff conserve le portefeuille de la Guerre. Des deux nouveaux ministres, Molloff et Slaveicoff, je ne sais rien, sinon qu'on les dit assez ternes. Connaissant d'ailleurs à peine ces différents personnages, j'aurais été fort embarrassé pour commenter ces changements si M. Paléologue ne m'avait éclairé sur leur signification : il paraîtrait que le renvoi de Paprikoff, l'homme de confiance du roi, serait un échec personnel au roi, un coup porté à sa toute-puissance, jusque-là incontestée, dans le département des relations extérieures. L'arrivée aux Affaires étrangères d'un homme peu sûr, suspect au roi, comme Malinoff, signifierait un pas fait vers la guerre balkanique et vers la fin du Gouvernement personnel.

Lundi 19 septembre. — J'ai été invité par circulaire du cabinet à me rendre « en redingote et en haut de forme » au service orthodoxe célébré sur la grande place Alexandre, devant le palais, en commémoration du vingt-cinquième anni-

versaire de la réunion de la Bulgarie du Nord à celle du Sud.

Une plate-forme de planches et quelques mâts ornés de drapeaux et de faisceaux de branches de sapin, tel était le sanctuaire où fut célébré ce pittoresque service en plein air. Cinq ou six popes, revêtus de leurs vêtements sacerdotaux cramoisis et dorés, litanient et psalmodient confusément, s'interrompant de temps en temps pour laisser chanter un chœur d'enfants discordant. Puis ils font baiser le saint livre au roi et — lorsqu'elle a fait son apparition — à la reine. Les quelques paroles que le roi a murmurées à l'oreille de son épouse, si j'en juge par le regard courroucé qu'il lui a lancé, m'ont eu tout l'air de gronderies à propos de son retard. Un défilé de troupes et de sociétés de vétérans et de gymnastes qui s'en vont déposer des couronnes sur le monument du Tsar Libérateur (Alexandre II) nous retient à la porte du parc un certain temps. Le roi échange encore un mot avec tous ses ministres, plus spécialement avec ses deux « nouveaux », puis il fait signe à la reine, qui prend son bras et se penche avec lui pour examiner les fleurs fraîchement écloses. N'est-ce pas dire clairement, pour qui veut comprendre, que les fleurs du parc sont plus captivantes que tous les sujets bulgares de la création?

Voici qu'on parle déjà de notre prochain départ. Les chasses d'automne fournissent au roi le prétexte d'un nouveau voyage en Hongrie. Mais je ne pourrai en être, car je suis attendu en Angleterre dans quelques jours. Je quitterai donc le train royal à Budapest.

Vienne, le 23 septembre 1910. — Le train spécial, qui devait quitter la gare de Sofia le 21 à deux heures, ne s'est ébranlé qu'à quatre heures. Peu après déjeuner le roi m'avait fait appeler dans son cabinet. Après m'avoir remercié en quelques mots pour mes « loyaux et intelligents services », après m'avoir recommandé le plus sérieusement du monde « d'employer mes dons d'esprit en œuvres de charité humaine et de philanthropie », il m'a remis deux écrins et m'a prié avec infiniment de bonne grâce de porter les deux bijoux « en mémoire de lui ». Je ne manquai pas de le remercier du mieux que je pus; mais j'étais un peu troublé. Je sentis à ce moment

que j'avais été plus attiré que je ne le pensais vers cette personnalité singulière. Je jugeais en toute liberté le roi Ferdinand; mais il m'était secrètement sympathique, parfois contre mon propre jugement. C'est ainsi que j'ai trouvé un peu ridicule la solennité de son ton pendant cette courte entrevue. Mais cette solennité même m'a ému.

Après dîner, comme nous approchions de Nisch, le roi me fit de nouveau appeler, cette fois pour me demander de lui lire un peu de français. Il choisit trois articles : *le Banquier de l'Europe et ses clients orientaux*, de Gaulis (paru dans *l'Opinion*); une jolie fantaisie de Marcel Prévost dans *le Figaro* sur l'influence civilisatrice de la terre (il y était proposé, le jour où les armées seraient supprimées, de remplacer une année de service militaire par une année de labourage et d'agriculture); puis une courte biographie de M. de Nelidoff, mort l'avant-veille à Paris. Le roi semblait tenir en haute estime ce diplomate russe. Il le considérait un peu comme son élève, car M. de Nelidoff avait jadis dirigé la légation russe à Sofia, et le roi se flatte d'avoir « formé » dans sa capitale toute une phalange de diplomates étrangers, appelés par la suite à briller dans la carrière et à y occuper les postes les plus en vue.

Cette heure de tête-à-tête fut de tout point charmante. Le roi s'était fait plus cordial, plus familier que jamais, et j'en profitai pour lui dire combien le jeune étudiant que j'étais lui savait gré de tout ce qu'il s'était donné la peine de lui expliquer et de lui apprendre. N'alla-t-il pas jusqu'à s'excuser des quelques moments d'ennui qui n'avaient pu manquer de se glisser dans mes journées, me priant de ne lui en point garder rancune, car « ce n'était pas sa faute »? Il exprima encore l'espoir de me revoir quelque jour, et c'est là-dessus que je le quittai. En vérité, quand il veut être aimable, il l'est au superlatif.

Pourquoi ne terminerais-je pas ces notes sur le beau succès de naturaliste dont le roi nous fit un orgueilleux récit au dernier dîner que je partageai avec lui?

Il se souvenait, d'avoir au temps de sa jeunesse, sur la côte d'Azur et dans l'Esterel, capturé des papillons d'une espèce tropicale très rare en Europe, et cela dans le voisi-

nage d'arbousiers en fleurs. Or, lors de notre récent voyage en Herzégovine, entre Zelenika et Gravosa, il remarqua de la fenêtre du wagon un superbe massif d'arbousiers en pleine floraison, le long du talus de chemin de fer, bien à l'abri du vent. Son « flair d'entomologiste » lui fit tout de suite pressentir que les papillons de sa jeunesse devaient se trouver là ; mais le train marchait à bonne allure, nous avions déjà du retard — quand n'en avons-nous pas eu? — ; bref, le roi ne fit point stopper, bien qu'il en mourût d'envie. Mais aussitôt de retour à Sofia, il fit venir deux étudiants en sciences naturelles qu'il connaissait, leur remit une certaine somme, et les pria, en même temps qu'ils feraient une étude plus générale et prélèveraient de nombreux spécimens de flore bosniaque et herzégovinienne, de repérer le fameux massif d'arbousiers et de le fouiller pour voir si ses prévisions se réaliseraient. Voici mes deux étudiants partis, botanisant et naturalisant du matin au soir, expédiant au palais de pleins sacs de fleurs et de plantes. Arrivés au buisson d'arbousiers, qu'ils découvrirent sans peine, ils n'eurent qu'à se pencher pour y découvrir un nid de sept papillons de l'espèce précise qu'avait nommée le roi. La chasse leur en fit capturer cinq; ils enfermèrent le plus beau dans une petite boîte spécialement aménagée pour les papillons. Trois jours après, le roi le recevait vivant dans son cabinet à Sofia. Il ne se lassait pas d'en admirer les vives couleurs et le vol capricieux de meuble à meuble et de tapisserie à rideau. Vint le jour de notre départ pour la Hongrie. Le roi devait quitter Sofia quelques heures plus tard. Vite un coup de téléphone à Sytniakovo, et le prince Boris accourait des Rhodopes en auto, afin de prendre en charge le précieux animal. A l'arrivée du prince Boris, grand émoi ! Plus de papillon ! On secoue les rideaux ; on s'agenouille sous les tables; on s'aplatit sous les canapés. Point de papillon. Désolation du roi et du prince qui se séparent la mort dans l'âme, ou peu s'en faut.

Là n'est point encore la fin de l'aventure : à Tsaribrod, près de la frontière serbe, au moment de renvoyer à Sofia le secrétaire d'ambassade Tchaprachikoff, qu'il avait gardé plusieurs heures « à la broche », Ferdinand reçoit un télégramme du prince Boris, qui a entre temps retrouvé le

papillon et repart triomphalement pour les Rhodopes, avec son insecte. Et son père de lui retélégraphier, en lui faisant les recommandations les plus passionnées et lui donnant les indications les plus précises sur le régime alimentaire que doit observer son pupille ailé : il convient de le nourrir uniquement de prunes séchées au soleil et de pêches très légèrement pourries. Peut-être la bestiole aura-t-elle ainsi vécu une semaine ou deux.

Et dans le train qui m'emportait vers l'Angleterre, je me pris à méditer sur la personnalité énigmatique et captivante du tsar Ferdinand. J'en revenais toujours à cette délicate alternative : Ferdinand est-il un roi fourvoyé dans l'étude des plantes et des insectes, ou un naturaliste fourvoyé sur un trône?

FRANCK-L. SCHOELL

LES ARTS ET LA VIE

Art décoratif urbain. — Les fêtes de la Victoire. — Les présents aux maréchaux. — Exposition posthume Carolus-Duran. — Carolus et Lawrence. — Courbet à propos de la vente de son atelier. — Opinions revisées et qui le seront encore, sur des contemporains.

La familière, intime et très pieuse inauguration d'un *Monument aux morts de la guerre,* dans mon village, vient d'avoir lieu, faisant, comme d'autres fêtes provinciales, régionales, un contraste significatif avec celles du 14 juillet à Paris, d'où nous revenions. Est-il trop tard pour parler ici des « Fêtes de la Victoire », célébrées quand le précédent article allait paraître? Non, car elles rentrent dans le cadre de *les Arts et la Vie.*

Le prodigieux aspect de la grand'ville, pendant les nuits et les jours du Triomphe, laisseront dans la mémoire des hommes qui les vécurent un souvenir impérissable, douloureux mais exaltant, inquiétant et trouble comme les heures où l'âme de ce pays livre ses secrets à la rue. Ce furent alors sous le ciel estival, et la pleine lune, des spectacles pour lesquels aucun qualificatif, aucun superlatif ne serait de trop, ni ne risquerait d'être tout à fait inexact ; mais ce n'est certes point à l'Art qu'ils empruntèrent leur très simple beauté !

Dès le lendemain de l'armistice, avait été conçue l'idée de cette fête des vainqueurs, leur défilé sous l'Arc de triomphe ; cette idée hantait même le cerveau des Parisiens depuis le début de la guerre. M. Guillaume Tronchet, architecte en chef du Gouvernement, élabora, avec deux décorateurs,

MM. Ronsin et Laverdet, un projet de décoration des Champs-Élysées, de l'Étoile à la Concorde, et il en existe trois maquettes. D'autre part, MM. Lovard, Patout, Noël, Hardelay, Landowski, Bertin et Montagnac, auteurs d'un projet de *Voie triomphale*, avaient songé à un décor si audacieux, que des tribunes devaient être construites, qui eussent couvert les arbres mêmes, et laissé les tramways librement passer sous les gradins.

Mais où sont les successeurs des grands artistes que furent un Percier et un Fontaine?

Le comité eut à calmer les ardeurs redoutables de trop fécondes bonnes volontés. La Conférence de la Paix retarda — il l'en faut peut-être bénir pour cela — la date ; on oublia même presque la rentrée des troupes, et ce fut à la fin du printemps de l'année suivante, que M. Nénot sortit de l'Institut comme un *deus ex machina*, nanti de pleins pouvoirs. Les fonds étaient maigres, l'État, comme les particuliers, savait le prix des matières brutes, leur rareté. Le spectacle militaire avait-il besoin d'un cadre aussi dispendieux que l'entretien d'une armée d'occupation ?

On peut dire que la chose fut improvisée, réglée, peu ou prou. En deux semaines exactement, l'ayant décidée soudain, il fallut mettre sur pied un décor festif et glorieux, un programme. Dans l'anarchie où tant d'esthètes cherchent, trop tôt selon nous, à mettre de l'ordre, il est plutôt heureux que les commissions et sous-comités ne se soient point chamaillés. Nous avons connu le projet de M. Gémier, qui a l'oreille des pouvoirs et passe pour notre maître-metteur en scène. Très louable, l'intention de cette introduction parmi nous d'une esthétique étrangère, si rebattue partout ailleurs, mais dont il ne nous donna, jusqu'à aujourd'hui, que d'assez pauvres succédanés.

Une note parue dans certains journaux décrivait le programme de M. Gémier, les tentures rouges de l'Arc de l'Étoile, les autels à la Marne, l'Yser, la Somme, Verdun, un rite assez éloquent, eût-il été réalisable, et qui consistait à rouler des chariots de terre rapportée de ces champs illustres, et qu'on déverserait autour de ces autels proches du Panthéon ; une pompe théâtrale, républicaine, où le grand Louis David excella.

Mais si la toge romaine, les cuirasses, les palmes, les pleureuses, les licteurs du théâtre Antoine sont les figurants et les accessoires indispensables à sa technique, qu'en eût fait M. Gémier dans l'architecture rectiligne des avenues et boulevards haussmannisés?

L'effacement de notre uniforme de guerre, de nos poilus, de notre peuple gris et noir, n'évoque rien de classique, ni de romain ; laissons les fulgurances du tréteau à l'interprète d'un Shakespeare séquanisé.

Des drapeaux usagés, des pylônes en toile peinte, des écussons de foire, du Belloir de banquet officiel, les marronniers, le bitume de la chaussée et le trottoir municipal : voilà ce qui, en dernier ressort, serait un décor modique et démocratique, pour la procession de nos soldats aux ternes capotes nettoyées à la benzine... Ils revenaient, enfin, des longs assoupissements de l'armistice, après l'effarement de la mort côtoyée, les périls et les affres oubliés, un peuple à la veille de reprendre le rythme de la morne machine et de troquer contre la cote du mécano, le drap bleu horizon du héros moderne.

Ouvriers de la guerre *algébrique, mécanique, cubique,* comme nous l'appelions pendant qu'on la subissait, vous voici revenus de la Terre de Feu. Combien nous sommes-nous demandé quel serait votre geste, votre parole, quand vous réapparaîtriez en sauveteurs, en maîtres?

Sans doute, ils auraient été autres, si, tout chauds du combat, défilant sous l'Arc de triomphe. Ces fêtes, huit mois plus tard, risquaient d'avoir le demi-intérêt d'une « reprise » et non jouée par les créateurs. Ce 14 juillet? Une revue, une parade de remplaçants costumés, et non plus la sortie du train, l'apparition en chair et en os, parmi nous, des fantômes pathétiques qui hantèrent pendant quatre ans nos imaginations fraternelles? Eh bien! non! Ce fut sublime, et quoique rien n'eût été concerté pour les accueillir, qui fût digne de l'épopée, le tumulte, le désordre, la houle populaire, eurent la violence des grandes tempêtes et dont la voix aurait couvert les hymnes, les marches héroïques et funèbres d'un Berlioz, méprisé des monuments inventés par un Delacroix, ou un Rude. Le peu d'art qui fut accompli, c'était encore de

trop. Combien l'on aime que des lauriers en papier soient tombés sur les casques, lancés de leurs fenêtres par des modistes qui avaient tressé ces couronnes de midinettes !...

***

Les jours qui précédèrent ce 14 juillet, c'est en se promenant dans les voies triomphales, qu'il fallait voir de près ce dont les artistes sont capables, car ils sévirent tout de même. Comme de coutume, nulle grandeur. Un rétrécissement absurde de l'espace où des régiments devaient se déployer : et de quel espace? D'une perspective tenue par les Parisiens comme unique au monde. Les Champs-Élysées défigurés, méconnaissables ; une sorte de fatale incapacité de mettre le cadre à la proportion du tableau, un désespérant oubli de la mesure, des valeurs. Le mesquin est donc notre goût d'aujourd'hui? Était-ce donc si mal aisé de prendre un mètre et de prévoir, d'*imaginer* ce qui se passerait demain, sur la place que l'on prépara pour y faire *quelque chose*?

L'Illustration a publié des gravures représentant le monument de la place de la Bastille, et rappelant la cathédrale de Milan, ainsi qu'un portique, en face du cirque de l'Impératrice, dressés en 1859 pour le retour des troupes d'Italie. Ces décors sont, au moins, amusants. En vue du retour de 1919, il y eut un projet de *Voie triomphale*, dû à la *Fédération des Artistes mobilisés*. *L'Illustration* nous en révèle un, pour la place de la Concorde, celui de M. Tronchet, dont on nous a dit qu'il avait été adopté définitivement. La maquette de M. Guillaume Tronchet promettait des chapeaux chinois, des drôleries de village siamois pour exposition universelle. La réalité fut toute différente. Quant à la tribune du Président de la République, elle devait être un palanquin gigantesque, une machine d'Opéra, égyptienne, néronienne, de ballet, où les invités auraient dû, pour s'accorder au style, revêtir, au moins, des costumes prêtés par M. Jacques Roucher.

Dans l'improvisation, deux styles prévalurent : à la Concorde, bien pauvre d'ailleurs, et où quelqu'un eut l'idée saugrenue de relier aux fontaines l'obélisque de Louqsor par des cordons ou câbles en papier hygiénique, quelques mâts

rouges, quelques cartouches très académiques, la vieille panoplie des architectes lauréats : et c'est tout. A partir du rond-point et à l'Étoile : modern-style « munichois »[1], un essai de « nouveauté » assez timide, quoique d'un éblouissant blanc de craie et d'or. Enfin, le cénotaphe mobile, la pyramide tronquée, égyptienne « sécessionniste », les bas-reliefs stylisés. Cet énorme sujet de pendule était flanqué de figures ailées par M. Sartorio, et d'autant plus importunes que ce modelage, forcément bâclé, imposait à l'esprit une comparaison avec la *Marseillaise* de Rude. Vue de la Concorde, ou du rond-point, cette addition à l'arc de Chalgrin, interceptant l'ouverture sur le ciel, équivalait à un crime de lèse-architecture. Mais les pleins et les vides sont le secret d'un art totalement perdu. MM. Louis Süe, André Marc et Jeaulmes, ont fait des prodiges, en une quinzaine, pour que « cet ensemble » parût aussi peu « toc » que possible.

D'ailleurs comme on le vit bientôt, et c'est là le plus instructif à mon sens, rien n'a plus d'importance, en pareille conjoncture, et la décoration urbaine n'est plus qu'un ressouvenir d'une autre civilisation.

On prétend qu'à M. Clemenceau revient l'idée de ces tas de ferraille enlevée à l'ennemi et dont l'empilement de roues, fûts de canons, prolonges brisées, prit immédiatement un caractère si approprié et *décoratif* au rond-point des Champs-Élysées, avec les deux coqs d'or qui sommaient ces débris. Mais ces montagnes de ferraille auraient dû avoir la hauteur des maisons ; l'animal combattant, et l'animal vainqueur, se détacher sur le ciel. Et que dire des festons de bégonias, des fleurettes dont les jardiniers dessinèrent, alentour, de maigrichons parterres de banlieue? (Pour l'histoire, écrivons le nom des sculpteurs qui modelèrent les deux coqs : ce sont MM. Marx et Hierholtz.) Quatre victoires (Alsace, Marne, etc.), figures blanches sur fond d'or, furent peintes par MM. Georges, Auguste Leroux et Aubry ; les bas-reliefs des pylônes : *Crouy*, par M. Févola ; *Trophées*, par M. Girault ; *Attaque de Notre-Dame-de-Lorette*, par M. Jouamault. Tout

1. Nous employons munichois, comme le civisme de guerre l'a fait depuis 1914 ; le « munichois » n'est ici qu'une interprétation moderne des styles des hautes époques.

à côté, des sortes de pots à pommade ou à moutarde blancs portaient sur leurs étiquettes des noms de villes martyres, de batailles, et ces épais flacons bouchèrent la vue à des milliers de spectateurs qui s'écrasaient dans ce carrefour.

Toute tentative esthétique individuelle, autour de cette fête collective sans précédent ni lendemain, échouait d'avance. La beauté dont elle fut revêtue ne tenait qu'au sentiment, aucun artifice n'aurait résisté plus que ces fragiles tribunes construites pour des *privilégiés*, et qu'en une nuit, après les avoir péniblement construites, les mêmes bras démolirent si bien; la police s'avisa qu'à l'aurore, les porteurs de cartes trouveraient leurs places prises et, sinon, la foule briserait, sous une poussée formidable, ces barrières incongrues.

Le sentiment de *la Paix*? Combien parmi nous l'auront eu, le 14 juillet 1919? Pour de multiples spectateurs, un effort douloureux qu'ils s'imposaient à eux-mêmes en souvenir de quelqu'un; ils ne regardaient pas le présent, mais l'hier, le passé, et l'avenir pour la plupart, allant dans la joie animale d'être dehors, sans sanction, anonymes, perdus dans une houle humaine, vociférant, acclamant : licence des antiques « triomphes », un jour de détente par tous bien gagné, un an, un an après ce que les plus molles mémoires ne sont si justes, que de ne se rappeler pas...

Ce qui devait manquer en cette formidable occasion *d'union sacrée*, c'est la couleur sous ce puissant souffle d'un mysticisme populaire, celui qui, même en temps de bolchevisme, nous assure-t-on, fait, de mouvements, de groupements de foule dans les villes de la Russie, des tableaux spontanément organisés en vue de l'effet. Nous n'avons à aucun degré, nous autres, l'instinct du coloris chaud et osé. Qui donc — je crois que c'était M. Maurras[1] — engageait

1. *PARISIENS,*

Il faut que jamais du monde n'ait brillé au soleil une fête aussi belle. Il ne suffit pas de pavoiser et d'illuminer,

IL FAUT DRAPER.

A tous les balcons, à toutes les fenêtres, sur le passage des troupes, l'Action Française *conseille de draper non seulement les couleurs des armées victorieuses, mais des étoffes et des tapisseries. Que les fières tapisseries, que les riches brocarts, que le velours et la soie, que la laine même décorent la ville comme un temple à la gloire de nos soldats vainqueurs.*

les habitants de Paris à accrocher à leurs balcons, à recouvrir les façades de leurs immeubles gris, d'étoffes, tapis, tapisseries, châles, écharpes, fût-ce d'andrinople, comme à Londres. Chaque femme possède dans ses tiroirs quelque bout de soie, des rubans, des fleurs en papier, quelques objets enfin, qui, en masse, eûssent diapré le décor monochrome de la ville. C'était l'occasion de sortir les Gobelins nationaux ; les gens riches auraient dû pouvoir *oser* d'exhiber, sans péril matériel ou moral, des tapisseries. Que ne vit-on, rue de Rivoli, à l'hôtel Rothschild, des merveilles de cet art, qui en fut un de plein air, aux grandes époques? On ne fixe verdures et autres Gobelins dans des boiseries, que depuis un siècle à peine. Ces compositions étaient destinées pour les fêtes, et à être vues de loin. Mais aujourd'hui, il devient nécessaire de cacher à ses yeux ce dont profitait jadis le voisin. Rien de plus ouvert au peuple, que ne fut le château de Versailles, sous Louis XIV, sous la Monarchie. Versailles était la *maison du peuple*, plus que l'Hôtel de Ville ne l'est des citoyens de Paris. Le sens de la propriété individuelle a rétréci l'Art, l'a mis à l'ombre et donné un prix fictif à la plus modique possession, aidant en cela à une autre transposition des valeurs. Tout objet, soi-disant d'art, inspire à son possesseur le respect apeuré qu'un billet de banque provoque encore l'âme droite d'un *nouveau pauvre*.

Comment, d'autre part, se serait-il agi de *pompe*? L'élément religieux, avec son ordonnance, sa discipline et sa tenue *passéiste*, n'étant pas de la partie : ni cloches, ni orgues, ni Te Deum, ni cantates ; mais les clairons, les tambours, la chanson de route, des « pas redoublé », *Madelon* — osa-t-on *le Père la Victoire* ? — *la Marseillaise* et *le Chant du Départ*. Une *revue* ! Si émouvante, si triste déjà avant la guerre par ce qu'elle nous faisait entrevoir de l'avenir ! Combien plus encore après l'abominable fait accompli pour des Parisiens qui retournaient avec les mutilés, les misérables héros, voir défiler la chair épargnée et faire le compte de ce qui nous reste Sans la pompe ecclésiastique ni les accents de la grande musique, que pouvait donc être un tel spectacle sinon celui qu'il fut?

Il est à noter que les compositeurs n'ont pas été inspirés par la muse guerrière. M. Reynaldo Hahn fut un des rares à

être tentés par la forme traditionnelle de la cantate de circonstance, et quelques auditeurs, décidés à courir le risque d'être écrasés en se rendant à la matinée populaire de l'Opéra, ont entendu cette œuvre écrite sur un poème de M. Saint-Georges de Bouhélier. *La Fête triomphale*, de ce poète et de ce charmant musicien qui se libère des impedimenta du dogme de « l'Avant-garde », comporte un nombre considérable de personnages dont la plupart sont symboliques ou historiques : le *Messager des temps futurs* rendant hommage aux gloires d'antan ; la *Guerre* (mademoiselle Madeleine Roch), la *Victoire* (mademoiselle Suzanne Desprès); le *Poilu* (M. Bernard), la *Paix*, la *Gloire* (naturellement, mademoiselle Chenal); *Bayard, Jean Bart, Jeanne d'Arc*... et mademoiselle Zambelli, l'admirable danseuse incarna le *Plaisir*, comme mademoiselle Bovy, l'*Amour*. Il y eut aussi deux anges, celui de l'*Expiation* et celui de la *Discorde*. Les critiques en ont retenu une brillante farandole, des variations pour Zambelli et quelques cantilènes.

Pourquoi n'avoir point multiplié dans les salles de quartier, ou en plein air, des représentations de ce genre, que la fantaisie aurait dû renouveler? Ce fut une ancienne tradition française, et l'un des principaux divertissements populaires du moyen âge.

Ce 14 juillet aurait dû être le signal pour organiser de ces « *Pageant* » dont les Anglais sont si friands, et où ils mélangent très heureusement les époques historiques, tous les héros de leur race. En Angleterre où la transformation sociale est plus audacieuse que chez nous, un gouvernement « avancé » n'a pas craint l'étalage des plus baroques et anachroniques restants de ses pompes, de ses fastes traditionnels, dont nul, dans le Labour Party, ne songerait à rire, mais qui surnagent symboliquement, le grand flot torrentueux d'une démocratie la plus jalouse de ses droits et libertés.

***

Nous n'aurons donc pas eu de pièces d'apparat, un peu ambitieuses, emphatiques, extérieures, si vous voulez, mais qui pourraient, qui auraient pu avoir de l'accent, et dont il n'est point désagréable qu'elles *datent*.

Était-ce un « sujet ingrat », que la *Veillée funèbre*, autour du cénotaphe[1], dans la fumée des flammes violettes qu'exhalaient les urnes de deuil? Le thème de la symphonie funèbre et triomphale de Berlioz aurait pu être repris et amplifié avec toutes les ressources de l'harmonie, de l'orchestration nouvelles. M. Darius Milhaud, dont nous entendîmes, le printemps dernier, les chœurs splendides des *Choèphores*, avec leur batterie compliquée, les instruments de percussion les plus inattendus, tels que sirène de cycliste et castagnettes de fer, M. Milhaud nous doit de grands ouvrages et nous les donnera quand il sera guéri de son épouvante juvénile des développements et de *l'ennui*.

Ni Fauré, d'Indy, Dukas, Charpentier, ni Ravel, ni Florent-Schmitt, pas même MM. Saint-Saëns, Bruneau et Widor, n'ont travaillé pour les fêtes de la Victoire? A quoi servent les prix de Rome? Faut-il mentionner un *Prélude* de M. Péneau, le court *Triomphe* de Charles Pons, le *Chant du Drapeau* de M. Bruneau sur paroles de M. Couyba, un *Hymne à la gloire*, de M. Saint-Saëns, une *Apothéose* de M. Francis Casadessus, sur des paroles du discours de M. Paul Deschanel, et une adaptation musicale de M. Février sur des vers de Péguy (concert du Trocadéro)?

La forme est abolie, des longs morceaux, des symphonies et des chœurs. Encore un *fait social*, que cet amoindrissement des proportions dans les œuvres d'art. Quel essoufflement, quelle fatigue! Quelle prudence chétive, ou quelle impuissance!

Certains regrettent déjà un Rostand, un Gounod, un Massenet.

***

Le pittoresque de ces festivités, il fut étonnant, il fut inouï. Qui en rendra, sinon par des croquis abscons, par allusions réticentes et précieuses, ou l'illustration banale, la grouillante ribauderie? Quels documents inconographiques léguerons-nous à la postérité, de ce qui aurait pu être cérémonie plus solennelle que le retour des cendres de Napoléon?

1. A-t-on remarqué le prestige dont a joué ce mot — aussi inconnu d'elle et mystérieux que « Potomak » — auprès de la foule parisienne?

On cherche partout à découvrir de[illegible] quelque chose à dire. Peut-ê[illegible] [illegible]s artistes jeunes, qui a[illegible]ient plus? Ceux qui parlent [illegible]ère cette espèce n'existe-t-elle voix si éteinte, [illegible] et qui nous touchent un peu, ont la de l'intim[illegible]u on ne les entend que dans la chambre close [illegible]te.

Les pouvoirs publics furent sans doute avertis qu'il n'y avait *rien à faire*, puisque aucun des peintres de quelque renom n'a été pressenti par le Gouvernement, ni invité en bonne place, le 14 juillet, ou à la signature de la Paix, dans le Salon des Glaces. Cependant, le 28 juin sera une date, aussi, qui mérite qu'on la marque par quelque tableau. Versailles offrait ce jour-là des aspects multiples qui se prêtaient à la peinture. L'Angleterre, l'Amérique avaient délégué des artistes. La France s'en remet aux appareils du cinéma, aux photographes des cartes postales et de *l'Illustration*. Pourtant il y aura, aux prochains salons, des *Signatures de la Paix*, des *14 Juillet de la Victoire*, et dans la Galerie des Batailles, que verront nos petits-fils?

Il est pénible, mais facile de l'imaginer. Nous ne prétendons point pourtant à des chefs-d'œuvre comme ceux de David !

La plupart des artistes qui se piquent de raffinement semblent résolus à oublier la guerre. Ceux, même, qui se targuent d'avoir été mûris par elle, d'être aujourd'hui « d'autres hommes, » affichent qu'ils veulent « déboucher » de la guerre, en sortir comme M. Jacques Rivière. Notons que le manifeste de cet esthéticien si pur a soulevé un tolle, au sein même du groupe dont il se présenta comme le porte-parole.

Reprenant quelques audacieuses et intempestives déclarations de son ami, M. Michel Arnauld écrivait, un mois plus tard, dans la même « *N. R. F.* » :

« *D'abord, je ne consens point qu'un des méfaits les plus graves de la guerre soit d'avoir préoccupé les esprits. Cette guerre, qui nous coûte dix-sept cent mille hommes, qui a mis notre avenir en suspens, et l'y laisse, a bien fixé, durant cinq ans, toujours sur les mêmes images, nos sentiments et nos idées, elle a presque suspendu, pour tout le reste, le travail intérieur des esprits... Nous sommes loin d'y avoir pensé positivement, dans la mesure de son importance. Ne risquant pas d'y penser*

trop. [illegible] isquant d'y penser trop [illegible] nous devons y penser bien... [illegible] que le « détournement [illegible] ne consens donc point davantage [illegible] che, doive s'appeler du génie français, son absorption dans une [illegible] une « déformation »... Je ne consens point qu'un [illegible] pensée que domine encore l'idée de guerre soit nécessairement [illegible] se pour un « esclavage intellectuel ».

« *Tout art* — dit encore M. Michel Arnauld — *n'est pas gratuit. Et peut-il même exister un art littéralement, absolument gratuit? Nous ne sommes pas des êtres sans tendances* [1], *nous sommes fils de la terre. C'est la vie qui demande à se traduire en art, aussi bien qu'en pensée... Nul artiste ne commence par jeter sur le monde un regard préalablement « dépouillé ».*

***

Il est assez typique que ceux-là mêmes qui eurent le plus souci d'être ce qu'on appelait « *bien* », pendant que l'épée était « hors du fourreau », et qui se piquent de représenter des *tendances* — sociales, politiques, religieuses — mettent un point, écrivent « *fin* » au bas de leur œuvre de guerre, juste après la « cessation des hostilités » — comme si ces hostilités, tout en changeant de caractère, en apparence du moins, n'étaient point celles de l'humanité, et essentielles, congénitales. Nous n'y pouvons rien : la guerre nous a marqués d'un fer indélébile, nous sommes les forçats d'une époque où nous aurons le triste devoir, si nous y avons joué un rôle décent, de nous être un peu oubliés nous-mêmes.

La guerre aura été une gêneuse pour tous, dans leurs habitudes au moins, mais il en est beaucoup, hélas ! chez qui elle a tracé des sillons qu'au lieu d'y vouloir faire germer une moisson, ils recouvrent déjà d'un gravier léger ; mais les prochaines rafales auront vite renoirci ce sable de luxe, cette parure de nos petits jardins.

Les artistes veulent donc se priver d'une source pour longtemps inépuisable d'inspiration?

Le *thème*, le *sujet*, les arts plastiques et la composition musicale s'en étaient graduellement dépouillés, par artisterie,

1. Les tendances, si chères à M. Rivière.

et culte rigoureux de *l'œuvre d'art*, et nous-mêmes avons, dans ma génération, donné dans le panneau.

Peu avant 1914, une tendance inverse, une réaction, se dessinait même parmi les plus gourmés ; la guerre venue, l'on put croire un instant que la richesse des *motifs* inédits, « neufs », accroîtrait la puissance de pensée, « ravitaillerait » des producteurs dont la disette était plus flagrante que l'exquisité de leurs moyens d'expression. Or « l'œuvre d'art » qui n'enseigne, ne prouve, et ne représente rien de compréhensible pour tous, n'est légitimée que par sa perfection, par le génie, une exception, comme certaines pièces de Mallarmé dont la beauté éclate, à les dire, presque à part de la pensée qu'elles cachent à dessein, et dont la découverte est la plus précieuse récompense esthétique de l'effort intellectuel.

On peut avancer que la souffrance donna des ouvertures à certains esprits, et mit la plume ou le crayon à la main de pas mal d'artistes, qui s'ignoraient et se fussent, sans la guerre, consacrés à d'autres occupations. Nous avons souvent dit que le *sujet* était redevenu à la mode ; ou du moins des théoriciens annonçaient et vantaient l'exploitation esthétique du sujet. Or ce bel élan se serait déjà arrêté? J'ai entendu soutenir par de jeunes hommes, et par de *vieux*, mais aussi pour s'être rebellés contre des formes d'art qui les effraie — j'ai entendu soutenir que la *Victoire* se prêtait moins aux accents lyriques que le sort lamentable, mais touchant, des nations malheureuses. *Gloria victis !*

De jeunes yeux ont vu, à quelques lieues de Paris, des tragédies, des paysages apocalyptiques, ils ont vécu dans des cercles de l'enfer que Dante n'avait pas imaginés ; des oreilles furent, des mois durant, remplies par des sonorités qu'aucun orchestre, qu'aucun orage ne saurait accumuler ; ce qu'on appela, dès le début, à peine trop emphatiquement, un « cataclysme mondial » — et déjà en une gracieuse et élégante volte-face, avec une pirouette, nous nous détournerions d'un trésor d'émotion, de pathétique, de psychologie, de *Beauté* et, puisqu'il faut toujours écrire ce mot, de *Nouveauté* ?

Nous ignorons encore s'il en ira de même pour d'autres pays, combattants de la grande guerre ; chez nous, le public ne demande qu'une chose : qu'on lui « rince les yeux », qu'on

le nettoie de la guerre — comme le désire M. Jacques Rivière.

Tant pis pour le public, tant pis pour l'artiste, qui s'abaissera à une telle flatterie, ou se réfugiera dans la nue, à moins qu'il n'atteigne des pics encore inexplorés...

Ce goût du public est notable, depuis plus d'un an déjà, dans la place où il montre le plus sincèrement ses goûts : le cinéma. Un ministre et un préfet m'ont affirmé qu'ils fréquentaient ces spectacles, plus que par délassement, par besoin professionnel. Nulle part, disaient-ils, on ne tâte mieux le pouls des populations qu'ils administraient ou défendaient. Les films émouvants sont rares, les films européens ne le sont presque jamais ; or les amateurs de l' « Écran », qui bâillent si on leur présente des scènes réelles, de fidèles images guerrières, applaudissent, frémissants, d'absurdes drames comme *J'accuse*. Leur patience n'a point de bornes, pour suivre des histoires obscures, infiniment absurdes, conventionnelles, dans le tendre et le sentimental, comme dans l'infamie la plus répugnante.

C'est un plaisir, que de lire un jeune homme, M. Marcel Berger, protestant dans la *Rose Rouge* (du 10 juillet 1919) contre cet état d'esprit, à la veille des fêtes de la Victoire[1].

***

Le Conseil municipal de Paris a, le 13 juillet, remis à nos maréchaux des épées d'honneur, ce qui était bien dû à ceux qui ont épargné à la cité, la honte d'une nouvelle « entrée triomphale » des Allemands.

Les poignées, travail des meilleurs artistes auxquels nos édiles crurent pouvoir recourir, sont, chacune, un ouvrage

1. « *Donnez-nous encore des livres de guerre.* »

« Plus de livres de guerre ! On nous rabat les oreilles avec cette antienne. Tel est l'aveu des éditeurs et du public. Ils aspirent à autre chose. Qu'on lui donne du roman d'imagination, d'aventures ! Pas de feuilleton, diable ! Simplement, du Stevenson, du Jack London. De l'exotisme de préférence, de belles ou d'extravagantes histoires qui se déroulent en Afrique, au Chili, au Pôle Nord, sur la planète Mars, mais pour Dieu, pas en France, pas de nos jours ; ou alors dans une France bien parisienne que n'ait pas bouleversée le cataclysme, dans une idyllique Europe ! Rien surtout, qui puisse nous rappeler une réalité funeste, Rien sur la... Chut ! Il ne faut plus de la chose, ni même du mot ! »

dont on ne pourra point s'excuser, en disant qu'il fut hâtif, improvisé. L'une de ces poignées est de conception traditionaliste courante, convenable, mais banale, et de ce faire fignolé et menu, dont les artisans parisiens tiennent la spécialité ; l'épée de Joffre, par M. Henry Nock : armoiries de la Ville de Paris, la nef à carène d'argent, sur la « fusée » ; quelques rangs de perles ; émaux « discrets » et, en diamants, les sept étoiles, insignes du maréchalat.

L'épée de Foch, par M. Henri Vever, avec une figurine de la France, cariatide « hiératique » drapée dans le drapeau tricolore, est, dit-on, « d'un modelé doux à la main ». Le pommeau, de forme tronconique, couronné du casque des tranchées, s'entoure d'une frise où marchent fantassins et cavaliers... et cela ressemble à un bénitier de chez Bouasse-Lebel, ou à une plaquette de première communion.

Le plus mal loti fut Pétain, pour lequel M. Edmond Becker, à due fin que l'épiderme de M. le maréchal fût caressé, quand il tirerait son épée du fourreau, imagina une jeune femme, les bras droits levés au-dessus de sa tête, mi-nue, à peine voilée d'un peignoir, les pieds dans une barque qui se relie aux cheveux de cette aimable personne, par une anse à la courbe élégante de vase « modern-style », genre favori de la bimbeloterie pour province. Enfin, le bouton d'arrêt du porte-épée est constitué par une « fine médaille » représentant la Victoire... à la Saint-Sulpice.

Mais qu'en traits mignons nos orfèvres auront ciselé, pour les siècles futurs et les musées historiques, le masque de cette formidable Victoire des énergies, des douleurs, de l'abnégation humaines !

Qu'un présent du Gouvernement ou du Conseil municipal soit un objet de style neutre, aujourd'hui comme naguère (mais point jadis) nous nous y attendions. Il va être temps de songer à nos fabriques nationales, de Sèvres, des Gobelins, de Beauvais. Quels artistes mettrez-vous à la tête de ces fabriques, et qui *chercheront*, qui auront l'audace et le flair?

Si nul créateur ne se rencontrait, pour imprimer le sceau de notre dure ère, sur les produits qui sortent de ces ateliers, il faudrait désespérer de nos facultés créatrices ; et si la

nôtre était la première des grandes époques de gloire, où les arts eussent sommeillé, il faudrait conclure par un sinistre aveu d'épuisement physique !

Ce que nous avons dit plus haut, à propos des livres de guerre et de l'art individuel, s'appliquerait plus nécessaire-encore aux devoirs de l'État, dans ses commandes destinées à franchir les frontières, souvenirs que nous offrirons à nos amis et alliés, à de grandes Puissances. Ces présents commémoratifs d'une lutte coude à coude, d'où notre pays sortit moralement haussé par ses vertus guerrières, prenez garde qu'ils n'aient le parfum agaçant et bon marché de ces pylônes, de ces cartouches, de ces banderoles dont nos hôtes furent un peu déçus, dans les cérémonies du triomphe. Il nous revient des Amériques du Sud, des amis qui nous plaignent et se demandent si nous reprendrons, dans les arts, la suprématie qu'ils nous reconnaissaient jusqu'ici. Ne nous endormons pas ! Sachons que si la « pacotille » d'exportation est médiocre, la nôtre passe déjà pour ne le point céder en cela à telle autre, dont la concurrence ne nous semblait pas dangereuse. Ne nous faisons plus d'illusions, ne nous divertissons pas trop. L'heure n'est pas pour la romance...

***

Exposition posthume des œuvres de Carolus Duran au Musée du Luxembourg. — Juillet-août.

Il nous reste peu de pages et peu de temps à consacrer dans ce numéro à ce virtuose. J'ai hésité plus d'une fois à écrire un essai sur Carolus, comme l'étude que j'ai donnée de Fantin-Latour dans mon *David à Degas*.

Duran n'est pas classé dans le groupe où il aurait pu l'être, c'est-à-dire avec Fantin, Alph. Legros. Monet, Manet, Courbet, Whistler et les élèves de Lecoq de Boisbaudran : les derniers peintres qui aimèrent la peinture à l'huile pour elle-même.

J'ai d'ailleurs à peine fréquenté ce très brave homme qui eut tant d'amis, qui sut plaire et qu'on disait aimable. C'est que j'étais venu trop tard pour le connaître autrement que sous les lauriers de l'artiste « arrivé » et, de mon temps,

nous étions, nous aussi, dédaigneux des lauréats du Salon. Personne, peut-être, ne nous parut plus que « Carolus », tristement « cher-maître », dans son élégance romantique, tel qu'on l'apercevait en pantalons collants, la taille fine, le torse moulé dans une redingote et un gilet à transparent, les cheveux affectant un désordre fatal, quoique soignés, manchettes tuyautées tombant sur des mains merveilleuses, les yeux rêveurs et profonds, comme les a rendus John Sargent, son élève. Terrible, d'être aussi beau que cela, d'avoir l'air si grave, et de roucouler si bien les sérénades!

Un virtuose! Il rappelait le bon baryton Faure, de l'Opéra, et le soir, en habit, un diplomate de langue espagnole, laquelle il devait parler, aussi couramment qu'il croyait peindre à l'espagnole.

Il était doué pour la peinture, remarquablement, et exécuta des morceaux « étourdissants »; l'exposition du Luxembourg le révélera à ceux qui n'avaient jamais vu ses toiles datées de 1859 à 70. Après la guerre, il eut une période de brillantes réussites, selon moi la « maîtrise à la Carolus ».

Le portrait de la Dame rousse (madame Sainctelette), de 1872, est un *chef-d'œuvre*, le caractère de cette opulente bourgeoise, l'harmonie singulière du tableau, le métier, la forme même, sont d'un bon maître. Quelle magnificence, sur le satin bleu de la robe, ce nœud jaune paille, le tapis vert, l'éventail cerise, contre la tête, et ce canapé de satin tabac! Je dirais presque Vermeer de Delft. C'est d'une autorité de mise en page, de contrastes chromatiques, de lumière centrée, d'équilibre, que l'on rencontre couramment chez les créateurs de génie, mais, *une fois*, chez les exécutants forts, sans véritable goût, et si des circonstances qui ne se renouvellent guère les ont servis par hasard. Duran fut, certes, l'auteur de morceaux admirables tels que la *Madame Ratazzi* du musée d'Anvers, la *Femme au gant* du Luxembourg, celle du musée de Lille, ses *madame Feydeau*, une *Tête* ancienne de *Croizette* jeune, et cette autre *Croizette*, sur fond bleu, dans un atelier. Ses toiles sont pleines de « morceaux » réussis; que diable, il savait peindre! Mais on est peiné de voir l'usage qu'une telle main, sans le contrôle de l'esprit, fait de l'outil que Courbet et Manet lui avaient apprêté. De bon peintre — n'étant

pas très artiste, ni très judicieux — et accaparé par la clientèle « chic », il devient *virtuose*. C'est lui qui a le plus fait pour corrompre le sens de ce mot et nous faire prendre en grippe l'*habileté*, le *brio*, le *genre artiste*, le *genre Salon*.

Son influence fut peut-être la plus marquée et étendue sur les peintres de figure.

Il a créé un malentendu sur ce qu'on appela, à son époque, « un beau peintre ». « A moi Vélasquez! », s'écriait-il, disent ses modèles, quand il brossait un « morceau » qui l' « emballait ». Il a plus fait contre Vélasquez, en le prônant entre deux barcarolles accompagnées sur la guitare, que M. Albert Besnard qui gouaillait : « Si un de ces jours on allait se réveiller en n'admirant plus Vélasquez ? »

D'ailleurs, il faut être un élève, pour trouver la moindre analogie entre la peinture de Vélasquez, dont les gris sont de *la couleur*, et celle de Carolus Duran, où ne se compose aucun gris coloré, mais que ternit une sorte de demi-teinte huileuse, due au passage du pinceau — jamais au ton — et dans la plupart de ses toiles à succès, des chairs décolorées, de caséine, opaques et savonneuses, d'une recette vite apprise et employée dans toutes les académies du monde, pendant vingt ans, d'après lui...

Sa compréhension des maîtres est toute superficielle. Regardez ses copies de Rubens et ses esquisses pour le plafond du Louvre ; la tête, assez jolie d'ailleurs, du *Paysagiste Français*, ses natures mortes, sa *Mise au tombeau*, sa *Madone*. Les têtes de Fantin, de Manet, *le Convalescent* et autres pièces datées de 1860 à 1866, sont de bons morceaux faits auprès des bons artistes qui l'entouraient, mais sans conviction. Sa personnalité ne se trahit que plus tard, et par un goût de la peluche, des tissus brillants, des arrangements qui enchantèrent les élégantes d'alors.

La carrière de Carolus Duran, c'est un cas; son succès comme portraitiste, un fait social. Étant bon peintre, « la splendeur de son tempérament », comme écrit encore aujourd'hui M. Louis Dimier, a fasciné de belles baronnes de la finance cosmopolite, auxquelles des amateurs commençaient à parler de peinture.

M. Louis Dimier, qui n'a sans doute pas vu beaucoup

d'œuvres du prodigieux sir Thomas Lawrence, un des artistes les plus complets du XVIIIe et du XIXe siècle — malgré des toiles trop faciles que ce roi des portraitistes a bâclées, — M. Louis Dimier écrit :

« *L'horreur du néo-grec qui régnait avec Gérome, déchaînait cette opposition. Elle s'appuyait sur Vélasquez, que tous ces peintres, depuis Manet jusqu'à Legros, se sont adonnés à copier. Carolus Duran étudia donc Vélasquez, et s'avança dans cette imitation suivant les voies originales, puis mit le sceau au style qui se formait en lui par l'imitation des Flamands.*

» *Les copies exposées ici marquent les étapes de cette histoire. Ce sont celles du portrait d'Innocent X de Vélasquez qui est au palais de Pamphili, des fileuses et d'une tête du tableau des* Lances *par le même, qui sont à Madrid, de l'*Adoration des Mages *de Rubens qui est à Anvers, de la* Madeleine *au pied de la croix de Van Dyck qui est à Lille; il y a aussi une copie d'après le Titien, de la présentation de la Vierge au Temple qui est à l'Académie de Venise. Ainsi formé, l'artiste fit revoir dans le portrait auquel il s'adonnait presque uniquement, les grands effets dont le public était privé depuis Lawrence. Avec plus de solidité, un dessin plus approfondi, une composition exempte de ce lâché qui dépare souvent le peintre anglais, Carolus Duran ne pouvait manquer de charmer. Succédant aux pâles figures de Flandrin, aux tristes ingrismes de Lehmann, aux réussites branlantes et inégales de Dubufe, aux « enseignes de sage-femme » de Winterhalter (disait Champfleury), aux « têtes de bois » de Pérignon (disait Delacroix), son apparition éblouit Paris. Une exposition, qu'il fit au cercle des Mirlitons en 1874, fut le signal de ce succès.* »

Aussi bien M. Dimier, à la *Vente Courbet*, découvre Courbet, le peintre de l'*Allégorie réelle*, aujourd'hui rideau de théâtre dans l'hôtel V. Desfossés : un des prodiges de l'école française, comme le *Sacre* et la *Distribution des Aigles* de David. Je cite :

TABLEAUX DE COURBET VENDUS

« *Si le Louvre était un particulier et que je fusse ce particulier, j'aurais vendu, mardi 8 juillet, tout ce que ce musée pos-*

sède de Courbet, et acheté le 9 en bloc, les vingt-neuf tableaux de la succession de mademoiselle Juliette Courbet. Etant donné qu'il y a, du maître, des toiles comme la Dame de Francfort, *les* Deux Fileuses, *et le reste exposé là, il est vraiment trop malheureux de collectionner des* Enterrements d'Ornans, *des* Homme blessé *et des* Combat de Cerfs.

» *Un article paru dans* Art et Décoration (*mai-juin*) *m'a raillé doucement d'avoir écrit que Courbet n'avait que des « parties » de l'art de peindre. Dans ce que nous venons de voir paraître, j'avoue qu'il possède cet art au complet. Or, ceci ne fait que mettre dans un plus grand jour, les tares d'un tas de morceaux fêtés.*

» *Voilà donc ce que pouvait le maître, voilà ce qu'il avait dans l'atelier, pendant que le public était régalé des* Casseurs de pierres, *de* Cribleuses de blé, *de la* Femme au perroquet, *etc. Désormais, la critique devra tenir compte de cela. Ce qu'elle mettait au premier rang dans l'œuvre de Courbet passe au second ; ce qui monte au premier est d'un mérite auquel on ne s'attendait pas.* »

Oui, l'amateur, ou le critique, qui trouve malheureux que l'État possède la *Remise des chevreuils* et l'*Enterrement à Ornans* est logique en préférant Carolus à Sir Thomas Lawrence ! Mais M. Dimier découvrira Thomas Lawrence un jour et, étant l'honnêteté même, nous le dira.

Il serait amusant de mettre en parallèle le développement de deux bons artisans, de peintres-nés, comme Courbet et Duran, mais manquant l'un et l'autre d'une réelle valeur intellectuelle, infatués, candidement satisfaits d'eux-mêmes. On constaterait, chez Courbet, que le « goût », le mauvais goût, si vous voulez, d'un artiste authentique, ne compte guère quand l'homme reste dans son milieu, ou vit au grand air, en pleine nature. Courbet fut un campagnard très près du peuple ; sa grandiloquence, sa philosophie, sa politique, tout le retint et le protégea contre cette société polie et superficielle, où un Carolus Duran fut attiré par d'aimables gens qui avaient le même *goût* que lui.

Mais arrêtons-nous ; car nous reparlerons prochainenent ici des portraitistes de profession et de leurs clients — et de « Carolus ».

JACQUES-É. BLANCHE

LES DIRIGEABLES

DANS LES TRANSPORTS PUBLICS

Régularité, sécurité, rapidité, prix de la tonne kilométrique en rapport avec le prix demandé par les moyens concurrents, compte tenu des avantages respectifs de chaque système, telles sont les caractéristiques requises de tout moyen de transport qui veut s'imposer à l'utilisation pratique. On va examiner dans quelle mesure le dirigeable moderne remplit ces conditions.

Il est nécessaire au préalable d'éclairer le lecteur sur les progrès réalisés depuis 1914 dans la construction des dirigeables. On comparera les zeppelins en service en août 1914 au dirigeable *L 70*, dernier modèle des ballons allemands.

Le tableau suivant donne les caractéristiques de ces deux ballons :

	Août 1914 Zeppelin	Août 1918 L 70
Volume	28 000	60 000
Longueur	150	200
Diamètre	20	26,5
Force portante totale F	30 tonnes	66 tonnes
Poids de l'appareil à vide P	21,5 —	27 —
Charge utile F — P = Cu	8,5 —	39 —
Charge intangible (équipage, lest) R	3 —	5 —
Charge disponible D = Cu-R	5,5	34 —

Puissance motrice	800 HP	1 800 HP
Consommation horaire à la vitesse normale H.....	210 kg	300 kg.
Vitesse normale U.....	80 km. avec 600 HP avec	100 km. 1 200 HP
Endurance $\frac{D}{H}=E$.....	26 heures	110 heures
Distance parcourue sans escale par vent nul.....	EU — 2 080	11 000 km.

On y remarquera que, les volumes ayant été multipliés par 2, le poids disponible a été multiplié par 6. La vitesse normale a été multipliée par 1,25. La distance susceptible d'être parcourue sans escale a été multipliée par 5. Les dimensions linéaires du *L 70* sont celles du zeppelin de 1914 multipliées par 1,3.

*
* *

Régularité. — La régularité est la qualité fondamentale d'un système de transports publics. Il faut en effet, pour que ce système trouve sa place dans nos habitudes, que nous puissions le faire entrer comme facteur dans la réalisation de nos projets, sans y introduire de ce fait une indétermination exagérée dans les délais.

Cette régularité est obtenue soit en adoptant des dates et des heures fixées pour les départs et les arrivées à chacun des points desservis (lignes de paquebots, chemins de fer), soit en multipliant les voyages entre chacun de ces points de telle sorte que le système soit pratiquement utilisable en chacun des points desservis sans condition de temps. (Transport en commun dans les villes — modèle du genre : le trottoir roulant.) Cette dernière méthode n'est d'ailleurs pratiquement réalisable et économique que pour les distances pouvant être parcourues dans un temps très court et entre des points où un fret important est assuré en permanence ; elle ne s'appliquerait pas plus à l'exploitation de dirigeables qu'à l'exploitation de paquebots, par suite du matériel énorme qu'elle nécessiterait.

Les causes perturbatrices de la régularité des départs et des arrivées dans l'exploitation d'une ligne de dirigeables peuvent être de deux sortes : 1° d'ordre matériel : avaries

aux organes d'exploitation (usines à gaz, hangars, ballons); 2° d'ordre météorologique.

Les causes d'ordre matériel peuvent être éliminées par l'emploi de moyens judicieusement et largement calculés, et leur probabilité ramenée de ce fait au même ordre de grandeur que celle qui est admise pour les moyens de transport actuellement en usage.

Les causes météorologiques ne pourront jamais être complètement éliminées et leur influence ne diminuera qu'en raison directe des progrès accomplis dans la construction et surtout dans la manœuvre des ballons.

Trois ennemis se liguent contre la navigation aérienne : la brume, les précipitations atmosphériques (pluie, neige, grêle) et le vent. Le dirigeable se joue des deux premiers. Grâce au compas et à la radiogoniométrie, il peut faire route dans la brume avec autant de sécurité qu'un navire. L'atterrissage même lui est permis grâce à la possibilité qu'il a de diminuer considérablement sa vitesse sans compromettre pour cela sa sustentation ; dans ces conditions et avec quelques dispositions convenables prises par le port qui l'attend, le ballon ne court aucun danger à l'atterrissage. Le départ par brume ne pose aucun problème particulier. La pluie, la neige, la grêle, survenant au cours d'ascension surchargent temporairement le ballon, mais n'ont pas d'influence sensible sur sa vitesse. Elles ne sauraient empêcher un départ ou un atterrissage et n'entraînent alors qu'une dépense supplémentaire de lest qui doit être prévu dans le lest intangible; elles ne sont par conséquent d'aucune influence sur la régularité.

Le seul véritable ennemi du dirigeable est le vent.

En ascension, la vitesse augmente ou diminue, suivant les cas, la vitesse du ballon, mais les horaires peuvent être établis en se basant sur une vitesse commerciale judicieusement choisie, pour que, sauf des cas tout à fait exceptionnels, le ballon puisse s'y conformer. La gamme très variée des vitesses propres que peut réaliser le ballon, gamme s'échelonnant de 20 à 115 kilomètres à l'heure, permet de fixer cette vitesse à 70 kilomètres environ : pour les types construits elle pourrait être maintenue avec un vent contraire de 54 kilomètres à l'heure (15 mètres à la seconde); le ballon peut

naviguer à 200 mètres du sol en cas de nécessité et de telles vitesses de vent sont exceptionnelles à cette altitude. En tous cas les retards qui pourraient résulter de vents plus forts seraient de l'ordre de grandeur de ceux qui résultent de la brume pour les chemins de fer.

La cause de perturbation la plus importante due au vent est indubitablement celle qui influe sur les possibilités de manœuvres à terre et plus particulièrement des manœuvres de sortie et d'entrée des hangars.

Avec les moyens actuellement employés pour ces manœuvres, un vent de 8 mètres à la seconde soufflant perpendiculairement à l'axe longitudinal du hangar rend la sortie impossible. Or les vents de vitesse supérieure à 8 mètres soufflent en France pendant 165 jours, le ballon pourrait donc sortir 200 jours par an.

Le hangar pouvant être orienté de telle sorte que les vents forts dominants soufflent parallèlement à son axe longitudinal, des dispositions spéciales telles que les avant-ports abritant du vent la sortie du hangar, les rails de guidage, maintenant le ballon dans une position convenable, permettent d'augmenter le chiffre de 1/14 environ.

Des statistiques officielles anglaises montrent que du 1er janvier 1918 à la conclusion de l'armistice il n'y a eu que 9 jours pendant lesquels aucun dirigeable anglais n'est sorti ; on remarquera que l'Angleterre ne jouit pas d'un climat très favorable aux exploits aéronautiques. Dans 10 mois de 1918, les petits dirigeables français ont parcouru chacun 2 500 à 3 000 kilomètres par mois en volant de 30 à 40 heures.

Sans être aussi optimiste pour l'avenir, on peut admettre le chiffre de deux jours sur trois donné par le raisonnement précédent. Cette probabilité est-elle suffisante pour obtenir un service régulier? Au premier examen, la réponse semble devoir être négative. Si cependant on observe que, entre deux moyens de se transporter d'un point à un autre, on entend par plus rapide, celui qui permet d'y arriver le plus tôt, si on considère en outre que le dirigeable concurrencera généralement le paquebot sur les lignes maritimes, on constate que, même avec la possibilité d'un jour de retard, il y aura encore avantage à préférer ce mode de locomotion.

L'exemple suivant le démontre ; actuellement, le parcours Paris-Alger se fait au mieux dans les conditions suivantes :

Paris à Marseille.....	10 heures
Transbordement.....	6 —
Marseille à Alger.....	30 —
	46 —

Un dirigeable du type *L 70* fera le voyage en 20 heures au maximum, et un retard de 24 heures lui permettra encore d'arriver à Alger avant le paquebot.

Si on considère des voyages plus longs, tels que Paris-Bizerte ou Paris-Casablanca, les délais de route des paquebots augmentent alors dans des proportions telles, que l'avantage du transport par dirigeable est indiscutable.

D'ailleurs le nombre de jours pendant lesquels le ballon ne pourra partir diminuera à mesure que les moyens qu'on emploie pour manœuvrer les ballons à terre se perfectionneront.

Il est inadmissible en effet qu'on en soit encore longtemps réduit à manœuvrer les ballons à terre avec des moyens aussi primitifs et un personnel aussi nombreux que ceux qui ont été employés jusqu'ici. On peut réaliser des appareils et des dispositifs qui permettront de manœuvrer les grands dirigeables par des méthodes analogues à celles qui sont employées pour la manœuvre des grands paquebots dans les ports. Il en résultera une économie certaine de personnel et un rendement supérieur des appareils.

Les idées ne manquent pas aux praticiens à ce sujet, il suffit de leur donner les moyens de les expérimenter ; les mécomptes éventuels résultant des essais des procédés douteux seront amplement compensés par le succès d'un seul.

Cette méthode expérimentale a permis à l'amirauté britannique de déterminer les éléments et de mettre en pratique un procédé d'amarrage des ballons en plein air qui a donné les meilleurs résultats. C'est ainsi qu'un ballon souple est resté pendant six semaines consécutives en plein air sans aucun dommage; un essai du même genre doit être en cours actuellement avec un rigide et il n'y a aucune raison sérieuse d'escompter un insuccès. D'ailleurs, le *R 34* est resté

campé durant les quelques jours qu'il est resté à Mireola, entre ses deux traversées de l'Atlantique.

L'influence du vent étant surtout sensible au moment des manœuvres d'entrée et de sortie du hangar, la possibilité de laisser, pendant plusieurs heures ou même plusieurs jours, le ballon en plein air sans inconvénient, augmentera dans une large mesure les possibilités d'ascension à dates et heures fixes.

***

Sécurité. — La sécurité du dirigeable ne dépend que dans une très faible mesure de sa vitesse dans l'air ; en particulier la force motrice n'intervient pas dans sa sustentation, et le dirigeable n'est pas obligé d'atterrir par suite d'une panne de moteur. Des réparations très importantes peuvent être entreprises en cours d'ascension. La grande force portante des dirigeables permet en outre d'utiliser des moteurs plus robustes, plus endurants que les moteurs d'aviation. La vitesse normale de route pourra généralement être obtenue avec un des moteurs arrêté, et celui-ci remplacera aussitôt le moteur défaillant pour conserver intégralement tous ses moyens au dirigeable.

L'endurance et la vitesse des ballons de gros cube leur permettront toujours de tourner une tempête ou de la traverser sans crainte. En ce qui concerne la direction du voyage, les installations permettent de naviguer d'après les mêmes principes que les navires à l'aide de compas et des astres. La radiogoniométrie donne un moyen rapide et sûr de connaître la situation du ballon à quelques kilomètres près à un moment quelconque.

La présence d'un gaz inflammable dans l'enveloppe n'entraîne pas une diminution sensible de la sécurité. Des statistiques officielles anglaises montrent qu'un seul dirigeable anglais a été détruit par l'incendie de cause étrangère au fait de guerre, et ceci pour un total de 83 363 heures de vol représentant 3 200 000 kilomètres parcourus.

Deux accidents de navigation étrangers au fait de guerre ont occasionné six morts pour 16 000 heures de vol, repré-

sentant l'activité d'une trentaine de petits ballons pendant un an et demi.

On objectera à ces considérations l'hécatombe des zeppelins qui tentèrent un raid sur l'Angleterre en octobre 1917. Cette objection ne résiste pas à un examen sérieux des faits ; ces ballons furent perdus soit directement, soit indirectement par fait de guerre. Mais la cause initiale du désastre réside dans l'incertitude de la route suivie au retour ; cette incertitude aurait cessé s'il avait été possible aux ballons de descendre sous la couche nuageuse sans risquer d'être repérés et par conséquent détruits ; les pilotes auraient pu ainsi se reconnaître, corriger leur route et rentrer à leurs bases. La radiogoniométrie les aurait renseignés sans aucune manœuvre de descente si le brouillage systématique des communications n'avait été employé par nos postes radiotélégraphiques pour leur interdire toute conversation.

Il est à remarquer que sur les quatre ballons qui furent signalés sur notre territoire, l'un fut abattu en flammes par l'artillerie, deux autres atterrirent sans aucun secours et sans aucun dommage pour leurs équipages ; le personnel du dernier qui se perdit en mer eût pu être sauvé dans des conditions analogues si son commandant eût manœuvré avec autant de sang-froid que ses deux collègues.

Ces considérations conduisent au contraire à constater que, sauf les cas d'incendie à bord, ou de rupture de matériel inhérente à tout appareil construit par l'homme, un ballon en avarie peut toujours être manœuvré de telle façon que son personnel arrive au sol sain et sauf.

Le dirigeable, desservant nécessairement des lignes fréquentées par les bâtiments de surface, si une avarie grave survient en cours de route, les risques ne seront pas plus grands que ceux qui résultent d'un événement analogue survenant à un bâtiment de surface et les chances d'être secouru à temps seront égales, le ballon ayant comme les bâtiments de surface des appareils de T. S. F. très complets.

Si l'on remarque en outre que les risques d'incendie sont minimes, si l'on prend les précautions convenables (interdiction de fumer, ventilation des espaces clos, éloignement des moteurs de l'enveloppe contenant le gaz), on pourra

conclure qu'un voyage dans un dirigeable bien construit, et bien manœuvré, ne présente pas de dangers supérieurs à ceux qu'on peut courir dans un voyage en automobile avec un chauffeur inconnu, mode de locomotion que nous employons maintenant sans aucune appréhension.

***

Rapidité. — En matière de vitesse, si le dirigeable moderne est lent comparé à l'avion, il est indiscutable qu'il est rapide par rapport aux méthodes de transport terrestres et maritimes actuellement employées.

Les dirigeables modernes permettent d'escompter une vitesse commerciale de 80 kilomètres à l'heure ; une telle vitesse commerciale n'est actuellement réalisée par aucun moyen de transport en commun sur de longs parcours.

Elle permet d'aller de Paris à Alger en 20 heures ; elle met Dakar à 6 jours de Paris ; Madagascar à 10 jours y compris les escales nécessaires. On ne parlera que pour mémoire des voyages vers l'Amérique du Nord (Paris-New-York, 60 ou 70 heures suivant la route) ; ces lignes seront certainement exploitées par l'Angleterre avant que nous soyons en mesure de le faire. De tels chiffres se passent de commentaires.

***

Capacité et prix du transport. — L'Aéro-Club de France, d'accord avec les constructeurs et les techniciens compétents, a émis le désir de voir tenter la réalisation de dirigeables capables de parcourir 6 000 kilomètres dans des conditions de sécurité convenables, avec une charge commerciale réellement disponible de 10 tonnes au moins, et à une vitesse normale de 90 kilomètres à l'heure. La réalisation de ces conditions conduit à envisager la construction de dirigeables de 85 000 mètres cubes de capacité.

Les caractéristiques d'un tel ballon seraient les suivantes :

Longueur	227	mètres
Diamètre	28,50	—
Force portante totale	93	tonnes
Poids mort	43	—
Charge utile	50	—

Charge intangible. Équipage, lest de sécurité et de manœuvre.....	7 tonnes
Charge disponible.....	43 —
Force motrice pour 108 km. à l'heure.....	2 100 HP
Force motrice pour vitesse normale, 90 km..	1 200 HP
Consommation horaire à la vitesse normale.	300 kg.
Endurance.....	150 heures
Parcours sans escale, par vent nul, si toute la charge disponible est constituée par du carburant.....	13 500 km.

En réalité, dans le calcul du carburant nécessaire à l'exécution d'un voyage sans escale, on doit embarquer une cargaison calculée en tenant compte non seulement de la distance nette à parcourir, mais encore de l'influence retardatrice des vents contraires que le ballon peut rencontrer en cours de route.

Dans ces conditions il semble prudent, tout au moins au début, de majorer d'un tiers la quantité d'essence et de lubréfiant qui serait nécessaire pour faire route par vent nul à la vitesse normale.

Le lest emporté comme lest de manœuvre et d'atterrissage devra être prévu très largement. Pour les voyages de début, il ne paraît pas exagéré d'y consacrer un poids exprimé en kilos par le 1/10 du volume du ballon exprimé en mètres cubes ; la charge intangible comptée pour 7 tonnes dans le tableau ci-dessus serait portée à 12 tonnes. Ces deux précautions seraient prises jusqu'à ce que de nombreuses expériences justifient une réduction dans la valeur de ces poids.

La charge commerciale réellement disponible sera donc la charge disponible figurant au tableau précédent, moins 5 tonnes de lest supplémentaires, donc 38 tonnes, diminuée enfin du poids du carburant embarqué.

On voit déjà que, toutes choses égales d'ailleurs, le prix de la tonne kilométrique variera dans le même sens que la distance parcourue *sans escale* puisque la charge commerciale diminue quand cette distance augmente.

En tenant compte de l'amortissement des installations et du matériel volant, des dépenses d'exploitation normales en personnel, gaz et carburant, non compris toutefois les assurances sur le montant desquelles l'avenir seul pourra nous

fixer, des calculs estimatifs permettent d'évaluer à 5 francs le prix de la tonne kilométrique sur des parcours limitant le fret à 20 tonnes ; c'est-à-dire sur une distance de 4 000 kilomètres parcourue sans escale.

Ce chiffre tombe à 3 francs si les escales sont espacées de 1 000 kilomètres et monte à 8 francs si la distance qui sépare deux escales consécutives atteint 6 000 kilomètres.

Le tableau suivant donne les prix et le fret pour des distances intermédiaires :

Distance parcourue sans escale	Poids du carburant	Frêt	Prix de la tonne kilométrique
—	—	—	—
1 000	4,5	33,5	3
2 000	9	29	3,45
3 000	13,5	24,5	4
4 000	18	20	5
5 000	23,5	14,5	7,25
6 000	28	10	10

Si on considère en outre que les parcours sans escale supérieurs à 4 000 kilomètres seront excessivement rares sur une ligne bien organisée, le prix pourrait être uniformément fixé à 0 fr. 50 du kilomètre pour le passager transportant en franchise 30 kilos de bagages.

Le transport de la correspondance pourrait être fait à raison de 1 centime le gramme sans limitation de distance. Enfin on peut envisager dans les mêmes conditions, le transport de colis postaux rapides à 10 francs le kilo.

Ces prix pourront être réduits si l'on économise le gaz par des procédés convenables et si l'on augmente le fret par diminution correspondante des poids consacrés au combustible de réserve et au lest de sécurité, quand les équipages entraînés auront des bases d'estimation justifiées par l'expérience.

Le prix du fret diminuera en outre à mesure que croîtront les dimensions des ballons. Les dirigeables sont en effet essentiellement perfectibles. On le concevra facilement si on considère que leur force portante croissant comme le cube de leurs dimensions linéaires, la force motrice nécessaire à leur propulsion à une vitesse donnée croît comme le carré seulement de ces dimensions ; autrement dit, si on double

toutes les dimensions d'un ballon qui réaliserait une vitesse V au moyen d'une force motrice W, on multiplie par 8 la force portante totale de ce ballon, et la force motrice nécessaire pour conserver la même vitesse V au nouveau ballon sera 4 W. Le poids du carburant nécessaire pour un parcours déterminé sera lui aussi multiplié par 4, la charge réellement disponible sera donc multipliée par (8 — 4) = 4. Par conséquent, en admettant un rapport constant entre la charge utile et la force portante totale, hypothèse confirmée par l'expérience, le rapport de ces deux quantités étant voisin de 55 pour 100 pour les ballons d'un cube supérieur à 50 000 mètres, on peut dire que la charge disponible pour le fret varie comme le carré des dimensions linéaires des ballons.

Le tableau suivant donne en chevaux la puissance nécessaire pour le transport d'une tonne de fret à une distance d'un kilomètre avec des ballons dont les forces portantes totales croissent de 60 à 300 tonnes et qui réalisent des vitesses de 85, 100 et 115 kilomètres à l'heure sur un parcours de 2 000 kilomètres sans escale.

Force portante totale	85 kilomètres	100 kilomètres	115 kilomètres
—	—	—	—
60	0,77	1,15	2
80	0,59	1	1,7
100	0,53	0,83	1,4
150	0,43	0,71	1,2
200	0,38	0,62	0,9
250	0,35	0,55	0,85
300	0,32	0,50	0,77

Avion Goliath, sur parcours de 900 kilomètres sans escale, 2 HP 5, à 150 kilomètres à l'heure.
Camion 5 tonnes, 0 HP 50, sans limitation de parcours, à 15 kilomètres à l'heure.

Ces chiffres ont été obtenus en supposant que la charge utile d'un dirigeable est égale à la moitié de la force portante totale, ce qui est amplement vérifié pour les ballons de capacités considérées. On a admis en outre que 1/5 de cette charge utile constituait la charge intangible correspondant à l'équipage et au lest de manœuvre et de sécurité. Enfin le carburant nécessaire au parcours de 2 000 kilomètres sans escale a été

décompté comme devant permettre de parcourir 3 000 kilomètres par vent nul à la vitesse considérée.

Ce tableau montre d'une façon frappante les possibilités de perfectionner les dirigeables rigides.

On y voit :

1° Que, pour une vitesse donnée, la puissance nécessaire au transport d'une tonne sur un kilomètre diminue rapidement à mesure que la capacité du ballon augmente. En particulier, s'il faut un cheval pour transporter une tonne à un kilomètre à la vitesse de 100 kilomètres à l'heure avec un ballon de 80 tonnes de force portante totale, un demi-cheval suffit pour le même travail avec un ballon de 300 tonnes.

2° La vitesse qui résulte d'une puissance donnée pour la tonne kilométrique croît avec la capacité du ballon : c'est ainsi qu'un cheval transporte une tonne kilométrique à une vitesse de 100 kilomètres à l'heure dans un ballon de 80 tonnes alors qu'il le ferait avec une vitesse de 115 sur un ballon de 190 tonnes environ, et qu'il suffirait de trois quarts de cheval pour obtenir le même résultat avec un ballon de 300 tonnes.

En résumé on peut donc dire qu'à tout accroissement dans les dimensions d'un dirigeable rigide correspond un accroissement du rendement considéré au double point de vue du fret et de la vitesse, sans qu'aucune limite théorique puisse être fixée à la perfectibilité, et par conséquent à une diminution du prix de revient dans le transport.

Les deux causes principales de cet accroissement résultent :

1° De ce que la force portante totale varie comme le cube des dimensions linéaires, alors que, toutes choses égales d'ailleurs, la puissance nécessaire pour obtenir une vitesse donnée varie comme le carré des mêmes dimensions.

2° De ce que toute la puissance motrice embarquée est employée uniquement à la propulsion.

Si on remarque que pour l'avion la force portante, pour une vitesse de translation donnée, varie comme le carré seulement des dimensions linéaires, on conçoit qu'à partir d'une valeur suffisamment grande de cette force, les dimensions de l'avion atteindront, puis dépasseront celles d'un dirigeable de force portante égale et le dernier avantage du plus lourd que l'air tombe de ce fait.

Il y a lieu de signaler aussi que d'autres raisons d'ordre théorique et pratique, dont l'exposé sort du cadre de cette étude, limitent nettement les dimensions qu'on peut espérer donner aux avions pour augmenter leur force portante totale.

***

Conclusions. — Le dirigeable de grande capacité, tel qu'il est réalisé en Angleterre et en Allemagne, réunit déjà les qualités demandées à un système de transports publics. Sa régularité est comparable à celle des paquebots; il offre à celui qui l'utilisera une sécurité et un confort que l'avion lui refusera longtemps encore. Sa rapidité est supérieure à celle de tous les moyens de transports publics en service; son prix correspond à l'économie de temps qu'il permet de réaliser.

Quand on considère les progrès que ce mode de locomotion a faits en quatre ans, toutes les espérances sont permises. Les installations coûteuses que l'exploitation d'une ligne de dirigeables nécessite sont cependant de l'ordre de celles qu'on réalise chaque jour dans nos ports ou pour nos voies ferrées. Le prix d'un dirigeable rigide, qu'on peut évaluer *actuellement* à 100 francs le mètre cube, est comparable à celui d'un bâtiment de guerre ou d'un paquebot. Ce prix diminuera lors du retour au régime commercial normal et lorsque la construction, au lieu d'être celle d'un modèle, se fera en série.

Ce mode de locomotion arrivera certainement à être considéré comme normal dans quelques lustres; que les sceptiques se rappellent l'automobile il y a trente ans et l'aéronautique en général il y a seulement quinze ans.

Quand emploiera-t-on le dirigeable? Pour tous les voyages transocéaniques, et pour les voyages transcontinentaux, quand les continents traversés ne seront pas ou seront mal desservis par le chemin de fer; dans ce dernier cas le dirigeable remplacera le rail et l'avion, la voiture automobile desservant les environs de la station.

La France, par sa situation géographique, est un carrefour des routes aériennes internationales et intercontinentales; elle fut le berceau de l'aérostation dirigeable; ce fut au-

dessus de Meudon et de Villacoublay que le dirigeable *la France* boucla en 1884 le premier circuit aérien. Va-t-elle laisser prendre à nos grands alliés, peut-être même à nos ennemis d'hier, une avance définitive dans le domaine de l'air?

La Grande-Bretagne a conservé son ministre de l'air après l'armistice, et lui a laissé toutes ses attributions; elle a ouvert, le 1er mai, cinq lignes aériennes aménagées au service public. Un rigide anglais vient de traverser deux fois l'Atlantique.

Les États-Unis ont ouvert un crédit de 36 000 000 de dollars pour la construction de rigides.

L'Italie commence un service Rome-Naples avec le dirigeable M I, transportant 30 passagers à raison de 100 lires.

L'Allemagne possède sa flotte aérienne intacte.

En France, les dirigeables que la marine a utilisés, avec grand succès d'ailleurs, contre les sous-marins, ont des dimensions trop faibles pour qu'on en puisse faire un usage sérieux pour de grands parcours. Les travaux de construction de rigides en cours au moment de l'armistice ont été arrêtés et les marchés résiliés; il en est de même pour les travaux de construction des hangars qui devaient abriter les ballons.

Les services qui utilisèrent l'aéronautique pendant la guerre s'emploient beaucoup plus à tenter d'en garder le monopole qu'à donner aux constructeurs et aux compagnies d'exploitation l'aide que ceux-ci sont en droit d'attendre d'eux. Chaque département intéressé à la navigation aérienne s'ingénie à diriger ses travaux vers le seul but qui l'intéresse, sans prêter aide à ses voisins ni en attendre d'eux.

La coordination rapide des efforts sous une autorité qualifiée disposant seule des moyens matériels et personnels, ainsi que des crédits que le Parlement destinera sans aucun doute à la navigation aérienne publique, permettra seule d'aboutir, dans deux ou trois ans, à la mise en service d'une flotte aérienne en rapport avec la situation mondiale que la France vient d'acheter si chèrement.

LIEUTENANT Z

L'administrateur-g rant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

LES ENCHANTEURS
par **Paul Fort.**

C'est le XXIIIe tome des *Ballades françaises* que nous devons à la féconde imagination d'un des hommes qui, parmi nos contemporains, est sans doute le plus spontanément et librement poète. M. Paul Fort, mieux que personne, renouvelle et recolore en quelque sorte les antiques légendes, il y mêle d'ingénieuses analogies, y répand une profusion d'images riches et imprévues, et trouve pour les conter un mètre souple et varié. On ne résume pas les visions d'un poète dont l'originalité créatrice est la première qualité. Disons seulement que le volume débute par l'évocation aux marais de Sologne de Médée, la magicienne ardente des marais de Propontide, et se poursuit par celle de l'enchanteur Merlin. : deux figures légendaires à la fois et symboliques. Puis des songes d'Orient, où passent la beauté des nuits, la solitude, l'amour, la « fête des clartés ». Le volume se termine par des « heures de guerre », puis des villes meurtries, émouvant poème aux enfants de Reims, et enfin une belle et large pièce où l'âme de Racine apparaît comme le génie tutélaire de la France.

L'OMBRE NUPTIALE
par **Jeanne Lenba.**

Ce roman nous fait connaître un joli talent féminin qui a dès maintenant toutes les qualités de grâce, et acquerra certainement les qualités de force, car on y trouve déjà de l'autorité et une saveur originale. On y remarque aussi une couleur d'Extrême-Orient qui ne doit rien aux poncifs du genre, mais que l'auteur a directement sentie et personnellement rendue. Ce n'est pas un mince mérite ni un médiocre éloge. Le soleil d'Asie miroite dans ces pages amoureuses et nostalgiques.

EDGAR
par **Henri Duvernois.**

Dans le genre très moderne et très parisien qu'il a choisi et dans lequel son talent s'affirme de plus en plus, M. Henri Duvernois se distingue par la fantaisie, la verve et la belle humeur. Ces qualités sont précieuses en toutes rencontres ; ici elles sont nécessaires et essentielles. M. H. Duvernois les possède au degré d'excellence, et singulièrement dans ce dernier ouvrage, qui est l'un des plus amusants que nous lui devions. Mais ajoutons bien vite, qu'il n'y a pas en lui seulement un auteur gai, et l'un des meilleurs ; il y a de plus (et cela nous agrée tout autant) un observateur très fin, un témoin très clairvoyant de la vie parisienne.

LES PARTIS POLITIQUES OU LA RÉVOLUTION RUSSE
par **G. Demorgny.**

M. Demorgny a vécu pendant une partie de la guerre en Russie, et on se souvient qu'il a raconté ici les péripéties de son retour à travers la Finlande. Le livre qu'il publie aujourd'hui est une contribution importante à l'étude de la politique intérieure russe. Il définit les caractéristiques de tous les partis qui, constitués ouvertement ou secrètement avant la révolution, se développèrent en 1917 jusqu'au moment où les Bolchevistes l'emportèrent. Les programmes politiques, sociaux, financiers de ces divers partis qui s'échelonnent de la droite à l'extrême gauche bolcheviste ou anarchiste, leur organisation et leur tactique, leur attitude à l'égard de la guerre sont exposés avec précision dans cet ouvrage sérieux et bien informé. En conclusion, M. Lucien Hubert, secrétaire de la commission sénatoriale des Affaires étrangères, préconise un plan d'intervention économique en Russie.

LA DERNIÈRE FLAMME
par **Albert-Émile Sorel.**

Le roman de M. Albert-Émile Sorel est l'étude d'un cas sentimental, douloureux et délicat, que l'auteur a traité avec beaucoup de sensibilité et une rare justesse de nuances. Il y a mêlé un autre genre d'intérêt supérieur à celui de la souffrance individuelle : l'intérêt patriotique qui anime tout le livre, dont on aimera le fond, d'une tristesse sereine.

LA MARINE FRANÇAISE PENDANT LA GRANDE GUERRE
par **G. Clerc-Rampal.**

Ce livre, édité avec soin et orné de photographies utiles à l'intelligence du texte, se distingue des ouvrages analogues déjà parus par la précision des renseignements techniques qu'il donne sur les divers bâtiments employés dans la lutte contre les sous-marins et les procédés de défense et d'attaque imaginés par la marine française. Cette technique n'a d'ailleurs aucune aridité. Dans un exposé historique qui relate les différentes phases de la guerre sous-marine — attaque allemande, puis contre-offensive de l'Entente — l'auteur montre comment, grâce aux perfectionnements successifs apportés aux engins de combats et aux méthodes tactiques, les vastes espoirs que l'Allemagne avait placés sur ses sous-marins furent déçus en 1918. La marine française a puissamment contribué par sa vigilance et son héroïsme — ses pertes en témoignent — à ruiner le plan allemand pour la maîtrise des mers.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Élysées* 16.20*), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues à la **Société Nouvelle de Publicité**, 11, *boulevard des Italiens, Paris.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.